



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

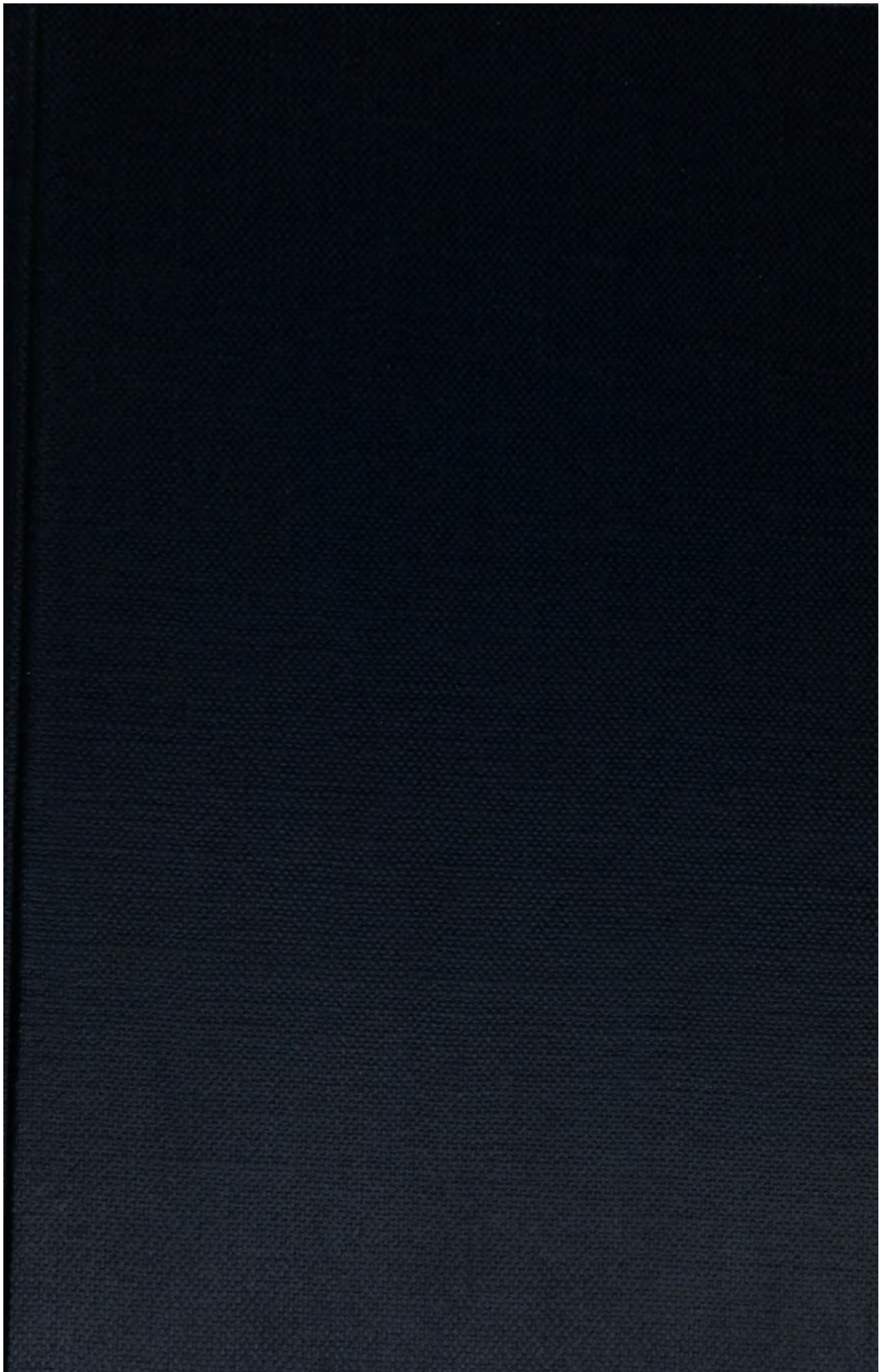
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

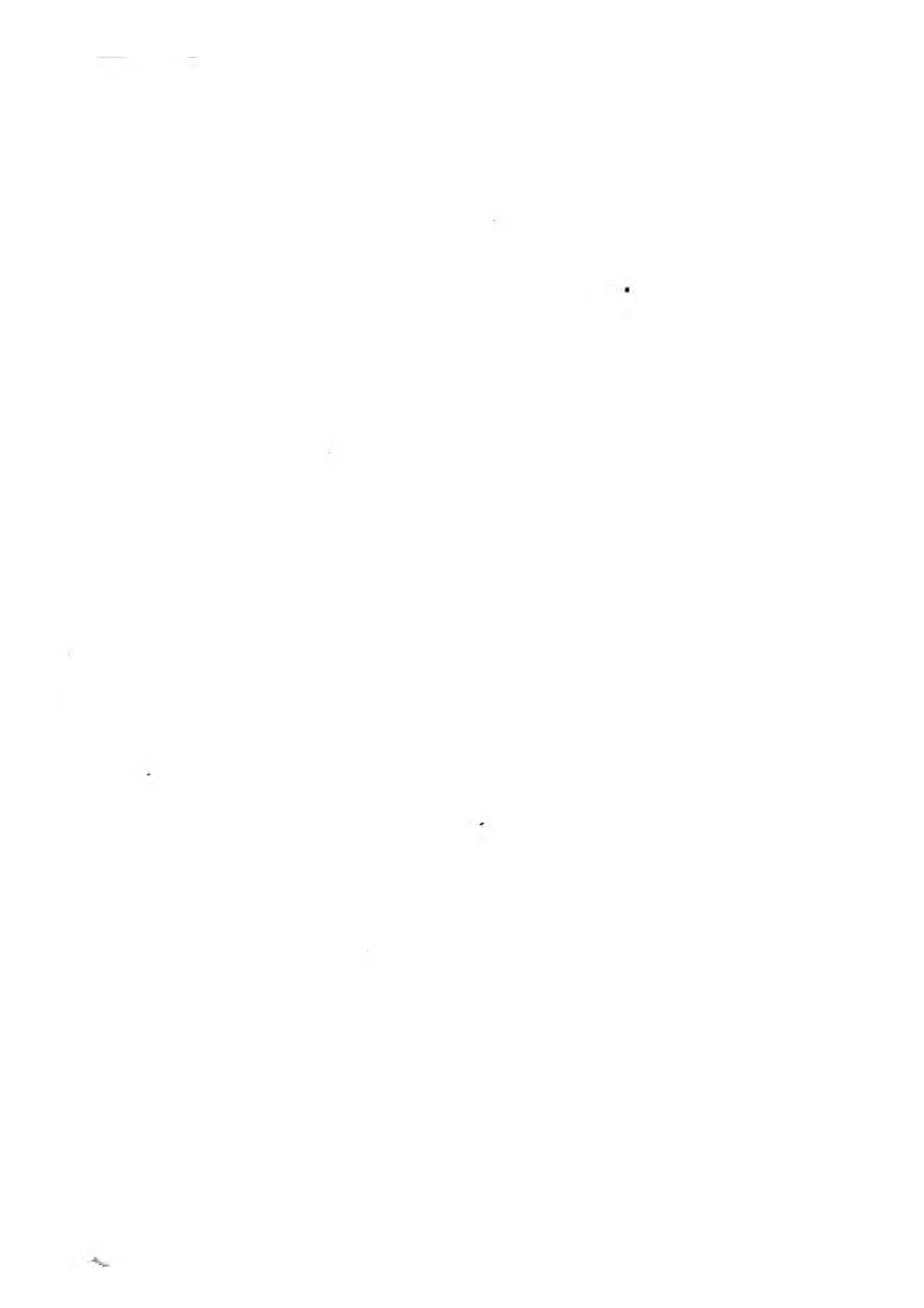


~~AS. 103 G. 24~~



1/k 2305 A.1





CHOIX DE POÉSIES

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES COMPLÈTES DE MAURICE ROLLINAT

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

| | |
|---|--------|
| Les Névroses , poésies (16 ^e mille). — Avec un portrait | 1 vol. |
| Dans les Brandes , poèmes et rondels. — Avec un portrait. | 1 vol. |
| L'Abîme , poésies. | 1 vol. |
| La Nature , poésies. | 1 vol. |
| Les Apparitions , poésies. | 1 vol. |
| Paysages et Paysans , poésies. | 1 vol. |
| En errant , proses d'un solitaire. | 1 vol. |
| Ruminations , proses d'un solitaire. | 1 vol. |
| Les Bêtes , poésies. | 1 vol. |
| Fin d'Œuvre . Préface de Gustave GEFFROY. — Avec un portrait et trois illustrations. | 1 vol. |

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

L'ÉDITION ORIGINALE
A ÉTÉ TIRÉE SUR VÉLIN BLANC MAT
ET SOUS COUVERTURE VERTE.

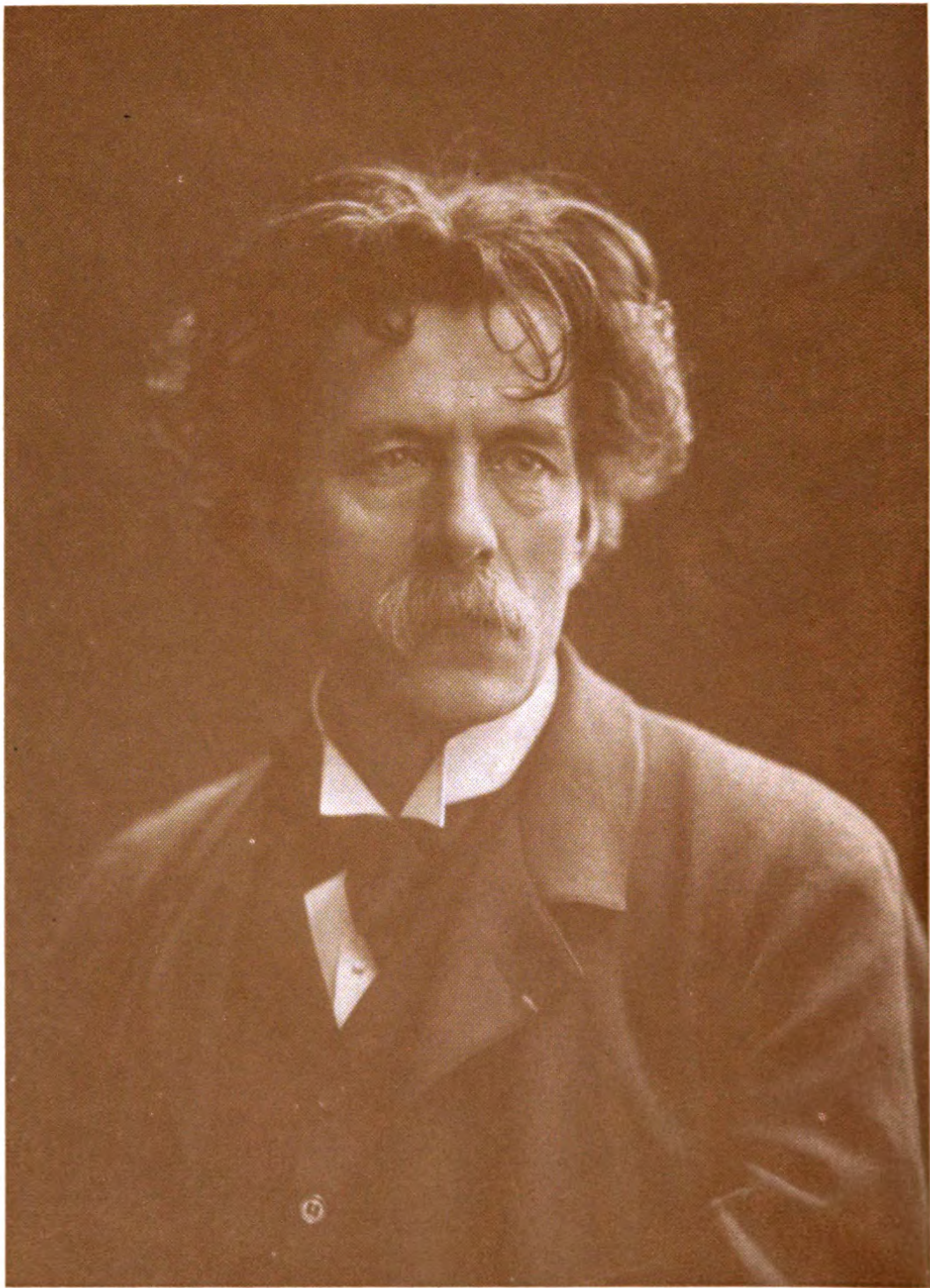


Photo Marmand.

MAURICE ROLLINAT
(d'après sa dernière photographie.)

MAURICE ROLLINAT

CHOIX

DE

POÉSIES

PARIS

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1926

Tous droits réservés.



DANS LES BRANDES

(1877)



r

DANS LES BRANDES

LA LUNE

La lune a de lointains regards
Pour les maisons et les hangars
Qui tordent sous les vents hagards
Leurs girouettes;
Mais sa lueur fait des plongeurs
Dans les marais peuplés d'ajoncs
Et flotte sur les vieux donjons
Pleins de chouettes!

Elle fait miroiter les socs
Dans les champs, et nacre les rocs
Qui hérissent les monts, par blocs
Infranchissables;
Et ses chatoiements délicats
Près des gaves aux sourds fracas
Font luire de petits micas
Parmi les sables!

Avec ses lumineux frissons
Elle a de si douces façons
De se pencher sur les buissons
Et les clairières!
Son rayon blême et vapoureux
Tremblote au fond des chemins creux
Et rôde sur les flancs ocreux
Des fondrières.

Elle promène son falot
Sur la forêt et sur le flot
Que pétrit parfois le galop
Des vents funèbres;
Elle éclaire aussi les taillis
Où, cachés sous les verts fouillis,
Les ruisseaux font des gazouillis
Dans les ténèbres.

Elle argente sur les talus
Les vieux troncs d'arbres vermoulus
Et rend les saules chevelus
Si fantastiques,
Qu'à ses rayons ensorceleurs,
Ils ont l'air de femmes en pleurs
Qui penchent au vent des douleurs
Leurs fronts mystiques.

En doux reflets elle se fond
Parmi les nénuphars qui font
Sur l'étang sinistre et profond
 De vertes plaques;
Sur la côte elle donne aux buis
Des baisers d'émeraude, et puis
Elle se mire dans les puits
 Et dans les flaques!

Et, comme sur les vieux manoirs,
Les ravins et les entonnoirs,
Comme sur les champs de blés noirs
 Où dort la caille,
Elle s'éparpille ou s'épand,
Onduleuse comme un serpent,
Sur le sentier qui va grim pant
 Dans la rocaille!

Oh! quand, tout baigné de sueur,
Je fuis le cauchemar tueur,
Tu blanchis avec ta lueur
 Mon âme brune;
Si donc, la nuit, comme un hibou,
Je vais rôdant je ne sais où,
C'est que je t'aime comme un fou,
 O bonne Lune!

Car, l'été, sur l'herbe, tu rends
Les amoureux plus soupirants,
Et tu guides les pas errants
 Des vieux bohèmes;
Et c'est encore ta clarté,
O reine de l'obscurité,
Qui fait fleurir l'étrangeté
 Dans mes poèmes!

LE CHEMIN AUX MERLES

Voici que la rosée éparpille ses perles
Qui tremblent sous la brise aux feuilles des buissons.
— Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !
Car, dans les chemins creux où sifflotent les merles,
Et le long des ruisseaux qui baignent les cressons,
La fraîcheur du matin m'emplit de gais frissons.

Mystérieuse, avec de tout petits frissons,
La rainette aux yeux noirs et ronds comme des perles,
S'éveille dans la flaque, et franchit les cressons,
Pour aller se blottir aux creux des verts buissons,
Et mêler son chant rauque au sifflement des merles.
— Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !

— Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !
Sous l'arceau de verdure où passent des frissons,
J'ai pour me divertir le bruit que font les merles,
Avec leur voix aiguë égreneuse de perles !
Et de même qu'ils sont les rires des buissons,
La petite grenouille est l'âme des cressons.

La libellule vibre aux pointes des cressons,
— Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !
Le soleil par degrés attiédit les buissons,
Déjà sur les talus l'herbe a de chauds frissons,
Et les petits cailloux luisent comme des perles ;
La feuillée est alors toute noire de merles !

C'est à qui sifflera le plus parmi les merles !
L'un d'eux, s'aventurant au milieu des cressons,
Bat de l'aile sur l'eau qui s'en égoutte en perles ;
— Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !
Et le petit baigneur fait courir des frissons
Dans la flaque endormie à l'ombre des buissons.

Mais un lent crépuscule embrume les buissons ;
Avec le soir qui vient, le sifflement des merles
Agonise dans l'air plein d'étranges frissons ;
Un souffle humide sort de la mare aux cressons :
O spleen, voici qu'à flots dans mon cœur tu déferles !
Toi, nuit ! tu n'ouvres pas ton vaste écrin de perles !

Pas de perles au ciel ! le long des hauts buissons,
Tu déferles, noyant d'obscurité les merles
Et les cressons ! — Je rentre avec de noirs frissons !

LA MARE AUX GRENOUILLES

Cette mare, l'hiver, devient inquiétante,
Elle s'étale au loin sous le ciel bas et gris,
Sorte de poix aqueuse, horrible et clapotante,
Où trempent les cheveux des saules rabougris

La lande tout autour fourmille de crevasses,
L'herbe rare y languit dans des terrains mouvants,
D'étranges végétaux s'y convulsent, vivaces,
Sous le fouet invisible et féroce des vents :

Les animaux transis, que la rafale assiège,
Y râlent sur des lits de fange et de verglas,
Et les corbeaux — milliers de points noirs sur la neige —
Les effleurent du bec en croassant leur glas.

Mais la lande, l'été, comme une tôle ardente,
Rutile en ondoyant sous un tel brasier bleu,
Que l'arbre, la bergère et la bête rôdante
Aspirent dans l'air lourd des effluves de feu

Pourtant, jamais la mare aux ajoncs fantastiques
Ne tarit. Vert miroir tout encadré de fleurs
Et d'un fourmillement de plantes aquatiques,
Elle est rasée alors par les merles siffleurs.

Aux saules, aux gazons que la chaleur tourmente,
Elle offre l'éventail de son humidité,
Et, riant à l'azur, — limpidité dormante, —
Elle s'épanouit comme un lac enchanté.

Or, plus que les brebis, vaguant toutes fluettes
Dans la profondeur chaude et claire du lointain,
Plus que les papillons, fleurs aux ailes muettes,
Qui s'envolent dans l'air au lever du matin,

Plus que l'Ève des champs, fileuse de quenouilles,
Ce qui m'attire alors sur le vallon joyeux,
C'est que la grande mare est pleine de grenouilles,
— Bon petit peuple vert qui réjouit mes yeux. —

Les unes : père, mère, enfant mâle et femelle,
Lasses de l'eau vaseuse à force de plongeurs,
Par sauts précipités, grouillantes, pêle-mêle,
Friandes de soleil, s'élancent hors des joncs;

Elles s'en vont au loin s'accroupir sur les pierres,
Sur les champignons plats, sur les bosses des troncs,
Et clignent bientôt leurs petites paupières
Dans un nimbe endormeur et bleu de moucheron.

Émeraude vivante au sein des herbes rousses,
Chacune luit en paix sous le midi brûlant ;
Leur respiration a des lenteurs si douces
Qu'à peine on voit bouger leur petit goître blanc.

Elles sont là, sans bruit rêvassant par centaines,
S'enivrant au soleil de leur sécurité ;
Un scarabée errant du bout de ses antennes
Fait tressaillir parfois leur immobilité.

La vipère et l'enfant — deux venins ! — sont pour elles
Un plus mortel danger que le pied lourd des bœufs :
A leur approche, avec des bonds de sauterelles,
Je les vois se ruer à leurs gîtes bourbeux ;

Les autres que sur l'herbe un bruit laisse éperdues
Ou qui préfèrent l'onde au sol poudreux et dur,
A la surface, aux bords, les pattes étendues,
Inertes hument l'air, le soleil et l'azur.

Ces reptiles mignons qui sont, malgré leur forme,
Poissons dans les marais, et sur la terre oiseaux,
Sautillent à mes pieds, que j'erre ou que je dorme,
Sur le bord de l'étang troué par leurs museaux.

Je suis le familier de ces bêtes peureuses
A ce point que, sur l'herbe et dans l'eau, sans émoi,
Dans la saison du frai qui les rend langoureuses,
Elles viennent s'unir et s'aimer devant moi.

Et près d'elles, toujours, le mal qui me torture,
L'ennui, — sombre veilleur, — dans la mare s'endort ;
Et, ravi, je savoure une ode à la nature
Dans l'humble fixité de leurs yeux cerclés d'or

Et tout rit : ce n'est plus le corbeau qui croasse
Son hymne sépulcral aux charognes d'hiver :
Sur la lande aujourd'hui la grenouille coasse,
— Bruit monotone et gai claquant sous le ciel clair.

LES BOTTINES D'ÉTOFFE

Dans un bourg de province appelé Saint-Christophe,
Un jour que je rôdais près des chevaux de bois,
Au son désespéré d'un grand orgue aux abois,
J'entrevis tout à coup deux bottines d'étoffe.

L'une semblait dormir sur le frêle étrier,
L'autre bougeait avec une certaine morgue.
A quelques pas, sans trêve, un vieux ménétrier
Se démançait le bras comme le joueur d'orgue.

Les grincements aigus du violon m'entraient
Dans l'âme, et m'égarèrent au fond d'un spleen sans bornes,
Et toujours, toujours les bottines se montraient
Dans le gai tournoiement des petits chevaux mornes.

Pauvres petits chevaux! roides sous le harnais
Vertigineusement ils roulaient dans le vague.
Leur maître, un acrobate à l'accent béarnais,
S'essoufflait à crier : « A la bague! A la bague! »

Ils me navraient ! J'aurais voulu les embrasser
Et dire à leur bois peint, que je douais d'une âme,
Combien je maudissais le bateleur infâme
Qui se faisait un jeu d'ainsi les harasser.

Mais en vain j'emplissais mes yeux de leurs marbrures,
Et je m'apitoyais sur leur mauvais destin,
Mon regard ne lorgnait, lascif et clandestin,
Que les bottines, dont il buvait les cambrures

Oh ! comme elles plaquaient sur les doux inconnus
Dont mon rêve léchait l'ensorcelant mystère !
Moules délicieux de pieds frôleurs de terre
Que j'aurais voulu mordre en les voyant tout nus

Et le ménétrier sciait ses cordes minces
Et celui qui tournait la manivelle, hélas !
De l'orgue poitrinaire effroyablement las
Y cramponnait ses mains, abominables pincés.

Quelle mélancolie amoureuse dans l'air
Et dans mon cœur ! des chants rauques sortaient des bouges,
Un soleil capiteux dardait ses rayons rouges
Qui grisaient lentement les filles à l'œil clair.

Bruits, senteurs, atmosphère, aspect de la cohue
Se ruant à la fête avec des rires mous,
Et des petits chevaux tournant comme un remous,
Jusqu'à l'entrain niais des bourgeois que je hue ;

Toutes ces choses-là sans doute m'obsédaient,
Mais qu'était-ce à côté de ces bottines grises
Dont ma chair et mon âme étaient si fort éprises
Que j'aurais souffleté ceux qui les regardaient?

Ainsi que d'un écrin gorgé de pierreries,
D'épingles d'or massif, et de gros diamants,
Il en sortait pour moi tant d'éblouissements
Que mon œil effaré nageait dans des féeries.

Elles me piétinaient l'imagination,
Mais avec tant d'amour, qu'ainsi foulé par elles,
J'avais des voluptés presque surnaturelles
Qui m'emportaient en pleine hallucination.

Alors, plus d'acrobate à la figure osseuse,
Plus de foule! plus rien! sous les cieux embrasés,
Au milieu d'une extase aromale et berceuse
J'avais pour m'assoupir un hamac de baisers.

Oh! qui rendra jamais l'attouchement magique
De ces bottines d'ange aux souplesses d'oiseaux?
Tout ce que la langueur a de plus léthargique
Se mêlait à ma moelle et coulait dans mes os!

Leurs petits bouts carrés me becquetaient les lèvres
Et leurs talons pointus me chatouillaient le cou;
Et tout mon corps flambait : délicieuses fièvres
Qui me vaporisaient le sang! — Quand tout à coup,

•

La nuit vint embrumer le bourg de Saint Christophe :
L'orgue et le violon moururent tous les deux ;
Les petits chevaux peints s'arrêtèrent hideux ;
Et je ne revis plus les bottines d'étoffe.

LA NEIGE

Avec ma brune, dont l'amour
N'eut jamais d'odieux manège,
Par la vitre glacée, un jour,
Je regardais tomber la neige.

Elle tombait lugubrement,
Elle tombait oblique et forte.
La nuit venait et, par moment,
La rafale poussait la porte.

Les arbres qu'avait massacrés
Une tempête épouvantable,
Dans leurs épais manteaux nacrés
Grelottaient d'un air lamentable.

Des glaçons neigeux faisaient blocs
Sur la rivière congelée;
Murs et chaumes semblaient des rocs
D'une blancheur immaculée.

Aussi loin que notre regard
Plongeait à l'horizon sans borne,
Nous voyions le pays hagard
Dans son suaire froid et morne.

Et de la blanche immensité
Inerte, vague et monotone,
De la croissante obscurité,
Du vent muet, de l'arbre atone,

De l'air, où le pauvre oiselet
Avait le vol de la folie,
Pour nos deux âmes s'exhalait
Une affreuse mélancolie.

Et la neige âpre et l'âpre nuit
Mêlant la blancheur aux ténèbres,
Toutes les deux tombaient sans bruit
Au fond des espaces funèbres.

LES ARBRES

Arbres, grands végétaux, martyrs des saisons fauves,
Sombres lyres des vents, ces noirs musiciens,
Que vous soyez feuillus ou que vous soyez chauves,
Le poète vous aime et vos spleens sont les siens.

Quand le regard du peintre a soif de pittoresque,
C'est à vous qu'il s'abreuve avec avidité,
Car vous êtes l'immense et formidable fresque
Dont la terre sans fin pare sa nudité.

De vous un magnétisme étrange se dégage,
Plein de poésie âpre et d'amères saveurs;
Et quand vous bruissez, vous êtes le langage
Que la nature ébauche avec les grands rêveurs

Quand l'éclair et la foudre enflent rafale et grêle,
Les forêts sont des mers dont chaque arbre est un flot,
Et tous, le chêne énorme et le coudrier grêle,
Dans l'opaque fouillis poussent un long sanglot.

Alors, vous qui parfois, muets comme des marbres,
Vous endormez, pareils à des cœurs sans remords,
Vous tordez vos grands bras, vous hurlez, pauvres arbres,
Sous l'horrible galop des éléments sans mors.

L'été, plein de langueurs, l'oiseau clôt ses paupières
Et dort paisiblement sur vos mouvants hamacs,
Vous êtes les écrans des herbes et des pierres
Et vous mêlez votre ombre à la fraîcheur des lacs.

Et quand la canicule, aux vivants si funeste,
Pompe les étangs bruns, miroirs des joncs fluets,
Dans l'atmosphère lourde où fermente la peste,
Vous immobilisez vos branchages muets.

Votre mélancolie, à la fin de l'automne,
Est pénétrante, alors que sans fleurs et sans nids,
Sous un ciel nébuleux où d'heure en heure il tonne,
Vous semblez écrasés par vos rameaux jaunis.

Les seules nuits de mai, sous les rayons stellaires,
Aux parfums dont la terre emplît ses encensoirs,
Vous oubliez parfois vos douleurs séculaires
Dans un sommeil bercé par le zéphyr des soirs.

Une brume odorante autour de vous circule
Quand l'aube a dissipé la nocturne stupeur,
Et, quand vous devenez plus grands au crépuscule,
Le poète frémit comme s'il avait peur.

Sachant qu'un drame étrange est joué sous vos dômes
Par les bêtes le jour, par les spectres la nuit,
Pour voir rôder les loups et glisser les fantômes,
Vos invisibles yeux s'ouvrent au moindre bruit.

Et le soleil vous mord, l'aquilon vous cravache,
L'hiver vous coud tout vifs dans un froid linceul blanc,
Et vous souffrez toujours jusqu'à ce que la hache
Taillade votre chair et vous tranche en sifflant.

Partout où vous vivez, chênes, peupliers, ormes,
Dans les cités, aux champs, et sur les rocs déserts,
Je fraternise avec les tristesses énormes
Que vos sombres rameaux épandent par les airs.

LA LAVEUSE

Voici l'heure où les ménagères
Guettent le retour des bergères.
Avec des souffles froids et saccadés, le vent
Fait moutonner au loin les épaisses fougères
Dans le jour qui va s'achevant.

Là-bas sur un grand monticule
Un moulin à vent gesticule.
Les feuilles d'arbre ont des claquements de drapeaux,
Et l'hymne monotone et doux du crépuscule
Est entonné par les crapauds.

Des silhouettes désolées
Se convulsent dans les vallées,
Et, sur les bords herbeux des routes sans maisons,
Les mètres de cailloux semblent des mausolées
Qui dorment parmi les gazons.

Déjà plus d'un hibou miaule,
Et le pâtre, armé d'une gaule,
Par des chemins boueux, profonds comme des trous,
S'en va passer la nuit sur l'herbe, au pied d'un saule
Avec ses taureaux bruns et roux.

Dans la solitude profonde
Les vieux chênes à tête ronde,
Fantastiques, ont l'air de vouloir s'en aller
Au fond de l'horizon, que le brouillard inonde,
Et qui paraît se reculer.

Mais les choses dans la pénombre
Se distinguent : figure, nombre
Et couleur des objets inertes ou bougeurs,
Tout cela reste encor visible, quoique sombre,
Sous les nuages voyageurs.

Or, à cette heure un peu hagarde,
Je longe une brande blafarde,
Et pour me rassurer je chante à demi-voix,
Lorsque soudain j'entends un bruit sec. — Je regarde,
Pâle, et voici ce que je vois :

Au bord d'un étang qui clapote,
Une vieille femme en capote,
A genoux, les sabots piqués dans le sol gras
Lave du linge blanc et bleu qu'elle tapote
Et retapote à tour de bras.

— « Par où donc est-elle venue,
« Cette sépulcrale inconnue? »
Et je m'arrête alors, pensif et répétant,
Au milieu du brouillard qui tombe de la nue,
Ce soliloque inquiétant.

Œil creux, nez crochu, bouche plate,
Sec et mince comme une latte,
Ce fantôme laveur d'un âge surhumain,
Horriblement coiffé d'un mouchoir écarlate,
Est là, presque sur mon chemin.

Et la centenaire aux yeux jaunes,
Accroupie au pied des grands aunes,
Sorcière de la brande où je m'en vais tout seul,
Frappe à coups redoublés un drap, long de trois aunes,
Qui pourrait bien être un linceul.

Alors, tout à l'horreur des choses
Si fatidiques dans leurs poses,
Je sens la peur venir et la sueur couler,
Car la hideuse vieille en lavant fait des pauses
Et me regarde sans parler.

Et le battoir tombe et retombe
Sur cette nappe de la tombe,
Mêlant son diabolique et formidable bruit
Aux sifflements aigus du vent qui devient trombe;
Et tout s'efface dans la nuit.

— « Si loin! pourvu que je me rende! »
Et je me sauve par la brande
Comme si je sentais la poursuite d'un pas :
Et dans l'obscurité ma terreur est si grande
Que je ne me retourne pas.

Ici, là, fondrière ou flaque,
Complices de la nuit opaque!
Et la rafale beugle ainsi qu'un taureau noir,
Et voici que sur moi vient s'acharner la claque
De l'abominable battoir.

Enfin, ayant fui de la sorte
A travers la campagne morte,
J'arrive si livide, et si fou de stupeur
Que lorsque j'apparais brusquement à la porte
Mon apparition fait peur!

LE CONVOI FUNÈBRE

Le mort s'en va dans le brouillard
Avec sa limousine en planches.
Pour chevaux noirs deux vaches blanches,
Un chariot pour corbillard.

Hélas! c'était un beau gaillard
Aux yeux bleus comme les pervenches!
Le mort s'en va dans le brouillard
Avec sa limousine en planches.

Pas de cortège babillard
Chacun en blouse des dimanches,
Suit morne et muet sous les branches.
Et, pleuré par un grand vieillard,
Le mort s'en va dans le brouillard.

LES CORBEAUX

Les corbeaux volent en croassant
Tout autour du vieux donjon qui penche;
Sur le chaume plat comme une planche
Ils se sont abattus plus de cent.

Un deuil inexprimable descend
Des arbres qui n'ont plus une branche.
Les corbeaux volent en croassant
Tout autour du vieux donjon qui penche.

Et tandis que j'erre en frémissant
Dans le brouillard où mon spleen s'épanche,
Tout noirs sur la neige toute blanche,
Avides de charogne et de sang,
Les corbeaux volent en croassant.

LE CIMETIÈRE

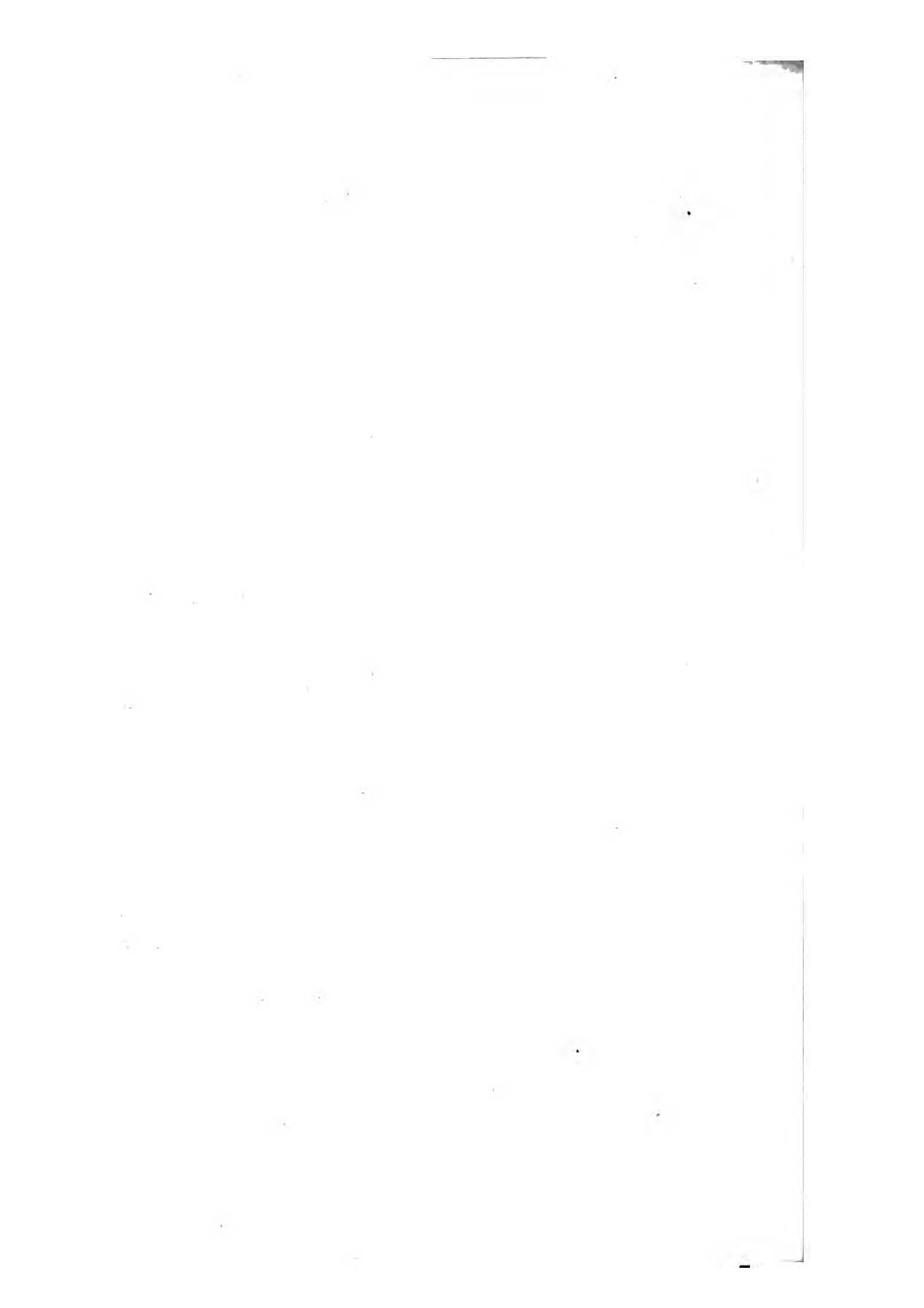
Le cimetière aux violettes
Embaume tous les alentours.
Les lézards y font mille tours
Au parfum de ses cassolettes.

Que de libellules follettes
Y sont vaines de leurs atours !
Le cimetière aux violettes
Embaume tous les alentours.

Et, champ de morts, nid de squelettes
Qui trompe le flair des vautours,
Il dort au bas des vieilles tours,
Entre ses roches maigrelettes,
Le cimetière aux violettes.

LES NÉVROSES

(1883)



LES NÉVROSES

LE FANTÔME DU CRIME

A Edmond Haraucourt.

La mauvaise pensée arrive dans mon âme
En tous lieux, à toute heure, au fort de mes travaux,
Et j'ai beau m'épurer dans un rigoureux blâme
Pour tout ce que le Mal insuffle à nos cerveaux,
La mauvaise pensée arrive dans mon âme.

J'écoute malgré moi les notes infernales
Qui vibrent dans mon cœur où Satan vient cogner;
Et bien que j'aie horreur des viles saturnales
Dont l'ombre seulement suffit pour m'indigner,
J'écoute malgré moi les notes infernales.

Mon crâne est un cachot plein d'horribles bouffées;
Le fantôme du crime à travers ma raison
Y rôde, pénétrant comme un regard de fées.
Faut-il que ma vertu s'abreuve de poison!
Mon crâne est un cachot plein d'horribles bouffées.

Le meurtre, le viol, le vol, le parricide
Passent dans mon esprit comme un farouche éclair,
Et quoique pour le Bien toujours je me décide,
Je frémis en voyant ramper dans mon enfer
Le meurtre, le viol, le vol, le parricide.

Et pourtant l'assassin à mes yeux est vipère;
Je fuis le moindre escroc comme un pestiféré
Et je maudis le fils qui poignarde son père.
Souvent, le meurtre parle à mon cœur effaré,
Et pourtant l'assassin à mes yeux est vipère.

Je plains sincèrement la fille violée
Et je la vengerais si j'en avais le droit;
Mais par d'impurs désirs mon âme harcelée
Pour séduire une enfant cherche un moyen adroit :
Je plains sincèrement la fille violée!

Le Mal frappe sur moi comme un flot sur la grève :
Il accourt, lèche et fuit, sans laisser de limon,
Mais je conserve, hélas! le souvenir du rêve
Où j'ai failli saigner sous l'ongle d'un démon.
Le Mal frappe sur moi comme un flot sur la grève.

Satan! dans la géhenne où tes victimes brûlent,
Tu convoites un cœur qui n'est pas né pour toi;
Souverain d'un empire où les peuples pullulent,
Qu'as-tu besoin encor d'un juste sous ton toit,
Satan! roi des enfers où tous les damnés brûlent?

O toi! Cause première à qui l'effet remonte,
Aux yeux de Lucifer voile mon flanc si nu!
Et dans l'affreux danger qui parfois me démonte,
Je me sentirai fort si je suis soutenu
Par toi, Cause première à qui l'effet remonte!

L'homme est donc bien pervers, ou le ciel bien féroce!
Pourquoi l'instinct du mal est-il si fort en nous,
Que notre volonté subit son joug atroce
A l'heure où la prière écorche nos genoux?...
L'homme est donc bien pervers, ou le ciel bien féroce!

LES FRISSONS

A Albert Wolff.

De la tourterelle au crapaud,
De la chevelure au drapeau,
A fleur d'eau comme à fleur de peau
 Les frissons courent :
Les uns furtifs et passagers,
Imperceptibles ou légers,
Et d'autres lourds et prolongés
 Qui vous labourent.

Le vent par les temps bruns ou clairs
Engendre des frissons amers
Qu'il fait passer du fond des mers
 Au bout des voiles ;
Et tout frissonne, terre et cieux,
L'homme triste et l'enfant joyeux,
Et les pucelles dont les yeux
 Sont des étoiles !

Ils rendent plus doux, plus tremblés
Les aveux des amants troublés;
Ils s'éparpillent dans les blés
 Et les ramures;
Ils vont orageux ou follets
De la montagne aux ruisselets,
Et sont les frères des reflets
 Et des murmures.

Dans la femme où nous entassons
Tant d'amour et tant de soupçons,
Dans la femme tout est frissons :
 L'âme et la robe!
Oh! celui qu'on voudrait saisir!
Mais à peine au gré du désir
A-t-il évoqué le plaisir,
 Qu'il se dérobe!

Il en est un pur et calmant,
C'est le frisson du dévouement
Par qui l'âme est secrètement
 Récompensée;
Un frisson gai naît de l'espoir,
Un frisson grave du devoir;
Mais la Peur est le frisson noir
 De la pensée.

La Peur qui met dans les chemins
Des personnages surhumains,
La Peur aux invisibles mains
 Qui revêt l'arbre
D'une caresse ou d'un linceul;
Qui fait trembler comme un aïeul
Et qui vous rend, quand on est seul,
 Blanc comme un marbre.

D'où vient que parfois, tout à coup,
L'angoisse te serre le cou?
Quel problème insoluble et fou
 Te bouleverse,
Toi que la science a jauni,
Vieil athée âpre et racorni?
— « C'est le frisson de l'Infini
 Qui me traverse! »

Le strident quintessencier,
Edgar Poe, net comme l'acier,
Dégage un frisson de sorcier
 Qui vous envoûte!
Delacroix donne à ce qu'il peint
Un frisson d'if et de sapin,
Et la musique de Chopin
 Frissonne toute.

Les anémiques, les fiévreux,
Et les poitrinaires cireux,
Automates cadavéreux
 A la voix trouble,
Tous attendent avec effroi
Le retour de ce frisson froid
Et monotone qui décroît
 Et qui redouble.

Ils font grelotter sans répit
La Misère au front décrépit,
Celle qui rôde et se tapit
 Blafarde et maigre,
Sans gîte et n'ayant pour l'hiver
Qu'un pauvre petit châte vert
Qui se tortille comme un ver
 Sous la bise aigre.

Frisson de vie et de santé,
De jeunesse et de liberté,
Frisson d'aurore et de beauté
 Sans amertume;
Et puis, frisson du mal qui mord,
Frisson du doute et du remord,
Et frisson final de la mort
 Qui nous consume!

LES YEUX

Partout je les évoque et partout je les vois,
Ces yeux ensorceleurs si mortellement tristes.
Oh! comme ils défiaient tout l'art des coloristes,
Eux qui mimaient sans geste et qui parlaient sans voix!

Yeux lascifs, et pourtant si noyés dans l'extase,
Si friands de lointain, si fous d'obscurité!
Ils s'ouvraient lentement, et, pleins d'étrangeté,
Brillaient comme à travers une invisible gaze.

Confident familier de leurs moindres regards,
J'y lisais des refus, des vœux et des demandes;
Bleus comme des saphirs, longs comme des amandes,
Ils devenaient parfois horriblement hagards.

Tantôt se reculant d'un million de lieues,
Tantôt se rapprochant jusqu'à rôder sur vous,
Ils étaient tour à tour inquiétants et doux :
Et moi, je suis hanté par ces prunelles bleues!

Quels vers de troubadours, quels chants de ménestrels,
Quels pages chuchoteurs d'exquises babioles,
Quels doigts pinceurs de luths ou gratteurs de violes
Ont célébré des yeux aussi surnaturels!

Ils savouraient la nuit, et vers la voûte brune
Ils se levaient avec de tels élancements,
Que l'on aurait pu croire, à de certains moments,
Qu'ils avaient un amour effréné pour la lune.

Mais ils considéraient ce monde avec stupeur :
Sur nos contorsions, nos colères, nos rixes,
Le spleen en découlait dans de longs regards fixes
Où la compassion se mêlait à la peur.

Messaline, Sapho, Cléopâtre, Antiope
Avaient fondu leurs yeux dans ces grands yeux plaintifs.
Oh! comme j'épiais les clignements furtifs
Qui leur donnaient soudain un petit air myope.

Aux champs, l'été, dans nos volontaires exils,
Près d'un site charmeur où le regard s'attache,
O parcelles d'azur, ô prunelles sans tache,
Vous humiez le soleil que tamisaient vos cils!

Vous aimiez les frissons de l'herbe où l'on se vautre;
Et parfois au-dessus d'un limpide abreuvoir
Longtemps vous vous baissiez, naïves, pour vous voir
Dans le cristal de l'eau moins profond que le vôtre.

Deux bluets par la brume entrevus dans un pré
Me rappellent ces yeux brillant sous la voilette,
Ces yeux de courtisane admirant sa toilette
Avec je ne sais quoi d'infiniment navré.

Ma passion jalouse y buvait sans alarmes,
Mon âme longuement s'y venait regarder,
Car ces magiques yeux avaient pour se farder
Le bistre du plaisir et la pâleur des larmes!...

LES CLOCHES

Les cloches de nos basiliques
S'esquivent tous les jeudis saints,
Et vont à Rome par essaims
Taciturnes et symboliques.

Quand leurs battants, à coups obliques,
Ont sonné de pieux tocsins,
Les cloches de nos basiliques
S'esquivent tous les jeudis saints,

Et dans leurs robes métalliques
A l'abri des regards malsains,
En rang, comme des capucins,
Elles s'en vont, mélancoliques,
Les cloches de nos basiliques.

LE CIEL

A Léon Bloy.

Le Ciel est le palais des Ames
Et des bonheurs éternisés :
Là, joignant ses doigts irisés,
La Vierge prie avec ses dames.

Les Esprits y fondent leurs flammes,
Les Cœurs s'y donnent des baisers !
Le Ciel est le palais des Ames
Et des bonheurs éternisés.

Sur l'aile pure des Cinnames
Et des zéphyrus angélisés,
Les corps blancs et divinisés
Flottent comme des oriflammes,
Le Ciel est le palais des âmes !

LA BLANCHISSEUSE DU PARADIS

A Mademoiselle Ducasse.

Au son de musiques étranges
De harpes et de clavecins,
Tandis que flottent par essaims
Les cantiques et les louanges,

Elle blanchit robes et langes
Dans l'eau bénite des bassins,
Au son de musiques étranges
De harpes et de clavecins.

Et les bienheureuses phalanges
Peuvent la voir sur des coussins
Repassant les surplis des saints
Et les collerettes des anges,
Au son de musiques étranges.

LA MUSIQUE

A Frédéric Lapuchin.

A l'heure où l'ombre noire
Brouille et confond
La lumière et la gloire
Du ciel profond,
Sur le clavier d'ivoire
Mes doigts s'en vont.

Quand les regrets et les alarmes
Battent mon sein comme des flots,
La musique traduit mes larmes
Et répercute mes sanglots.

Elle me verse tous les baumes
Et me souffle tous les parfums;
Elle évoque tous mes fantômes
Et tous mes souvenirs défunts.

Elle m'apaise quand je souffre,
Elle délecte ma langueur,
Et c'est en elle que j'engouffre
L'inexprimable de mon cœur.

Elle mouille comme la pluie,
Elle brûle comme le feu ;
C'est un rire, une brume enfuie
Qui s'éparpille dans le bleu.

Dans ses fouillis d'accords étranges
Tumultueux et bourdonnants,
J'entends claquer des ailes d'anges
Et des linceuls de revenants ;

Les rythmes ont avec les gammes
De mystérieux unissons ;
Toutes les notes sont des âmes,
Des paroles et des frissons.

O Musique, torrent du rêve,
Nectar aimé, philtre béni,
Cours, écume, bondis sans trêve
Et roule-moi dans l'infini.

A l'heure où l'ombre noire
Brouille et confond
La lumière et la gloire
Du ciel profond,
Sur le clavier d'ivoire
Mes doigts s'en vont.

MARCHES FUNÈBRES

Toi, dont les longs doigts blancs de statue amoureuse,
Agiles sous le poids des somptueux anneaux,
Tirent la voix qui berce et le sanglot qui creuse
Des entrailles d'acier de tes grands pianos,

Toi, le cœur inspiré qui veut que l'Harmonie
Soit une mer où vogue un chant mélodieux,
Toi qui, dans la musique, à force de génie,
Fais chanter les retours et gémir les adieux,

Joue encore une fois ces deux marches funèbres
Que laissent Beethoven et Chopin, ces grands morts,
Pour les agonisants, pèlerins des ténèbres,
Qui s'en vont au cercueil, graves et sans remords.

Plaque nerveusement sur les touches d'ivoire
Ces effrayants accords, glas de l'humanité,
Où la vie en mourant exhale un chant de gloire
Vers l'azur idéal de l'immortalité.

Et tu seras bénie, et ce soir dans ta chambre
Où tant de frais parfums vocalisent en chœur,
Poète agenouillé sous tes prunelles d'ambre,
Je baiserais tes doigts qui font pleurer mon cœur!

CHOPIN

A Paul Viardot.

Chopin, frère du gouffre, amant des nuits tragiques,
Ame qui fus si grande en un si frêle corps,
Le piano muet songe à tes doigts magiques
Et la musique en deuil pleure tes noirs accords.

L'harmonie a perdu son Edgar Poe farouche
Et la mer mélodique un de ses plus grands flots.
C'est fini! le soleil des sons tristes se couche,
Le Monde pour gémir n'aura plus de sanglots!

Ta musique est toujours — douloureuse ou macabre —
L'hymne de la révolte et de la liberté,
Et le hennissement du cheval qui se cabre
Est moins fier que le cri de ton cœur indompté.

Les délires sans nom, les baisers frénétiques
Faisant dans l'ombre tiède un cliquetis de chairs,
Le vertige infernal des valse fantastiques,
Les apparitions vagues des défunts chers;

La morbide lourdeur des blancs soleils d'automne;
Le froid humide et gras des funèbres caveaux;
Les bizarres frissons dont la vierge s'étonne
Quand l'été fait flamber les cœurs et les cerveaux;

L'abominable toux du poitrinaire mince
Le harcelant alors qu'il songe à l'avenir;
L'ineffable douleur du paria qui grince
En maudissant l'amour qu'il eût voulu bénir;

L'âcre senteur du sol quand tombent des averses;
Le mystère des soirs où gémissent les cors;
Le parfum dangereux et doux des fleurs perverses;
Les angoisses de l'âme en lutte avec le corps;

Tout cela, torsions de l'esprit, mal physique,
Ces peintures, ces bruits, cette immense terreur,
Tout cela, je le trouve au fond de ta musique
Qui ruisselle d'amour, de souffrance et d'horreur.

Vierges tristes malgré leurs lèvres incarnates,
Tes blondes mazurkas sanglotent par moments,
Et la poignante humeur de tes sombres sonates
M'hallucine et m'emplit de longs frissonnements.

Au fond de tes Scherzos et de tes Polonaises,
Épanchements d'un cœur mortellement navré,
J'entends chanter des lacs et rugir des fournaies
Et j'y plonge avec calme et j'en sors effaré.

Sur la croupe onduleuse et rebelle des gammes
Tu fais bondir des airs fauves et tourmentés,
Et l'âpre et le touchant, quand tu les amalgames,
Raffinent la saveur de tes étrangetés.

Ta musique a rendu les souffles et les râles,
Les grincements du spleen, du doute et du remords,
Et toi seul as trouvé les notes sépulcrales
Dignes d'accompagner les hoquets sourds des morts.

Triste ou gai, calme ou plein d'une angoisse infinie,
J'ai toujours l'âme ouverte à tes airs solennels,
Parce que j'y retrouve à travers l'harmonie,
Des rires, des sanglots et des cris fraternels.

Hélas! toi mort, qui donc peut jouer ta musique?
Artistes fabriqués, sans nerf et sans chaleur,
Vous ne comprenez pas ce que le grand Phtisique
A versé de génie au fond de sa douleur!

EDGAR POE

Edgar Poe fut démon, ne voulant pas être Ange.
Au lieu du Rossignol, il chanta le Corbeau;
Et dans le diamant du Mal et de l'Étrange
Il cisela son rêve effroyablement beau.

Il cherchait dans le gouffre où la raison s'abîme
Les secrets de la Mort et de l'Éternité,
Et son âme où passait l'éclair sanglant du crime
Avait le cauchemar de la Perversité.

Chaste, mystérieux, sardonique et féroce,
Il raffine l'Intense, il aiguise l'Atroce;
Son arbre est un cyprès; sa femme, un revenant.

Devant son œil de lynx le problème s'éclaire :
— Oh! comme je comprends l'amour de Baudelaire
Pour ce grand Ténébreux qu'on lit en frissonnant!

LA BELLE FROMAGÈRE

A Charles Frémine.

Par la rue enfièvrante où mes pas inquiets
Se traînent au soleil comme au gaz, je voyais
Derrière une affreuse vitrine
Où s'étaient du beurre et des fromages gras,
Une superbe enfant dont j'admirais les bras
Et la plantureuse poitrine.

Le fait est que jamais fille ne m'empoigna
Comme elle, et que jamais mon œil fou ne lorgna
De beauté plus affriolante !
Un nimbe de jeunesse ardente et de santé
Auréolait ce corps frais où la puberté
Était encore somnolente.

Elle allait portant haut dans l'étroit magasin
Son casque de cheveux plus noirs que le fusain ;
Et, douce trotteuse en galoches,
Furetait d'un air gai dans les coins et recoins,
Tandis que les bondons jaunes comme des coings
Se liquéfiaient sous les cloches.

Armés d'un petit fil de laiton, ses doigts vifs
Détaillaient prestement des beurres maladifs
 A des acheteuses blafardes;
Des beurres, qu'on savait d'un rance capiteux,
Et qui suaient l'horreur dans leurs linges piteux,
 Comme un affamé dans ses hardes.

Quand sa lame entamait Gruyère ou Roquefort,
Je la voyais peser sur elle avec effort,
 Son petit nez frôlant les croûtes,
Et rien n'était mignon comme ses jolis doigts
Découpant le Marolle infect où, par endroits,
 La vermine creusait des routes.

Près de l'humble comptoir où dormaient les gros sous,
Les Géromés vautrés comme des hommes saouls
 Coulaient sur leur clayon de paille,
Mais si nauséabonds, si pourris, si hideux,
Que les mouches battaient des ailes autour d'eux
 Sans jamais y faire ripaille.

Or, elle respirait à son aise, au milieu
De cette âcre atmosphère où le Roquefort bleu
 Suintait près du Chester exsangue;
Dans cet ignoble amas de caillés purulents,
Ravie, elle enfonçait ses beaux petits doigts blancs,
 Qu'elle essuyait d'un coup de langue.

— Oh! sa langue! bijou vivant et purpurin
Se pavanant avec un frisson vipérin
 Tout plein de charme et de hantise!
Miraculeux corail humide et velouté
Dont le bout si pointu trouait de volupté
 Ma chair, folle de convoitise!

Donc, cette fromagère exquise, je l'aimais!
Je l'aimais au point d'en rêver le viol! mais,
 Je me disais que ces miasmes,
A la longue, devaient imprégner ce beau corps;
Et le dégoût, comme un mystérieux recors,
 Traquait tous mes enthousiasmes.

Et pourtant, chaque jour, rivés à ses carreaux,
Mes deux yeux la buvaient! en vain les Livarots
 Soufflaient une odeur pestilente,
J'étais là, me grisant de sa vue, et si fou,
Qu'en la voyant les mains dans le fromage mou
 Je la trouvais ensorcelante!

A la fin, son aveu fleurit dans ses rougeurs;
Pour me dire : « Je t'aime », avec ses yeux songeurs
 Elle eut tout un petit manège;
Puis elle me sourit; ses jupons moins tombants
Découvrirent un jour des souliers à rubans
 Et des bas blancs comme la neige.

Elle aussi me voulait de tout son être ! A moi,
Elle osait envoyer des baisers pleins d'émoi,
 L'emparadisante ingénue,
Si bien, qu'après avoir longuement babillé,
Par un soir de printemps, je la déshabillai
 Et vis sa beauté toute nue !

Sa chevelure alors flotta comme un drapeau,
Et c'est avec des yeux qui me léchaient la peau
 Que la belle me fit l'hommage
De sa chair de seize ans, mûre pour le plaisir !
O saveur ! elle était flambante de désir
 Et ne sentait pas le fromage !

LA RELIQUE

A Michel Menard.

Avant son mariage, — ô souffrance mortelle! —
Elle me la donna sa chemise en dentelle,
Celle qu'elle avait le doux soir
Où, cédant à mes pleurs qui lui disaient : « Viens, Berthe!
Près de moi haletant sur la couche entr'ouverte,
Frémissante elle vint s'asseoir.

Ce linge immaculé qu'embaumait son corps vierge,
Quand elle vint me faire, aussi pâle qu'un cierge,
Ses chers adieux si redoutés,
Elle me le tendit d'un air mélancolique
En soupirant : « Voici la suprême relique
De nos défuntes voluptés.

« Je te la donne, ami, ma chemise brodée :
Car, la première fois que tu m'as possédée,
Je la portais, t'en souviens-tu?
Elle seule a connu les brûlantes ivresses
Que ta voix musicale et pleine de caresses
Faisait courir dans ma vertu.

« Elle seule entendit les aveux réciproques
Que, jour et nuit, mes seins, dans leurs gentils colloques,
Échangeaient tout bas en tremblant;
Elle seule a pu voir comme une vierge flambe
Quand le genou d'un homme ose effleurer sa jambe
Qui tressaille dans son bas blanc.

« Dès l'heure où sur mon cou frémit ta lèvre ardente,
Tout mon corps anxieux a pris pour confidente
Cette chemise en tulle fin;
Et ses sensations aussi neuves qu'impures,
Voluptueusement, dans le flot des guipures,
Ont dit qu'il se donnait enfin.

« Conserve-la toujours! Qu'elle soit pour ton âme
La chair mystérieuse et vague de la femme
Qui te voue un culte éternel;
Qu'elle soit l'oreiller de tes regrets moroses;
Quand tu la baiseras, songe aux nudités roses
Qui furent ton festin charnel!

« Que les parfums ambrés de ma peau qui l'imprègnent,
Pour l'odorat subtil de tes rêves, y règnent
Candides et luxurieux!
Qu'elle garde à jamais l'empreinte de mes formes!
J'ai dit à mon amour : « J'exige que tu dormes
« Entre ses plis mystérieux. »

« Les chaleurs, les frissons de ma chair en alarmes,
Quand ma virginité rouge et buvant ses larmes
 Te fuyait comme un assassin,
Ce que j'ai senti de bonheur et de crainte
Quand tu m'as attirée et que tu m'as étreinte
 En collant ta bouche à mon sein :

« Elle t'apprendra tout ! Dans ses muettes odes,
Elle rappellera d'amoureux épisodes
 A ton hallucination ;
Et ton rêve, y trouvant mes bien-aimés vestiges,
Bénira, l'aile ouverte au milieu des vertiges,
 Sa chère fascination.

« Adieu ! » — J'ai conservé la mignonne chemise
Je l'exhume parfois du coffre où je l'ai mise,
 Et je la baise avec ferveur ;
Et mon rêve est si chaud, qu'en elle il fait revivre
Ce corps si capiteux dont je suis encore ivre,
 Car il m'en reste la saveur.

Alors, je la revois dans un nimbe de gloire,
La sirène aux pieds blancs comme du jeune ivoire,
 Mon ancienne adoration,
Qui, moderne païenne, ingénue et lascive,
Allumait d'un regard dans mon âme pensive
 Des fournaises de passion.

Son corps de Grecque, ayant l'ardeur de la Créole,
Tour à tour délirant et plein de langueur molle,
Toujours affamé de plaisir,
Et qui, reptile humain, se tordait dans l'alcôve,
Bouillant d'une hystérie irrésistible et fauve
Pour éterniser mon désir;

Sa bouche de corail, humide et parfumée,
Ses petits pieds d'enfant, ses deux jambes d'almée,
Sa chevelure aux flots houleux,
Sa gorge aiguë et ferme, et ses robustes hanches,
Ses secrètes beautés purpurines et blanches,
Ses yeux immenses, noirs et bleus;

Tous ces mille rayons d'une chair si féline
Embrasant ma chair froide et toujours orpheline
Depuis que l'amour m'a quitté;
Et lui criant : « Ma Berthe! enlaçons-nous sans trêve! »
Je la possède encor dans l'extase du rêve
Comme dans la réalité!

LE CHAT

A Léon Cladel.

Je comprends que le chat ait frappé Baudelaire
Par son être magique où s'incarne le sphinx ;
Par le charme câlin de la lueur si claire
Qui s'échappe à longs jets de ses deux yeux de lynx,
Je comprends que le chat ait frappé Baudelaire.

Femme, serpent, colombe et singe par la grâce,
Il ondule, se cambre et regimbe aux doigts lourds ;
Et lorsque sa fourrure abrite une chair grasse,
C'est la beauté plastique en robe de velours :
Femme, serpent, colombe et singe par la grâce,

Vivant dans la pénombre et le silence austère
Où ronfle son ennui comme un poêle enchanté,
Sa compagnie apporte à l'homme solitaire
Le baume consolant de la mysticité
Vivant dans la pénombre et le silence austère.

Tour à tour triste et gai, somnolent et folâtre,
C'est bien l'âme du gîte où je me tiens sous clé;
De la table à l'armoire et du fauteuil à l'âtre,
Il vague, sans salir l'objet qu'il a frôlé,
Tour à tour triste et gai, somnolent et folâtre.

Sur le bureau couvert de taches d'encre bleue
Où livres et cahiers gisent ouverts ou clos,
Il passe comme un souffle, effleurant de sa queue
La feuille où ma pensée allume ses falots,
Sur le bureau couvert de taches d'encre bleue.

Quand il mouille sa patte avec sa langue rose
Pour lustrer son poitrail et son minois si doux,
Il me cligne de l'œil en faisant une pause,
Et je voudrais toujours l'avoir sur mes genoux
Quand il mouille sa patte avec sa langue rose.

Accroupi chaudement aux temps noirs de décembre
Devant le feu qui flambe, ardent comme un enfer,
Pense-t-il aux souris dont il purge ma chambre
Avec ses crocs de nacre et ses ongles de fer?
Non! assis devant l'âtre aux temps noirs de décembre

Entre les vieux chenets qui figurent deux nonnes
A la face bizarre, aux tétons monstrueux,
Il songe à l'angora, mignonne des mignonnes,
Qu'il voudrait bien avoir, le beau voluptueux,
Entre les vieux chenets qui figurent deux nonnes.

Il se dit que l'été, par les bons clairs de lune,
Il possédait sa chatte aux membres si velus;
Et qu'aujourd'hui, pendant la saison froide et brune,
Il doit pleurer l'amour qui ne renaîtra plus
Que le prochain été, par les bons clairs de lune.

Sa luxure s'aiguise aux râles de l'alcôve,
Et quand nous en sortons encor pleins de désir,
Il nous jette un regard jaloux et presque fauve,
Car tandis que nos corps s'enivrent de plaisir,
Sa luxure s'aiguise aux râles de l'alcôve.

Quand il bondit enfin sur la couche entr'ouverte,
Comme pour y cueillir un brin de volupté,
La passion reluit dans sa prunelle verte :
Il est beau de mollesse et de lubricité
Quand il bondit enfin sur la couche entr'ouverte.

Pour humer les parfums qu'y laisse mon amante.
Dans le creux où son corps a frémi dans mes bras,
Il se roule en pelote, et sa tête charmante
Tourne de droite à gauche en flairant les deux draps,
Pour humer les parfums qu'y laisse mon amante.

Alors il se purlèche, il ronronne et miaule,
Et quand il s'est grisé de la senteur d'amour,
Il s'étire en bâillant avec un air si drôle,
Que l'on dirait qu'il va se pâmer à son tour;
Alors il se purlèche, il ronronne et miaule.

Son passé ressuscite, il revoit ses gouttières
Où, matou lovelace et toujours triomphant,
Il s'amuse à courir pendant des nuits entières
Les chattes qu'il enjôle avec ses cris d'enfant :
Son passé ressuscite, il revoit ses gouttières.

Panthère du foyer, tigre en miniature,
Tu me plais par ton vague et ton aménité,
Et je suis ton ami, car nulle créature
N'a compris mieux que toi ma sombre étrangeté,
Panthère du foyer, tigre en miniature.

LE CŒUR GUÉRI

CHANT ROYAL

Celle que j'aime est une enchantresse
Au front pudique, aux longs cheveux châtons ;
Compagne et sœur, ma muse et ma maîtresse,
Elle ravit mes soirs et mes matins.
Svelte beauté, sensitive jolie,
Elle a l'œil tendre et la taille qui plie ;
Moi, le suiveur des funèbres convois,
J'ai frémi d'aise au doux son de sa voix,
Et maintenant que l'amour m'électrise,
Toujours, partout, je l'entends, je la vois ;
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

Geste pensif et qui vous intéresse,
Bouche d'enfant sans rires enfantins,
Étrangeté jusque dans la caresse,
Regards profonds, veloutés et lointains,
Joue inquiète et quelquefois pâlie
Par la souffrance et la mélancolie,

Tête française avec un air suédois,
Pied de gazelle, et jolis petits doigts
Par qui toujours la musique est comprise :
Aussi, je l'aime autant que je le dois,
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

Elle a comblé mon esprit d'allégresse,
Purifié mon art et mes instincts,
Et maintenant, mon âme qui progresse
Plane au-dessus des rêves libertins.
Je suis calmé, je suis chaste; j'oublie
Ce que je fus! ma chair est ennoblie;
Je ne suis plus le poète aux abois
Qui frissonnait d'horreur au fond des bois,
J'aime la nuit, qu'elle soit noire ou grise,
Et, bénissant le philtre que je bois,
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

La destinée, hélas! est bien traîtresse,
Mais je souris quand même à mes destins,
Car, dès ce jour, au lieu de ma détresse,
J'ai la saveur des mystiques festins.
Tout à l'amour qui désormais nous lie,
Avec l'espoir je me réconcilie;
En vain l'ennui me guette en tapinois;
Je ne crains plus cet ennemi sournois :
Le bouclier contre qui tout se brise,
Je l'ai, pour vaincre au milieu des tournois!
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

Je ne redoute aucun danger, serait-ce
L'Enfer lui-même! à mes défis hautains
Satan se tait! l'embûche qu'il me dresse
Je la découvre, et marche à pas certains.
Ma volonté germe et se multiplie;
Les rêves bleus dont ma tête est remplie
Chassent au loin mes spleens et mes effrois
Pour me parler du Ciel à qui je crois,
Et je pardonne à ceux que je méprise,
Comme le Christ en mourant sur la croix;
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

ENVOI

A toi ces vers dont l'Amour a fait choix
Tu voudras bien les lire quelquefois?
Reine aux doux yeux dont mon âme est éprise,
Tu m'as rendu le plus heureux des rois!
Mon pauvre cœur enfin se cicatrise.

BALLADE DE L'ARC-EN-CIEL

A François Captier.

La végétation, les marais et le sol
Ont fini d'éponger les larmes de la pluie;
L'insecte reparaît, l'oiseau reprend son vol
Vers l'arbre échevelé que le zéphyr essuie,
Et l'horizon lointain perd sa couleur de suie.
Lors, voici qu'enjambant tout le coteau rouillé,
Irisant l'étang morne et le roc ennuyé,
S'arrondit au milieu d'un clair-obscur étrange
Le grand fer à cheval du firmament mouillé,
Bleu, rouge, indigo, vert, violet, jaune, orange.

Les champignons pointus gonflent leur parasol
Qui semble regretter l'averse évanouie;
Le grillon chante en *ut* et la rainette en *sol*;
Et mêlant à leur voix sa stupeur inouïe,
Le soir laisse rêver la terre épanouie.

Puis, sous l'arche de pont du ciel émerveillé
Un troupeau de brouillards passe tout effrayé;
Le donjon se recule et de vapeur se frange,
Et le soleil vaincu meurt lentement noyé,
Bleu, rouge, indigo, vert, violet, jaune, orange.

Tandis que dans l'air pur grisant comme l'alcool
Montent l'âcre fraîcheur de la mare bleuie
Et les hennissements des poulains sans licol,
Le suprême sanglot de la lumière enfuie
Va s'exhaler au fond de la nue éblouie;
Et sur l'eau que le saule a l'air de supplier,
Du cerisier sanglant à l'ocreux peuplier,
Dans une paix mystique et que rien ne dérange,
On voit s'effacer l'arc impossible à plier
Bleu, rouge, indigo, vert, violet, jaune, orange.

ENVOI

O toi, le cœur sur qui mon cœur s'est appuyé
Dans l'orage du sort qui m'a terrifié,
Quand tu m'es apparue en rêve comme un ange,
Devant mes yeux chagrins l'arc-en-ciel a brillé,
Bleu, rouge, indigo, vert, violet, jaune, orange.

L'ALLÉE DE PEUPLIERS

A Leconte de Lisle.

C'était l'heure du rêve et de l'effacement :
Tout, dans la nuit, allait se perdre et se dissoudre ;
Et, d'échos en échos, les rumeurs de la foudre
Traînaient dans l'air livide un sourd prolongement.

Pendue au bord des cieux pleins d'ombres et d'alarmes,
Et si bas qu'un coteau semblait les effleurer,
La pluie, ainsi qu'un œil qui ne peut pas pleurer,
Amassait lentement la source de ses larmes.

Et, comme un souffle errant de brasier refroidi,
Dans le val qui prenait une étrange figure,
Un vent tiède, muet et de mauvais augure,
Bouffait sur l'herbe morte et le buisson roidi.

Ce fut donc par un soir lourd et sans lune bleue,
Qu'au milieu des éclairs brefs et multipliés,
Je m'avançai tout seul entre ces peupliers
Qui bordaient mon chemin pendant près d'une lieue.

Alors, les vieux trembleurs, si droits et si touffus,
A travers les brouillards que l'obscurité file
Bruissaient doucement et vibraient à la file,
Tandis qu'au loin passaient des grondements confus.

Mais l'orage éclata; l'autan lâcha ses hordes,
Et les arbres bientôt devinrent sous leurs doigts
Des harpes de géants, qui toutes à la fois
Résonnèrent avec des millions de cordes.

Comme un frisson humain dans les vrais désespoirs
Irrésistiblement court des pieds à la tête,
Ainsi, de bas en haut, le vent de la tempête
Sillonna brusquement les grands peupliers noirs.

Maintenant le tonnerre ébranlait la vallée;
La plaine et l'horizon tournoyaient; et dardant
Avec plus de fureur un zigzag plus ardent,
L'éclair, d'un bout à l'autre, illuminait l'allée.

Sur des fonds sulfureux teintés de vert-de-gris
Les peupliers traçaient d'horribles arabesques;
La foudre accompagnait leurs plaintes gigantesques,
Et l'aquilon poussait d'épouvantables cris.

C'était un bruit houleux, galopant, élastique,
L'infini dans le râle et dans le rire amer;
On entendait rouler l'avalanche et la mer
Dans ce clapotement sauvage et fantastique.

Un vol prodigieux d'aigles estropiés
Fouettant des maëlstroms de leurs ailes boîteuses;
Des montagnes de voix claires et chuchoteuses;
Des torrents de drapeaux, de flamme et de papiers;

Un vaste éboulement de sable et de rocailles
Dégringolant à pic au fond d'immenses trous;
Des tas enchevêtrés de serpents en courroux
Sifflant à pleine gueule et claquant des écailles;

Des fous et des blessés agonisant la nuit
Au fond d'un grand Bicêtre ou d'un affreux hospice;
Deux trains se rencontrant au bord d'un précipice :
Tout cela bigarrait ce formidable bruit.

Mais, degrés par degrés, l'orage eut moins de force,
Et cessa. Le chaos disparut du vallon;
Un déluge rapide abattit l'aquilon,
Et la foudre s'enfuit avec sa lueur torse.

Et toujours, entre tous mes soirs inoubliés,
Cette sinistre nuit me poursuit et me hante,
Cette nuit d'ouragan, rauque et tourbillonnante,
Où gé mirent en chœur deux mille peupliers!

NUIT TOMBANTE

A Raoul Lafagette.

Les taureaux, au parfum
De la mousse,
Arpentent l'herbe rousse,
Et chacun
Beugle au soleil défunt ;
La rafale qui glousse
Se trémousse
Dans l'air brun.

Et le ravin cruel,
Sourd et chauve,
A l'humidité fauve
D'un tunnel ;
Et comme un criminel,
Le nuage se sauve,
Gris et mauve,
Dans le ciel.

Des saules convulsés
Et difformes,
Des trous, des rocs énormes,
Des fossés,
Des vieux chemins gercés,
Des buissons multiformes,
Et des ormes
Crevassés,

De l'eau plate qui dort
Dans la terre,
Noire et plus solitaire
Qu'un remord :
Un long murmure sort,
Un long murmure austère
De mystère
Et de mort.

Au clapotis que font
Les viornes,
Sous la voûte sans bornes
Et sans fond,
Tout s'éloigne et se fond ;
L'ombre efface les cornes
Des bœufs mornes
Qui s'en vont.

Et l'escargot sans bruit
Rampe et bave;
L'obscurité s'aggrave,
Le vent fuit;
Et l'oiseau de minuit
Flotte comme une épave
Dans la cave
De la nuit.

LE PETIT LIÈVRE

A Léon Bloy.

Brusque, avec un frisson
De frayeur et de fièvre,
On voit le petit lièvre
S'échapper du buisson.
Ni mouche ni pinson;
Ni pâtre avec sa chèvre,
La chanson
Sur la lèvre.

Tremblant au moindre accroc,
La barbe hérissée
Et l'oreille dressée,
Le timide levraut
Part et se risque au trot,
Car l'aube nuancée
N'est pas trop
Avancée.

L'animal anxieux
S'assied sur une fesse;
Et pendant qu'il paresse,
La brume dans les yeux,
Le grand saule pieux,
S'agenouille et s'affaisse
Comme un vieux
A confesse.

N'entend-il pas quelqu'un?
Non! ce n'est que la brise
Qui caresse et qui grise
Son petit corps à jeun.
Et dans le taillis brun
Le fou s'aromatise
Au parfum
Du cytise.

Dans le matin pâlot,
Leste et troussant sa queue,
Il fait plus d'une lieue
D'un seul trait, au galop.
Il s'arrête au solo
Du joli hoche-queue,
Près de l'eau
Verte et bleue.

Terrains mous, terrains durs,
En tout lieu son pied trotte;
Et poudreux, plein de crotte,
Ce rôdeur des blés mûrs
Hante les trous obscurs
Où la source chevrote,
 Les vieux murs
 Et la grotte.

L'aube suspend ses pleurs
Au treillis des barrières,
Et sur l'eau des carrières
Fait flotter ses couleurs.
Et les bois roucouleurs,
L'herbe des fondrières
 Et les fleurs
 Des clairières,

L'if qui se rabougrit,
Le roc vêtu d'ouate
Où le genêt s'emboîte,
La forêt qui maigrit,
La mare qui tarit,
L'ornière creuse et moite :
 Tout sourit
 Et miroite.

Et dans le champ vermeil
Où s'épuise la sève,
Le lièvre blotti rêve
D'un laurier sans pareil;
Et toujours en éveil
Il renifle sans trêve
 Au soleil
 Qui se lève.

LE ROSSIGNOL

A Louis Ratisbonne.

Quand le soleil rit dans les coins,
Quand le vent joue avec les foins,
A l'époque où l'on a le moins
 D'inquiétudes;
Avec Mai, le mois enchanteur
Qui donne à l'air bonne senteur,
Il nous revient, l'oiseau chanteur
 Des solitudes.

Il habite les endroits frais,
Pleins de parfums et de secrets,
Sur les lisières des forêts
 Et des prairies;
Sur les bords d'un lac ombragé,
Auprès d'un manoir très âgé
Ou d'un cimetière chargé
 De rêveries.

Le doux ignorant des hivers
Hante les fouillis d'arbres verts,
Et voit le soleil à travers
 L'écran des feuilles;
C'est là que tu passes tes jours,
Roi des oiselets troubadours,
Et que pour chanter tes amours
 Tu te recueilles.

Tandis que l'horizon blêmit,
Que la berge se raffermi,
Et que sur les ajoncs frémit
 La libellule;
Tandis qu'avec des vols ronfleurs,
Parfois obliques et frôleurs,
L'abeille rentre ivre de fleurs
 Dans sa cellule;

Lui, le bohème du printemps,
Il chante la couleur du temps;
Et saules pleureurs des étangs,
 Vieilles églises
Ayant du lierre à plus d'un mur,
Toute la plaine et tout l'azur
Écoutent vibrer dans l'air pur
 Ses vocalises.

Quand il pousse dans sa longueur
Des soupirs filés en longueur,
C'est qu'il souffre avec tout son cœur,
Toute son âme!
Sa voix pleurant de chers hymens
A des sons tellement humains,
Que l'on dirait par les chemins
Des cris de femme!

Alors elle rend tout pensifs
Les petits chênes, les grands ifs;
Et mêlée aux ruisseaux furtifs,
Aux bons visages
De la vache et de la jument,
Cette voix est assurément
La plainte et le gémissement
Des paysages.

LA SAUTERELLE

A Georges Landry.

Sa tête a l'air d'être en bois peint,
Malgré ses mandibules moites;
Elle a l'œil gros comme un pépin.
Pareille aux bêtes en sapin,
Mouton, cheval, bœuf et lapin,
Que les enfants ont dans des boîtes,
Sa tête a l'air d'être en bois peint,
Malgré ses mandibules moites.

Grise, elle a les ailes doublées
De rouge antique ou de bleu clair
Qu'on entrevoit dans ses volées
Brusques, ronflantes et tremblées.
Verte, ses jambes endiablées
Sont aussi promptes que l'éclair;
Grise, elle a les ailes doublées
De rouge antique ou de bleu clair

Elle saute sans nul effort
Les ruisselets et les ornières;
Et son coup de cuisse est si fort
Qu'elle semble avoir un ressort.
Puis, quand elle a pris son essor
Autour des trous et des marnières,
Elle saute sans nul effort
Les ruisselets et les ornières.

La toute petite grenouille
La regarde et croit voir sa sœur,
Au bord du pacage qui grouille
De fougères couleur de rouille.
Dans sa rigole où l'eau gargouille,
Sur son brin de jonc caresseur,
La toute petite grenouille
La regarde et croit voir sa sœur.

Elle habite loin des marais,
Sous la feuillée, au pied du chêne;
Dans les clairières des forêts,
Sur le chaume et dans les guérets.
Aux champs, elle frétille auprès
Du vieil âne tirant sa chaîne;
Elle habite loin des marais,
Sous la feuillée, au pied du chêne.

Nids de taupes et fourmilières,
Champignon rouge et caillou blanc,
Le chardon, la mousse et les lierres
Sont ses rencontres familières.
Sur les brandes hospitalières,
Elle vagabonde en frôlant
Nids de taupes et fourmilières,
Champignon rouge et caillou blanc.

Quand le soleil a des rayons
Qui sont des rires de lumière,
Elle se mêle aux papillons
Et cliquette avec les grillons ;
Elle abandonne les sillons
Et les abords de la chaumière,
Quand le soleil a des rayons
Qui sont des rires de lumière.

Cheminant, sautant, l'aile ouverte
Elle va par monts et par vaux
Et voyage à la découverte
De quelque pelouse bien verte :
En vain, elle a plus d'une alerte
Parmi tant de pays nouveaux,
Cheminant, sautant, l'aile ouverte,
Elle va par monts et par vaux.

Son chant aigre est délicieux
Pour l'oreille des buissons mornes.
C'est l'acrobate gracieux
Des grands vallons silencieux.
Les liserons sont tout joyeux
En sentant ses petites cornes;
Son chant aigre est délicieux
Pour l'oreille des buissons mornes.

Cauchemar de l'agriculteur,
Tu plairas toujours au poète,
Au doux poète fureteur,
Mélancolique observateur.
Beau petit insecte sauteur,
Je t'aime des pieds à la tête :
Cauchemar de l'agriculteur,
Tu plairas toujours au poète!

LA VACHE AU TAUREAU

A Léon Cladel.

A l'aube, à l'heure exquise où l'âme du sureau
Baise au bord des marais la tristesse du saule,
Jeanne, pieds et bras nus, l'aiguillon sur l'épaule,
Conduit par le chemin sa génisse au taureau.

Compagnonnage errant de placides femelles,
Plantureuses Vénus de l'animalité,
Qui, dans un nonchaloir plein de bonne santé,
S'en vont à pas égaux comme deux sœurs jumelles.

Si le pis est pesant, les seins sont aussi lourds,
L'une a les cheveux drus, l'autre les crins opaques,
Et leurs yeux sont pareils à ces petites flaques
Où la lune projette un rayon de velours.

Aussi, rocs et buissons, les chênes et les chaumes
Semblent leur dire, émus de cette humble union,
Qu'en ce jour c'est la fête et la communion
Des formes, des clartés, des bruits et des aromes.

Un seul point les sépare, et ce point-là, c'est tout :
Séduite un beau matin par le Serpent fait homme,
Aux rameaux du Plaisir, Jeanne a cueilli la pomme,
Tandis que la génisse est vierge de partout.

Ses cornes aux bouts noirs, arquant leurs fines pointes,
Parent son doux visage; et d'un air ingénu,
Toute neuve, elle apporte à son mâle inconnu
Ses lèvres de pucelle hermétiquement jointes.

Elles s'en vont ainsi le long des églantiers
Où l'Aurore a pleuré son déluge de perles,
Et le vol des piverts, des margots et des merles
Les effleure et les suit par dessus les sentiers.

Bientôt, sur leur trajet, la brise encore moite
Embaume son murmure et chauffe son soupir;
Le lièvre, à travers champs, flâne et vient s'accroupir,
Et le ciel resourit à l'eau qui remiroite.

La vache, en mal d'amour, brame, le cou tendu,
Ou flaire les gazons, sans danger qu'elle y morde;
Et la fille, en chantant, la mène par la corde,
Ivre et sereine au fond de ce pays perdu.

Soudain par la venelle où marquent les fers d'âne
Et jonchée au milieu de crottes de mouton,
On vient à sa rencontre, et vite, Jeanneton
Reconnaît le beau gars pour qui son cœur se damne.

Ils sont rendus. Voici le troupeau des canards
Qui plongeonne et s'ébat sur l'étang couleur d'huile,
Le coq sur son fumier, le pigeon sur sa tuile,
Et les deux chiens grognons, roux comme des renards.

Tous les fermiers sont là dans la cour du domaine,
Depuis l'aïeul joufflu jusqu'au pâtre chafouin;
L'un d'eux fixe aux barreaux d'une voiture à foin
La taure qui mugit, s'effare et se démène.

On fait cercle, on s'installe autour du chariot,
Et bientôt le taurin s'avance d'un pas ferme,
Laisant choir de la morve et goutteler du germe,
Trapu, la tête courte et le pied maigriot.

Il vient; sa longue queue, âpre et bien emmanchée,
Sur les cuisses, les flancs, et jusque sur les reins
Agite en se tordant son panache de crins
Où claquent des grumeaux de bouse desséchée.

Front bourru, mal corné, les yeux sanglants et fous,
Il bouffe devant lui comme un soufflet de forge;
Et le fanon ridé qui croule de sa gorge
Flotte massivement et lui bat les genoux.

De sa langue râpeuse, énorme et violette,
Il fouille ses naseaux alternativement,
Et par un guttural et rauque beuglement
Il aborde d'un trait la vache qui halète.

Alors, ces animaux tremblants et tout émus,
Comme pour se conter les ruts qui les harassent,
Se hument longuement, se purlèchent, s'embrassent,
Corne à corne, et joignant leurs gros museaux camus.

Graves et solennels près de cette voiture,
Ils ont l'air de comprendre, avec le libre instinct,
Qu'ils vont se donner là, sous l'œil blanc du Matin,
Le grand baiser d'Amour qui peuple la Nature.

Enfin, quand il a mis son mufle au bon endroit,
Le Brun, aux rayons frais du soleil qui se dore,
Renifle dans le vent la senteur qu'il adore
Et s'apprête, indécis, boiteux et maladroit.

Il marche à reculons, il tournoie, il oblique;
Puis, ayant consulté sa récente vigueur,
Darde son nerf pointu dans toute sa longueur,
Et s'enlève puissant, fauve et mélancolique.

Mais, déséquilibré sitôt qu'il est debout,
Il use, à tâtonner, son ardeur qui succombe :
Il se hisse et fléchit, il regrimpe et retombe;
Et pourtant, le taureau n'est pas encore à bout.

En vain les quolibets pleuvent du petit groupe :
Il se recueille en lui pour un nouvel assaut,
Il reflaire, il relèche, il se dresse en sursaut,
Et voilà qu'il reprend la vache par la croupe.

Ah bravo! cette fois, la saillie a porté!
Certe, il n'est pas besoin que le veau recommence :
Il a, d'un jet suprême, engouffré sa semence
Jusque dans le fin fond de la maternité!

Et tandis que la vache, absolument inerte,
Cuve un ravissement qui ne peut s'exhaler,
Le taureau couvre encore, avant de s'en aller,
La vierge de vingt mois qu'il a si bien ouverte.

Or, Jeanne et son galant surveillés par les Vieux,
Ayant vu tout cela sans pouvoir rien se dire,
Échangent à l'envi les baisers du sourire
Et les attouchements des gestes et des yeux;

Puis, le désir mouillant leur prunelle flambante,
Pleine de longs regards coulés en tapinois,
Tous deux ont convenu, par un signal sournois,
De se voir aujourd'hui, juste à la nuit tombante.

Mais, avec le départ du Maître en cheveux blancs,
Finit cette humble scène aux acteurs si nature :
Chacun s'en va; le Brun retourne à sa pâture,
La génisse, œil mi-clos, suit la fille à pas lents.

Et Jeanne s'en revient, voluptueuse et rose,
En songeant que ce soir, à l'heure des crapauds,
Elle, bien moins niaise, et lui, bien plus dispos,
Sous la Lune ils feront, tous deux, la même chose.

LA MORT DES FOUGÈRES

A Madame Charles Buet.

L'âme des fougères s'envole :
Plus de lézards entre les buis !
Et sur l'étang froid comme un puits
Plus de libellule frivole !

La feuille tourne et devient folle,
L'herbe songe aux bluets enfuis.
L'âme des fougères s'envole :
Plus de lézards entre les buis !

Les oiseaux perdent la parole,
Et par les jours et par les nuits,
Sur l'aile du vent plein d'ennuis,
Dans l'espace qui se désole
L'âme des fougères s'envole.

LE VAL DES MARGUERITES

A Sarah Bernhardt.

C'est au fond d'un ravin fantastique et superbe
Où maint rocher lépreux penche et dresse le front :
Une espèce de puits gigantesquement rond
Dont l'eau n'aurait servi qu'à faire pousser l'herbe.

Là, le mystère ému déployant ses deux ailes
Fantomatise l'air, les pas et les reflets :
Il semble, à cet endroit, que des lutins follets
Accrochent leurs zigzags à ceux des demoiselles.

L'horreur des alentours en ferme les approches ;
L'écho n'y porte pas le sifflet des convois ;
Ses murmures voilés ont le filet de voix
Des gouttelettes d'eau qui filtrent sous les roches.

C'est si mort et si frais, il y flotte, il y vague
Tant de silence neuf, de bruit inentendu,
Que l'on pressent toujours en ce vallon perdu
Quelque apparition indéfiniment vague !

Il n'a jamais connu ni moutons, ni chevrettes,
Ni bergère qui chante en tenant ses tricots;
Les tiges de bluets et de coquelicots
N'y font jamais hocher leurs petites aigrettes :

Mais, entre ses grands houx droits comme des guérites,
Ce val, si loin des champs, des prés et des manoirs,
Cache, tous les étés, ses gazons drus et noirs
Sous un fourmillement de hautes marguerites.

Chœur vibrant et muet, innocent et paisible,
Où chaque pâquerette, à côté de sa sœur,
A des mouvements blancs d'une extrême douceur,
Dans la foule compacte et cependant flexible.

L'oiseau, pour les frôler, quitte l'orme et l'érable;
Et le papillon gris, dans un mol unisson,
Y confond sa couleur, sa grâce et son frisson
Quand il vient y poser son corps impondérable.

Le Gnome en phaéton voit dans chacune d'elles
Une petite roue au moyeu d'or bombé,
Et le Sylphe y glissant pense qu'il est tombé
Sur un nuage ami de ses battements d'ailes.

La Nature contemple avec sollicitude
Ce petit peuple frêle, onduleux et tremblant
Qu'elle a fait tout exprès pour mettre un manteau blanc
A la virginité de cette solitude.

On dirait que le vent qui jamais ne les froisse
Veut épargner ici les fleurs des grands chemins,
Qui plaisent aux yeux purs, tentent les tristes mains,
Et que l'Amour peureux consulte en son angoisse.

Nul arôme ne sort de leur corolle blême;
Mais au lieu d'un parfum mortel ou corrupteur,
Elles soufflent aux cieus la mystique senteur
De la simplicité dont elles sont l'emblème.

Et toutes, chuchotant d'imperceptibles phrases,
Semblent remercier l'azur qui, tant de fois,
Malgré le mur des rocs et le rideau des bois,
Leur verse de si près ses lointaines extases.

Avant que le matin, avec ses doigts d'opale,
N'ait encore essuyé leurs larmes de la nuit,
Elles feraient songer aux vierges de l'ennui
Qui s'éveillent en pleurs, et la face plus pâle.

Le soleil les bénit de ses yeux sans paupières,
Et, fraternellement, ce Gouffre-Paradis
Reçoit comme un baiser des alentours maudits,
L'âme des végétaux et le soupir des pierres.

Puis, la chère tribu, quand le soir se termine,
Sous la lune d'argent qui se joue au travers,
Devient, entre ses houx lumineusement verts,
Une vapeur de lait, de cristal et d'hermine.

**Et c'est alors qu'on voit des formes long-voilées,
Deux spectres du silence et de l'isolement,
Se mouvoir côte à côte, harmonieusement,
Sur ce lac endormi de blancheurs étoilées.**

LES PAPILLONS

A Luigi Loir.

Ils sortent radieux et doux
Des limbes de la chrysalide
Et frôlent dans les chemins roux
Les ronces, les buis et les houx.
Pour voir les vieux murs pleins de trous
Et que la mousse consolide,
Ils sortent radieux et doux
Des limbes de la chrysalide.

Par eux, les buveurs de parfums,
Toutes les fleurs sont respirées;
Ils vont des coudriers défunts
Aux nénuphars des étangs bruns ;
Et par eux, les chers importuns
Des solitudes éplorées,
Par eux, les buveurs de parfums
Toutes les fleurs sont respirées.

Rouges, gris, noirs, jaunes et blancs,
Lamés d'azur, teintés de rose,
Ils rasant, gais et nonchalants,
La touffe d'herbe aux bouts tremblants;
Et par les midis accablants
Ils voyagent dans l'air morose,
Rouges, gris, noirs, jaunes et blancs,
Lamés d'azur, teintés de rose.

Ils sont portés par le vent lourd
Ainsi que la feuille par l'onde;
Au-dessus du ruisseau qui court
Leur vol est somnolent et court.
Seuls, dans le crépitement sourd
De la campagne verte et blonde,
Ils sont portés par le vent lourd
Ainsi que la feuille par l'onde.

Sur les fougères des grands prés
Et les genêts aux gousses noires,
Sur les coquelicots pourprés,
Ils frémissent tous effarés.
Et l'on voit leurs tons diaprés,
Éblouissants comme des moires,
Sur les fougères des grands prés
Et les genêts aux gousses noires.

Les papillons perdent un peu
De la poussière de leurs ailes
Dans le bonjour et dans l'adieu
Qu'ils murmurent au chardon bleu;
Et, maintes fois, dans plus d'un jeu
Avec leurs sœurs, les demoiselles,
Les papillons perdent un peu
De la poussière de leurs ailes.

Sur la côte où le lézard vert
Glisse avec un frisson d'étoile,
Ils s'arrêtent sous le ciel clair
Au milieu d'un calice ouvert :
Leurs ailes bien jointes ont l'air
D'une toute petite voile,
Sur la côte où le lézard vert
Glisse avec un frisson d'étoile.

La pâquerette ou le bluet
Les prend pour des fleurs envolées
Et l'oiseau, d'un œil inquiet,
Les suit sur son rameau fluet.
Jolis rôdeurs au vol muet,
Quand ils passent dans les vallées,
La pâquerette ou le bluet
Les prend pour des fleurs envolées.

Le Paon-de-jour sur le zéphyr
Sème des pierres précieuses ;
Jais, corail, topaze et saphir,
Sur la rose il vient s'assoupir ;
Sa vue arrête le soupir
Et rend les prunelles joyeuses :
Le Paon-de-jour sur le zéphyr
Sème des pierres précieuses.

Soudain le Sphinx-tête-de-Mort
Passe et dit : « Tu seras cadavre. »
On a dompté l'ennui qui mord,
On est à l'abri du remord,
Et libre, nonchalant et fort,
On s'en va sans rien qui nous navre.
Soudain le Sphinx-tête-de-Mort
Passe et dit : « Tu seras cadavre. »

BALLADE DES LÉZARDS VERTS

A Saint-Paul Bridoux.

Quand le soleil dessèche et mord le paysage,
On a l'œil ébloui par les bons lézards verts :
Ils vont, longue émeraude ayant corps et visage,
Sur les tas de cailloux, sur les rocs entr'ouverts,
Et sur les hauts talus que la mousse a couverts.
Ils sont stupéfiés par la température ;
Près d'eux, maint oiselet beau comme une peinture
File sur l'eau dormante et de mauvais conseil ;
Et le brin d'herbe étreint d'une frêle ceinture
Leurs petits flancs peureux qui tremblent au soleil.

Puis, ils gagnent après tous leurs circuits d'usage
Les abords des lavoirs toujours si pleins de vers ;
Aux grands arbres feuillus qui font le tamisage
De l'air en feu stagnant sur tant de points divers,
Ils préfèrent les houx chétifs et de travers.

Lazzaroni frileux des jardins sans culture,
Côteyeurs du manoir et de la sépulture,
Ils s'avancent furtifs et toujours en éveil,
Dès qu'un zéphyr plus frais lèche par aventure
Leurs petits flancs peureux qui tremblent au soleil.

Par les chemins brûlés, avides d'arrosage,
Et dans les taillis bruns où cognent les piverts,
Ils s'approchent de l'homme, et leur aspect présage
Quelque apparition du reptile pervers
Qui s'enfle de poison pendant tous les hivers.
Un flot de vif-argent court dans leur ossature
Quand ils veulent s'enfuir ou bien chercher pâture;
Mais parfois, aplatis dans un demi-sommeil,
Ils réchauffent longtemps, sans changer de posture,
Leurs petits flancs peureux qui tremblent au soleil.

ENVOI

O Crocodile! Œil faux! Mâchoire de torture,
Apprends que je suis fou de ta miniature.
Oui! J'aime les lézards, et, dans le jour vermeil,
J'admire, en bénissant l'Auteur de la nature,
Leurs petits flancs peureux qui tremblent au soleil.

L'IDIOT

L'idiot vagabond qui charme les vipères
Clopine tout le jour infatigablement,
Au long du ravin noir et du marais dormant,
Là-bas où les aspics vont par troupes impaires.

Quand l'automne a teinté les verdure prospères,
L'œil fixe, avec un triste et doux balancement,
L'idiot vagabond qui charme les vipères
Clopine tout le jour infatigablement.

Les serpents endormis, au bord de leurs repaires,
Se réveillent en chœur à son chantonnement,
Et venant y mêler leur grêle sifflement
Suivent dans les chemins, comme de vieux compères,
L'idiot vagabond qui charme les vipères.

LES ROCS

A Victor Hugo.

Par delà les blés noirs, les froments et les seigles,
Loin des terrains boisés, poudreux, herbus et mous,
Au bord d'une rivière aux écumeux remous,
Ils songent, familiers des lézards et des aigles.

Aspect fantomatique, inertie et stupeur,
Jeunesse qui survit à des milliers d'années,
Silence des cœurs morts et des âmes damnées,
Ils ont tout ce qui trouble et tout ce qui fait peur.

La rivière qui hurle et moutonne à leur base
Leur devient un miroir torrentueux et fou,
Et, quand l'hiver la fait déborder de son trou,
Les cravache d'écume et les gifle de vase.

Au mois où le zéphyr plein de suavité
Emporte les parfums de la fleur qu'il balance,
L'aspic y vient montrer sa tête en fer de lance
Au bord de la fissure et de la cavité.

Anxieux, dans la brume, on dirait qu'ils attendent
Je ne sais quel départ aux mystiques adieux;
N'ont-ils pas l'air de voir? Et cependant point d'yeux;
Point d'oreilles : pourtant l'on dirait qu'ils entendent.

Et, colosses navrés de ce pays affreux,
Ils alarment au loin les vallons et les côtes,
Car le cri des hiboux, leurs invisibles hôtes,
Est la funèbre voix qui sanglote pour eux.

Groupés là comme un tas de monstrueuses bêtes,
Ils veillent tristement, les horribles rochers,
Que le soleil les brûle ou qu'ils soient accrochés
Par les feux zigzagueurs et grondants des tempêtes.

L'un dont la pointe oblongue imite un coutelas,
Et dont chaque lézarde a l'air d'une blessure,
Rongé de champignons, d'herbe et de moisissure,
Se penche avec un air effroyablement las.

Un autre figurant un couvercle de bière
Qui serait tout debout sous les grands cieux pensifs,
Fait tinter par instants sur les feuilles des ifs
L'éternel suintement des larmes de la pierre.

Et tous, diversement lépreux et bossués,
Rendent la solitude encore plus déserte,
Et par leur seul aspect qui glace et déconcerte,
Disent leurs maux soufferts et leurs ennuis sués.

LES VIEILLES HAIES

A Edmond Haraucourt.

Fauves, couvrant l'horreur, le mystère et l'ennui,
Tantôt pleines de jour, tantôt pleines de nuit,
 De murmures et de silences;
Hostiles au toucher comme des hérissons,
Elles sont là, mêlant à d'éternels frissons
 D'interminables somnolences.

Elles ont l'attitude et la couleur des bois :
Aubépines, genêts, fougères, et parfois
 Un panache de chèvrefeuille
Leur donnent une odeur suave à respirer;
Leurs fruits? c'est le hasard qui les fait prospérer,
 Et c'est le merle qui les cueille.

Elles sont un écran pour le sentier poudreux,
Un abri pour le pâtre, et pour les amoureux
 Le lieu des rendez-vous fidèles,
Et quand l'ombre noircit la plaine et le ravin,
La nonne lavandière et le mauvais devin
 Dialoguent à côté d'elles.

Tous les anciens buissons poussent dru, haut et droit,
Comme aussi, bien souvent, ils penchent, et l'on voit
 Sous l'azur clair ou qui se fronce,
Au-dessus du ruisseau chuchoteur ou dormant,
La courbure agressive et l'échevèlement
 Épouvantable de la ronce.

Rarement effleurés par les beaux papillons,
Ils sont le labyrinthe aimé des vieux grillons;
 Plus d'une cigale en tristesse
Y hasarde un son maigre et que l'âge a faussé;
Grenouilles et crapauds visitent leur fossé,
 Et la couleuvre est leur hôtesse.

Hélas! dans ces fouillis qu'elle connaît si bien
Cette sournoise ourdit son muet va-et-vient
 Que maint sifflement entrecoupe;
Malheur au nid d'oiseau! L'ogresse à pas tordus
Se hisse pour biber les œufs tout frais pondus
 Dans la pauvre petite coupe.

A la longue, parfois, ces grands buissons affreux
Ont bu tous les venins que vont baver sur eux
 L'aspic et la vipère noire :
Aussi, lorsque l'été réchauffeur des déserts
Promène au fond des trous, sur l'onde et dans les airs
 Son invisible bassinoire.

La haie empoisonnée, après son long sommeil,
Étire ses rameaux qui s'enflent au soleil
 Comme autant de bêtes squammeuses;
Et contre les troupeaux sveltes et capricants
Elle se dresse, armée, avec tous ses piquants,
 D'innombrables dents venimeuses.

Dans la pourpre de l'aube ou des soleils couchants,
Au bord des bois, des lacs, des vignes et des champs,
 Des prés ou des châtaigneraies,
L'habitant du ravin, du val et des plateaux
Vénère à son insu ces sombres végétaux :
 Car, à la fin, les vieilles haies,

A force d'avoir vu tant de piétons bourbeux,
D'ânes et de moutons, de vaches et de bœufs,
 Ont, comme les très vieux visages,
Pris un air fantomal, prophétique, assoupi,
Qui sur le chemin neuf et le mur recrépi
 Jette un reflet des anciens âges.

LES PETITS FAUTEUILS

A Albert Delpit.

Assis le long du mur dans leurs petits fauteuils,
Les deux babys chaussés de bottinettes bleues,
Regardent moutonner des bois de plusieurs lieues
Où l'automne a déjà tendu ses demi-deuils.

Auprès du minet grave et doux comme un apôtre,
Côte à côte ils sont là, les jumeaux ébaubis,
Tous deux si ressemblants de visage et d'habits
Que leur mère s'y trompe et les prend l'un pour l'autre.

Aussi, sur le chemin, la bergère en sabots
S'arrête pour mieux voir leurs ivresses gentilles
Qu'un barrage exigü, fixé par deux chevilles,
Emprisonne si peu dans ces fauteuils nabots.

Avec l'humidité de la fleur qu'on arrose,
Leur bouche de vingt mois montre ses dents de lait,
Ou se ferme en traçant sur leur minois follet
Un accent circonflexe adorablement rose.

Leurs cheveux frisottés où la lumière dort
Ont la suavité vaporeuse des nimbes,
Et, sur leurs fronts bénis par les anges des limbes,
S'emmêlent, tortillés en menus crochets d'or.

Parfois, en tapotant de leurs frêles menottes
La planchette à rebords où dorment leurs pantins,
Ils poussent des cris vifs, triomphants et mutins,
Avec l'inconscience exquise des linottes.

Tout ravis quand leurs yeux rencontrent par hasard
La mouche qui bourdonne et qui fait la navette,
On les voit se pâmer, rire, et sur leur bavette
Saliver de bonheur à l'aspect d'un lézard.

En inclinant vers eux ses clochettes jaspées,
Le liseron grimpeur du vieux mur sans enduit
Forme un cadre odorant qui bouge et qui bruit
Autour de ces lutins en robes de poupées.

Et tandis que venu des horizons chagrins,
Le zéphyr lèche à nu leurs coudes à fossettes,
L'un s'amuse à pincer ses petites chaussettes,
Et l'autre, son collier d'ivoire aux larges grains.

La poule, sans jeter un gloussement d'alarme,
Regarde ses poussins se risquer autour d'eux,
Et le chien accroupi les surveille tous deux
D'un œil mélancolique où tremblote une larme.

La campagne qui meurt paraît vouloir mêler
Son râle d'agonie à leurs frais babillages;
Maint oiselet pour eux retarde ses voyages,
Et dans un gazouillis semble les appeler.

Le feuillage muet qui perd ses découpures,
En les voyant, se croit à la saison des nids;
Et la flore des bois et des étangs jaunis
Souffle son dernier baume à leurs narines pures.

Mais voilà que chacun, penchant son joli cou,
Ferme à demi ses yeux dont la paupière tremble;
Une même langueur les fait bâiller ensemble
Et tous deux à la fois s'endorment tout à coup :

Cependant qu'au-dessus de la terre anxieuse
Le soleil se dérobe au fond des cieux plombés
Et que le crépuscule, embrumant les bébés,
Verse à leur doux sommeil sa paix silencieuse.

LE BABY

A Georges Nardin.

Frais comme l'herbe qui pousse,
Dans la ferme où je me plus,
Le baby suçait son pouce.

Le merle qui se trémousse
Dans les buissons chevelus
Frais comme l'herbe qui pousse,

Le roc où l'éclair s'émousse
L'attiraient; roi des joufflus,
Le baby suçait son pouce.

Il se roulait dans la mousse
Et grimpait sur les talus
Frais comme l'herbe qui pousse.

Longtemps, devant la frimousse
Des petits ânon poilus,
Le baby suçait son pouce.

La flaque où l'on s'éclabousse
Tentait ses pieds résolus
Frais comme l'herbe qui pousse.

Près du chat qui se courrouce
Et des bons vieux chiens goulus,
Le baby suçait son pouce.

Oh! dans l'eau de son qui mousse
Les pourceaux hurluberlus
Frais comme l'herbe qui pousse!

Il suivait tout ce qui glousse,
Et devant les bœufs râblus,
Le baby suçait son pouce.

A la voix lointaine et douce
D'un glas ou d'un angélus,
Frais comme l'herbe qui pousse,

Dans la nuit vitreuse et rousse,
Sous les chênes vermoulus,
Le baby suçait son pouce.

Mais la mort vient et nous pousse!
Il fut un de ses élus
Frais comme l'herbe qui pousse.

Un jour on me dit : « Il tousse. »
Pourtant, chétif et perclus,
Le baby suçait son pouce.

La mort le prit sans secousse :
Et jaune, hélas ! n'étant plus
Frais comme l'herbe qui pousse
Le baby suçait son pouce.

LE RAVIN DES COQUELICOTS

A Jules Breton.

Dans un creux sauvage et muet
Qui n'est pas connu du bluet
Ni de la chèvre au pied fluet
 Ni de personne,
Loin des sentiers des bourriquots,
Loin des bruits réveilleurs d'échos,
Un fouillis de coquelicots
 Songe et frissonne.

Autour d'eux, d'horribles étangs
Ont des reflets inquiétants;
A peine si, de temps en temps,
 Un lézard bouge
Entre les genêts pleins d'effrois
Et les vieux buis amers et froids
Qui fourmillent sur les parois
 Du ravin rouge.

Le ciel brillant comme un vitrail
N'épand qu'un jour de soupirail
Sur leurs lamettes de corail
 Ensorcelées,
Mais dans la roche et le marais
Ils sont écarlates et frais
Comme leurs frères des forêts
 Et des vallées.

Ils bruissent dans l'air léger
Sitôt que le temps va changer.
Au moindre aquilon passager
 Qui les tapote,
Et se démènent tous si fort
Sous le terrible vent du Nord
Qu'on dirait du sang qui se tord
 Et qui clapote.

En vain, descendant des plateaux
Et de la cime des coteaux,
Sur ces lumineux végétaux
 L'ombre se vautre,
Dans un vol preste et hasardeux,
Des libellules deux à deux
Tournent et vibrent autour d'eux
 L'une sur l'autre.

Frôlés des oiseaux rebâcheurs
Et des sidérales blancheurs,
Ils poussent là dans les fraîcheurs
Et les vertiges,
Aussi bien que dans les sillons;
Et tous ces jolis vermillons
Tremblent comme des papillons
Au bout des tiges.

Leur chaude couleur de brasier
Réjouit la ronce et l'osier;
Et le reptile extasié,
L'arbre qui souffre,
Les rochers noirs privés d'azur
Ont un air moins triste et moins dur
Quand ils peuvent se pencher sur
Ces fleurs du gouffre.

Les carmins et les incarnats,
La pourpre des assassinats,
Tous les rubis, tous les grenats
Luisent en elles;
C'est pourquoi, par certains midis,
Leurs doux pétales attiédís
Sont le radieux paradis
Des coccinelles.

PAYSAGE D'OCTOBRE

A Georges Jeanniot.

Le torrent a franchi ses bords
Et gagné la pierraille ocreuse;
Le meunier longe avec efforts
L'ornière humide qui se creuse.
Déjà le lézard engourdi
Devient plus frileux d'heure en heure;
Et le soleil du plein midi
Est voilé comme un œil qui pleure.

Les nuages sont revenus,
Et la treille qu'on a saignée
Tord ses longs bras maigres et nus
Sur la muraille renfrognée.
La brume a terni les blancheurs
Et cassé les fils de la vierge,
Et le vol des martins-pêcheurs
Ne frissonne plus sur la berge.

Les arbres se sont rabougris ;
La chaumière ferme sa porte,
Et le petit papillon gris
A fait place à la feuille morte.
Plus de nénuphars sur l'étang ;
L'herbe languit, l'insecte râle,
Et l'hirondelle en sanglotant
Disparaît à l'horizon pâle.

Près de la rivière aux gardons
Qui clapote sous les vieux aunes,
Le baudet cherche les chardons
Que rognaient si bien ses dents jaunes.
Mais comme le bluet des blés,
Comme la mousse et la fougère,
Les grands chardons s'en sont allés
Avec la brise et la bergère.

Tout pelotonné sur le toit
Que l'atmosphère mouille et plombe,
Le pigeon transi par le froid
Grelotte auprès de sa colombe ;
Et, tous deux, sans se becqueter,
Trop chagrins pour faire la roue,
Ils regardent pirouetter
La girouette qui s'enroue.

Au-dessus des vallons déserts
Où les mares se sont accrues,
A tire-d'aile, dans les airs
Passe le triangle des grues;
Et la vieille, au bord du lavoir,
Avec des yeux qui se désolent,
Les regarde fuir et croit voir
Les derniers beaux jours qui s'envolent.

Dans les taillis voisins des rocs
La bécasse fait sa rentrée,
Les corneilles autour des socs
Piétinent la terre éventrée,
Et, décharné comme un fagot,
Le peuplier morne et funèbre
Arbore son nid de margot
Sur le ciel blanc qui s'enténébre.

LA PEUR

A Jules Barbey d'Aurevilly.

Aussitôt que le ciel se voile
Et que le soir, brun tisserand,
Se met à machiner sa toile
Dans le mystère qui reprend,

Je soumets l'homme à mon caprice
Et, reine de l'ubiquité,
Je le convulse et le hérisse
Par mon invisibilité.

Si le sommeil clot sa paupière,
J'ordonne au cauchemar malsain
D'aller s'accroupir sur son sein
Comme un crapaud sur une pierre.

Je vais par son corridor froid,
A son palier je me transporte,
Et soudain, comme avec un doigt,
Je fais toc toc toc à sa porte.

Sur sa table, ainsi qu'un hibou,
Se perche une tête coupée
Ayant le sourire du fou
Et le regard de la poupée;

Il voit venir à pas rampants
Une dame au teint mortuaire,
Dont les cheveux sont des serpents
Et dont la robe est un suaire.

Puis j'éteins sa lampe, et j'assieds
Au bord de son lit qui se creuse
Une forme cadavéreuse
Qui lui chatouille les deux pieds.

Dans le marais plein de rancune
Qui poisse et traverse ses bas,
Il s'entend appeler très bas
Par plusieurs voix qui n'en font qu'une.

Il trouve un mort en faction
Qui tourne sa prunelle mate
Et meut sa putréfaction
Avec un ressort d'automate.

Je montre à ses yeux consternés
Des feux dans les maisons désertes,
Et dans les parcs abandonnés,
Des parterres de roses vertes.

Il aperçoit en frémissant,
Entre les farfadets qui flottent,
Des lavandières qui sanglotent
Au bord d'une eau couleur de sang.

Et la vieille croix des calvaires
De loin le hèle et le maudit
En repliant ses bras sévères
Qu'elle dresse et qu'elle brandit.

Au milieu d'une plaine aride,
Sur une route à l'abandon,
Il voit un grand cheval sans bride
Qui dit : « Monte donc ! Monte donc ! »

Et seul dans les châtaigneraies,
Il entend le rire ligneux
Que les champignons véneneux
Mêlent au râle des orfraies.

Par les nuits d'orage où l'Autan
Tord sa voix qui siffle et qui grince,
Je vais emprunter à Satan
Les ténèbres dont il est prince,

Et l'homme en cette obscurité
Tourbillonne comme un atome,
Et devient une cécité
Qui se cogne contre un fantôme.

Dans un vertige où rien ne luit
Il se précipite et s'enfourne,
Et jamais il ne se retourne,
Car il me sait derrière lui,

Car, à son oreille écouteuse,
Je donne, en talonnant ses pas
La sensation chuchoteuse
De la bouche que je n'ai pas.

Par moi la Norme est abolie,
Et j'applique en toute saison
Sur la face de la Raison
Le domino de la Folie.

L'impossible étant mon sujet,
Je pétris l'espace et le nombre
Je sais vaporiser l'objet,
Et je sais corporiser l'ombre.

J'intervertis l'aube et le soir
La paroi, le sol et la voûte;
Et le Péché tient l'ostensoir
Pour la dévote que j'envoûte.

Je fais un vieux du nourrisson;
Et je mets le regard qui tue
La voix, le geste et le frisson
Dans le portrait et la statue.

Je dénature tous les bruits,
Je déprave toutes les formes,
Et je métamorphose en puits
Les montagnes les plus énormes.

Je brouille le temps et le lieu ;
Sous ma volonté fantastique
Le sommet devient le milieu,
Et la mesure est élastique.

J'immobilise les torrents,
Je durcis l'eau, je fonds les marbres,
Et je déracine les arbres
Pour en faire des Juifs-errants ;

Je mets dans le vol des chouettes
Des ailes de mauvais Esprits,
De l'horreur dans les silhouettes
Et du sarcasme dans les cris ;

Je comprime ce qui s'élance,
J'égare l'heure et le chemin,
Et je condamne au bruit humain
La bouche close du Silence ;

Avec les zigzags de l'éclair
J'écris sur le manoir qui tombe
Les horoscopes de la Tombe,
Du Purgatoire et de l'Enfer ;

Je chevauche le catafalque;
Dans les cimetières mouvants
Je rends au nombre des vivants
Tous ceux que la mort en défalque;

Et par les carrefours chagrins,
Dans les brandes et les tourbières,
Je fais marcher de longues bières
Comme un troupeau de pèlerins;

Mais, le jour, je suis engourdie :
Je me repose et je m'endors
Entre ma sœur la Maladie
Et mon compère le Remords.

L'AMANTE MACABRE

A Charles Buet.

Elle était toute nue assise au clavecin ;
Et tandis qu'au dehors hurlaient les vents farouches
Et que Minuit sonnait comme un vague tocsin,
Ses doigts cadavéreux voltigeaient sur les touches.

Une pâle veilleuse éclairait tristement
La chambre où se passait cette scène tragique,
Et parfois j'entendais un sourd gémissement
Se mêler aux accords de l'instrument magique.

Oh ! magique en effet ! Car il semblait parler
Avec les mille voix d'une immense harmonie,
Si large qu'on eût dit qu'elle devait couler
D'une mer musicale et pleine de génie.

Ma spectrale adorée, atteinte par la mort,
Jouait donc devant moi, livide et violette,
Et ses cheveux si longs, plus noirs que le remord,
Retombaient mollement sur son vivant squelette,

Osseuse nudité chaste dans sa maigreur !
Beauté de poitrinaire aussi triste qu'ardente !
Elle voulait jeter, cet ange de l'Horreur,
Un suprême sanglot dans un suprême *andante*.

Auprès d'elle une bière en acajou sculpté,
Boîte mince attendant une morte fluette,
Ouvrait sa gueule oblongue avec avidité
Et semblait l'appeler avec sa voix muette.

Sans doute, elle entendait cet appel ténébreux
Qui montait du cercueil digne d'un sanctuaire,
Puisqu'elle y répondit par un chant douloureux
Sinistre et résigné comme un oui mortuaire !

Elle chantait : « Je sors des bras de mon amant.
« Je l'ai presque tué sous mon baiser féroce ;
« Et toute bleue encor de son enlacement,
« J'accompagne mon râle avec un air atroce !

« Depuis longtemps, j'avais acheté mon cercueil :
« Enfin ! Avant une heure, il aura mon cadavre ;
« La Vie est un vaisseau dont le Mal est l'écueil,
« Et pour les torturés la Mort est un doux havre.

« Mon corps sec et chétif vivait de volupté :
« Maintenant, il en meurt, affreusement phtisique ;
« Mais, jusqu'au bout, mon cœur boira l'étrangeté
« Dans ces gouffres nommés Poésie et Musique.

« Vous que j'ai tant aimés, hommes, je vous maudis!
« A vous l'angoisse amère et le creusant marasme!
« Adieu, lit de luxure, Enfer et Paradis,
« Où toujours la souffrance assassinait mon spasme.

« Réjouis-toi, Cercueil, lit formidable et pur
« Au drap de velours noir taché de larmes blanches,
« Car tu vas posséder un cadavre si dur
« Qu'il se consumera sans engluer tes planches.

« Et toi, poète épris du Sombre et du Hideux,
« Râle et meurs! Un ami te mettra dans la bière,
« Et sachant notre amour, nous couchera tous deux
« Dans le même sépulcre et sous la même pierre.

« Alors, de chauds désirs inconnus aux défunts
« Chatouilleront encor nos carcasses lascives,
« Et nous rapprocherons, grisés d'affreux parfums,
« Nos orbites sans yeux et nos dents sans gencives! »

Et tandis que ce chant de la fatalité
Jetait sa mélodie horrible et captivante,
Le piano geignait avec tant d'âpreté,
Qu'en l'écoutant, Chopin eût frémi d'épouvante.

Et moi, sur mon lit, blême, écrasé de stupeur,
Mort vivant n'ayant plus que les yeux et l'ouïe,
Je voyais, j'entendais, hérissé par la Peur,
Sans pouvoir dire un mot à cette Ève inouïe.

Et quand son cœur sentit son dernier battement,
Elle vint se coucher dans les planches funèbres,
Et la veilleuse alors s'éteignit brusquement,
Et je restai plongé dans de lourdes ténèbres.

Puis, envertiginé jusqu'à devenir fou,
Croyant voir des Satans qui gambadaient en cercle,
J'entendis un bruit mat suivi d'un hoquet mou :
Elle avait rendu l'âme en mettant son couvercle.

Et depuis, chaque nuit, — ô cruel cauchemar! —
Quand je grince d'horreur, plus désolé qu'Électre,
Dans l'ombre, je revois la morte au nez camard,
Qui m'envoie un baiser avec sa main de spectre.

LE MENEUR DE LOUPS

CHANT ROYAL

A Jules Barbey d'Aurevilly.

Je venais de franchir la barrière isolée,
Et la stupeur nocturne allait toujours croissant
Du ravin tortueux à la tour écroulée,
Quand soudain j'entendis un bruit rauque et perçant.
J'étais déjà bien loin de toute métairie,
Dans un creux surplombé par une croix pourrie
Dont les vieux bras semblaient prédire le destin :
Aussi, la peur, avec son frisson clandestin,
Me surprit et me tint brusquement en alerte,
Car à cent pas de moi, là, j'en étais certain,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte,

Il approchait, guidant sa bande ensorcelée
Que fascinait à peine un charme tout puissant,
Et qui, pleine de faim, lasse, maigre et pelée,
Compacte autour de lui, trottinait en grinçant.
Elle montrait avec une sourde furie,
Ses formidables crocs qui rêvaient la tuerie,

Et ses yeux qui luisaient comme un feu mal éteint,
Cependant que toujours de plus en plus distinct,
Grave, laissant flotter sa limousine ouverte,
Et coupant l'air froidi de son fouet serpentin,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

Le chat-huant jetait sa plainte miaulée,
Et de mauvais soupirs passaient en gémissant,
Quand, roide comme un mort devant son mausolée,
Il s'en vint près d'un roc hideux et grimaçant.
Tous accroupis en rond sur la brande flétrie,
Les fauves regardaient d'un air de songerie
Courir les reflets blancs d'une lune d'étain;
Et debout, surgissant au milieu d'eux, le teint
Livide, l'œil brûlé d'un flamboiement inerte,
Spectre encapuchonné comme un bénédictin,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

Mais voilà que du fond de la triste vallée
Une jument perdue accourt en hennissant,
Baveuse, les crins droits, fumante, échevelée,
Et se rue au travers du troupeau rêvassant.
Prompts comme l'éclair, tous, ivres de barbarie
Ne firent qu'un seul bond sur la bête ahurie.
Horreur! Sous ce beau ciel de nacre et de satin,
Ils mangeaient la cervelle et fouillaient l'intestin
De la pauvre jument qu'ils avaient recouverte;
Et pour les animer à leur affreux festin,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

En vain, rampant au bas de la croix désolée,
Je sentais mes cheveux blanchir en se dressant,
Et la voix défailir dans ma gorge étranglée :
J'avais vu ce spectacle atroce et saisissant.
Puis, après un moment de cette boucherie
Aveugle, à bout de rage et de gloutonnerie,
Repu, léchant son poil que le sang avait teint,
Tout le troupeau quitta son informe butin,
Et quand il disparut louche et d'un pas alerte,
Plein de hâte, aux premiers rougeoiements du matin,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

ENVOI

Monarque du Grand Art, paroxyste et hautain,
Apprends que si parfois à l'heure du Lutin,
J'ai craint de m'avancer sur la lande déserte,
C'est que pour mon oreille, à l'horizon lointain,
Le grand meneur de loups sifflait dans la nuit verte.

LE GOUFFRE

A Léon Bloy.

L'homme est un farfadet qui tombe dans la mort,
Grands puits toujours béant sans corde ni margelle
Et dont l'eau taciturne éternellement dort
Sous l'horreur qui la plombe et l'oubli qui la gèle.

Cet ange féminin qui marchait sans effroi,
Au bord des lacs chanteurs où les zéphyrse se trempent,
Voyez comme il est blanc ! Touchez comme il est froid !
Voilà déjà qu'il pue et que les vers y rampent.

L'espoir ? Dérision ! l'Amour ? Insanité !
La gloire ? Triste fleur morte en crevant la terre !
L'illusion se heurte à la réalité
Et notre certitude équivaut au mystère.

La volupté nous use et racle nos cheveux ;
Nous ne brillons si bien que pour mieux disparaître,
Et quand l'homme insensé vocifère : « Je veux ! »
La maladie arrive et lui répond : « Peut-être ! »

Oh! c'est grande pitié de voir l'atome fier
Montrer le poing au ciel en bavant de rancune!
Ils sont morts aujourd'hui ceux qui régnaient hier :
Pas de grâces! La mort n'en peut donner aucune.

Et tandis que sa faux reluit à l'horizon,
La vie est un cloaque où tout être patauge;
La femme avec son cœur, l'homme avec sa raison,
Se vautrent dans le mal comme un porc dans son auge.

Le philosophe dit : « La Vie est un combat!
Souffrir, c'est mériter; jouir, c'est être lâche! »
Mais le voilà qui geint, frissonne et se débat
Sous l'invisible main qui jamais ne nous lâche.

Le poète, oubliant qu'il est de chair et d'os,
Déprave son esprit dans un rêve impossible;
Et l'extase dans l'œil, et la chimère au dos
Vole au gouffre final comme un plomb vers la cible.

Quand notre heure est marquée au cadran clandestin,
Adieu parents, amis! Croulons dans les ténèbres!
C'est le dernier impôt que l'on doit au Destin
Qui tasse notre cendre avec ses pieds funèbres.

Nous passons fugitifs comme un flot sur la mer;
Nous sortons du néant pour y tomber encore,
Et l'infini nous lorgne avec un rire amer
En songeant au fini que sans cesse il dévore.

LA RUINE

A Antoine Cros.

C'était vers le déclin d'un jour de canicule,
Juste dans le premier instant du crépuscule
Que la brise engourdie attend pour s'échapper,
L'oiseau pour se tapir, le crapaud pour ramper,
Où la fleur se referme ainsi qu'une paupière,
Et qui fait frémir l'arbre et chanter la pierre.
Seul, à pas saccadés, distraits et maladroits,
Je traversais le plus farouche des endroits,
Par des escarpements ignorés des touristes.
Oh! c'était bien ce qu'il fallait à mes yeux tristes.
Rochers, brandes, forêts, taillis, chaumes ards
Aux petits arbres tors, rabougris et tondus,
Toute cette nature ivre de songerie
Suait la somnolence et la sauvagerie,
Aussi comme j'ai bu l'ombre, et soliloqué
Sur cet amas rocheux, confus et disloqué,
Près des ravins béants comme des puits d'extase,
Et dans ces terrains plats où des remous de vase,

Sous des nuages bas d'un vert de vitriol,
Se révélaient au loin par la danse du sol
Et par un grouillement de joncs trapus et roides
Une petite pluie aux gouttelettes froides
Imbibait lentement ces landes et ces trous,
Et tout là-bas, au fond des lointains gris et roux,
Le soleil embrumé s'effondrait sur la cime
Des forêts surplombant la rivière, — un abîme
Torrentueux et sourd qui se précipitait
Contre les hauts granits où sa vapeur montait.
Tout seul dans ce désert aride et pittoresque
Dont les buissons semblaient détachés d'une fresque,
J'errais, m'aventurant sur les côtes à pic,
Escaladant les rocs, glissant comme un aspic
A travers les chiendents humectés par la brume,
Et chavirant parmi les cailloux pleins d'écume.
Des haleines de prés et de grands végétaux
Sur les ailes du vent m'arrivaient des plateaux
Et dans les airs froidis et de plus en plus pâles,
Les oiseaux tournoyeurs croassaient de longs râles
Encore inentendus par moi, l'être écouteur
Dont la campagne a fait son interlocuteur;
Par moi qui peux saisir tous les cris de l'espace
Et distinguer le bruit d'une fourmi qui passe.
Partout la solitude immense où les rocs noirs
Se dressaient côte à côte en forme d'éteignoirs
Et dégageaient de leur immobilité même
Un fatidisme intense et d'une horreur suprême.
Et tout cela souffrait tellement comme moi,
Que j'y pouvais mirer mon douloureux émoi.

Et tous les soubresauts de ma triste pensée ;
Bien avant que la nuit même fût commencée,
J'attendais que le val, ou l'onde, ou le ravin,
Avec le son de voix d'un spectre et d'un devin
Continuât mon fauve et navrant soliloque.
Tandis que le brouillard pendait comme une loque
Sur le gave écumant qui hurlait à mes pieds,
Un manoir me montrait ses blocs estropiés,
Et, mêlant sa ruine à ma désespérance,
Importunait ma vue à force d'attrance.
Un certain pan de mur surtout : grand dévasté
De la mélancolie et de la vétusté,
Masse attendant le terme imminent de sa chute,
A jour comme un squelette et dont la morgue brute
Lui donnait un air grave et d'au delà des temps
Qui semblait défier la foudre et les autans,
L'écho devenait-il double, et par impossible
Le silence avait-il une formule audible
Dans ce désert troué, tortueux et bossu?
Assurément alors mon oreille a perçu
Des murmures éteints, asphyxiés et ternes
Semblant venir du fond d'invisibles citernes :
Quelque chose de vague et de plus consterné
Que le vagissement d'un enfant nouveau-né,
Comme le rire affreux d'un monstre inconcevable
Qui geindrait très au loin dans un antre introuvable.
Or, tous ces bruits étaient si soufflés, si furtifs,
Si mélodiquement mineurs et si plaintifs,
Qu'au milieu des genêts venant à mes épaules
J'ai pleuré dans le vent comme les maigres saules,

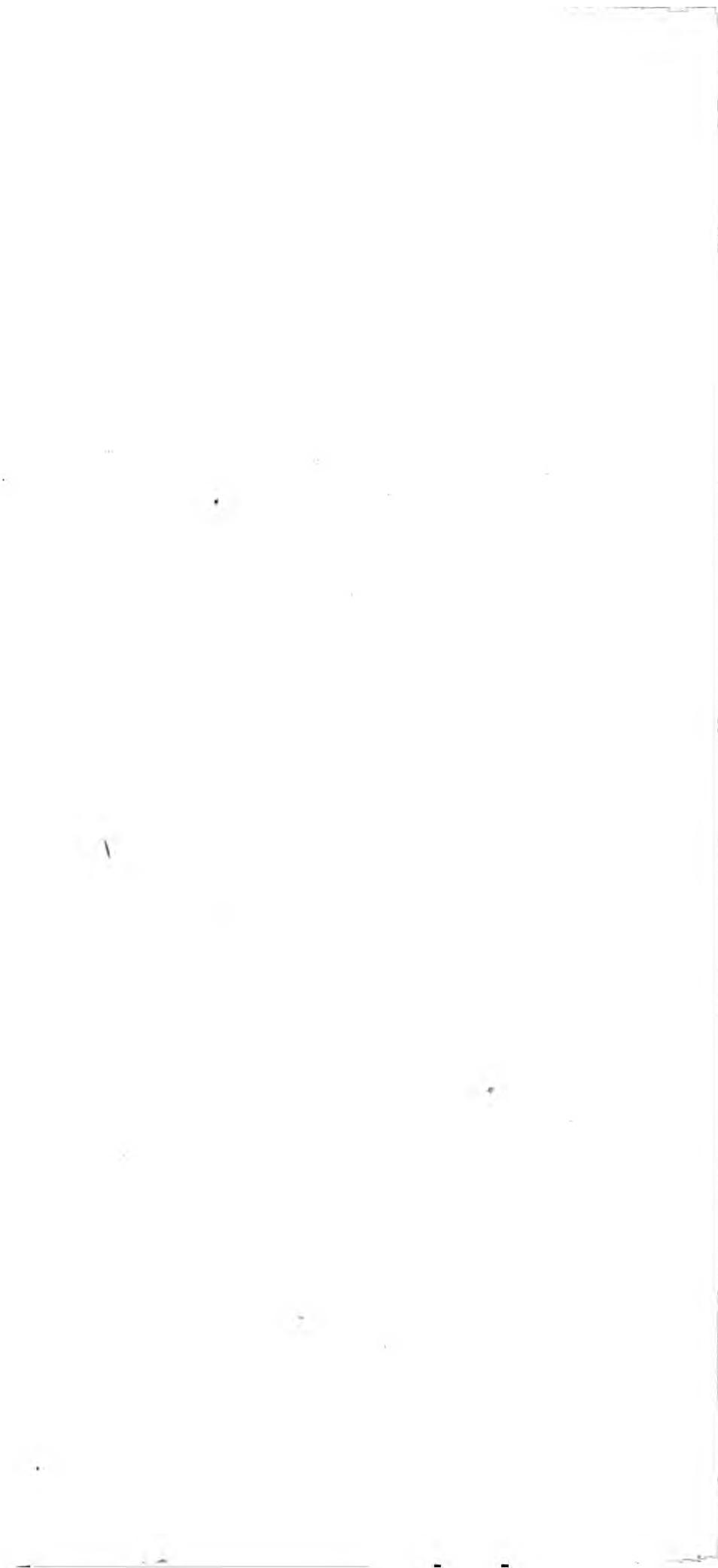
Et, le cœur gros d'effrois sacrés et solennels,
Remercié les rocs d'être aussi fraternels
Envers le malheureux fiancé de la tombe
Qui les considérait à l'heure où la nuit tombe
Et je me dis : « Je suis le Pèlerin hanté
« Par la nature : à moi sa pleine intimité
« Qui m'interroge ou bien qui m'écoute à toute heure
« Et qui sait le secret des larmes que je pleure !
« Je l'aime et je la crains, car je sens en tous lieux
« S'ouvrir et se fermer ses invisibles yeux
« Mobiles et voyants comme les yeux d'un être,
« Et dont l'ubiquité m'enlace et me pénètre ;
« Car je sais que son âme a l'intuition
« De mon âme où se tord la désolation,
« Et que, pour être éparse et jamais épuisée,
« Elle n'en est pas moins la sœur de ma pensée :
« En voyant l'aspect dur et terrible qu'ils ont
« J'en arrive à songer que les rochers ne sont
« Qu'un figement nombreux de sa révolte ancienne ;
« Mon vertige est le sien, ma douleur est la sienne ;
« Elle subit avec un morne effarement
« Le mystère infini de son commencement
« Et du but ténébreux que poursuivent les choses
« Dans le cours imposé de leurs métamorphoses.
« Ses fleurs sont l'oripeau d'un flanc martyrisé ;
« Lui-même, son printemps n'est qu'un deuil déguisé
« Et son ordre apparent, formel et mécanique,
« Que l'acceptation d'un esclavage inique.
« Désormais résignée au destin qui la mord,
« Elle produit sans cesse en songeant que la mort

« Les bouleversements et les chaos funèbres
« Dorment dans la durée au ventre des ténèbres;
« Et ses rêves qui sont les miens font sa torpeur,
« Son échevèlement, sa crainte, sa stupeur,
« Sa rafale qui beugle et son ciel qui médite! »
Ainsi je comprenais la nature maudite,
Ainsi dans ce ravin, devant ce vieux manoir,
Elle communiait avec mon désespoir,
Et rythmait par degrés son spleen épouvantable
Avec les battements de mon cœur lamentable.
Cependant que la nuit venue à ce moment
Traînait son graduel et morne effacement
Dans la teinte et le bruit, dans le souffle et l'arome
Et mouillait lentement de ses pleurs de fantôme
Les mauvais champignons tout gonflés de venins.
Les arbres figurant des démons et des nains
Semblaient moins prisonniers que frôleurs de la terre
Qu'ils recouvraient d'effroi, de songe et de mystère.
Sous la lividité sidérale des cieux
Les hiboux miaulaient un soupir anxieux
Et les engoulevants passaient dans la bruine
C'est alors que la sombre et lugubre ruine
M'a paru nettement peinte sur le brouillard,
Et que le pan de mur couleur de corbillard
A semblé tressaillir sur la colline brune
Et s'est mis à briller tout noir au clair de lune.
Mais d'où m'arrivait donc cette effroyable voix?
Oh! ce n'était ni l'eau, ni le vent, ni les bois
Dont les rameaux claquaient comme des banderoles,
Qui déchargeaient sur moi ces terribles paroles!

Non! Cette voix venait des ruines : c'était
Le château nostalgique et fou qui sanglotait
Sa plainte forcenée, intime et familière
Et qui hurlait d'ennui dans son carcan de lierre.
Et cela résonnait comme un *Dies iræ*
Que la mort elle-même aurait vociféré :
C'était le grincement de la pierre qui souffre!
Et soudain, le cercueil a bâillé comme un gouffre
Au fond du cauchemar qui m'enlevait du sol;
Je me suis vu cadavre embaumé de phénol;
Le monde au regard sec et froid comme une aumône
A sifflé le départ de ma bière en bois jaune,
Et j'ai roulé dans l'ombre, à jamais emporté,
Bagage de la tombe et de l'éternité.

L'ABIME

(1886)



L'ABIME

LE FACIES HUMAIN

Notre âme, ce cloaque ignoré de la sonde,
Transparaît louchement dans le visage humain;
— Tel un étang sinistre au long d'un vieux chemin
Dissimule sa boue au miroir de son onde.

Si la face de l'homme et de l'eau taciturne
Réfléchit quelquefois des lueurs du dedans,
C'est toujours à travers des lointains très prudents,
Comme un falot perdu dans le brouillard nocturne.

Pour l'esprit souterrain, c'est une carapace
Que ce marbre animé, larmoyant et rieur
Où le souffle enragé du rêve intérieur
Ne se trahit pas plus qu'un soupir dans l'espace.

Peut-être y lirait-on la douleur et la honte
La colère et l'orgueil, la peur et le regret;
Mais la tentation lui garde son secret,
Et la perversité rarement s'y raconte.

Qui donc a jamais vu les haines endormies,
Les projets assassins, les vices triomphants,
Les luxures de vieux, de vierges et d'enfants,
Sourdre distinctement des physionomies?

La joue, en devenant tour à tour blême et rouge,
Ne manifeste rien des mystères du cœur;
La bouche est un Protée indécis et moqueur,
Et l'Énigme revêt la narine qui bouge.

Se rapprochant ou non, battantes ou baissées,
Les paupières, sans doute, ont un jeu préconçu
Sur leur vitrage où doit glisser inaperçu
Le reflet cauteleux des mauvaises pensées.

L'âme écrit seulement ce qu'elle veut écrire
Sur le front jeune ou vieux, limpide ou racorni,
Et ne laisse filtrer qu'un sens indéfini
Dans l'éclair du regard et le pli du sourire.

Elle exerce avec art son guet et sa police
Sur tous les messagers de la sensation,
Et fixe le degré de locomotion
Où devra s'arrêter chaque organe complice.

Calculant sa mimique et dardant sa vitesse,
Elle parcourt les traits, mais sans y déployer
L'ombre des cauchemars qui la font tournoyer
Dans ses bas-fonds d'horreur et de scélératesse.

La strideur de son cri profond et solitaire
N'y fait qu'un roulement d'échos fallacieux;
Et les lèvres, le front, le nez comme les yeux
S'entendent pour voiler tout ce qu'elle veut taire.

Et l'homme a beau savoir combien le Mal nous ronge,
L'horrible expérience a beau coûter si cher,
A peine surprend-il, sur ce rideau de chair,
Les apparitions informes du mensonge.

Pourtant, il vient une heure où le visage exprime
La rage des démons ou la stupeur des morts,
C'est quand l'Enfer vengeur et divin du remords
Éclaire à fleur de peau les ténèbres du Crime;

C'est lui qui, du fin fond de cette cave obscure,
Soutire lentement, comme une âcre vapeur,
L'abominable aveu dont la parole a peur,
Et le projette enfin sur toute la figure.

Alors le facies du coupable qui souffre
Exhibe les poisons de son hideux péché;
Il mime le forfait si longuement caché
Et répercute un coin le plus noir de son gouffre.

Et contre l'attentat qu'elle crie et proclame
Avec sa flamboyante et froide nudité,
Impitoyablement surgit la Vérité
Sur ce masque imbibé de la sueur de l'âme.

LA PENSÉE

C'est l'ennemi sournois, mais sûr,
Sphinx intime, cancer obscur,
De ce tas de cendres futur
 Appelé l'homme.
Elle fausse tous ses ressorts,
Épuise tous ses réconforts
Et chicane tous ses efforts
 Qu'elle consomme.

Sans doute, elle évoque à ses yeux
Maint rêve descendu des cieux
Avec le vol délicieux
 De la colombe,
Mais elle nourrit son remord
Et le réveille quand il dort
Par des chuchotements de mort
 Et d'outre-tombe.

Hélas! chacun est l'écheveau
Qu'embrouille au fond de son caveau
Ce vieux spectre toujours nouveau;
 Mauvaise mère
Dont les petits qu'elle a couvés,
Par elle-même dépravés
Deviennent les enfants-trouvés
 De la Chimère.

En nous elle plombe et tarit
L'illusion verte qui rit;
Elle étend sur l'âme et l'esprit
 Sa glu chancreuse;
Puis, sur eux, tirant ses verrous,
Les écrase entre ses écrous,
Et, féroce, y creuse des trous
 Qu'elle recreuse.

Sans cesse elle revient au deuil
Comme un flot revient à l'écueil;
Elle grossit en un clin d'œil
 Ce qui nous froisse;
Tout le jour elle nous a nui,
Et l'implacable dans la nuit
Nous tricote encor de l'ennui
 Et de l'angoisse.

Elle glace nos jeux, nos arts
Qui lazzaronaient en lézards,
Nous prédit les mauvais hasards
Des occurrences;
Et dans la nocturne vapeur
Elle nous invente la Peur
Avec l'éveil ou la stupeur
Des apparences.

Ce comptable sec et retors
Additionne tous nos torts
Et fige dans ses coffres-forts
Toutes nos larmes;
C'est le maniaque secret
Qui jamais las, jamais distrait,
Tourne la meule du regret
Et des alarmes.

Nous croyons noyer dans le vin
Ce monstre infernal ou divin
Pour qui notre moelle est en vain
Redépensée;
Le Ciel serait si consolant,
Le corps si pur, l'amour si blanc
Et le cercueil si peu troublant
Sans la pensée!

Mais buvons sans trêve! Agissons!
Lutte inutile! nous pensons :
Notre chair a tous les frissons
 De la contrainte,
Et malgré notre acharnement
Pour exister physiquement,
Nous retombons dans le tourment
 De cette étreinte.

Que l'on veuille croire ou douter,
Elle arrive à nous dérouter,
Et, si parfois, pour nous tenter,
 Elle aventure
Un *Parce que* contre un *Pourquoi*,
Bien vite elle oppose à la Foi
Le scepticisme qui rit froid
 Et qui rature.

Sous le chagrin qu'elle épaissit,
L'enthousiasme se rancit ;
Elle supprime ou raccourcit
 La confiance,
Et dans le danger, qu'elle accroît,
Nous fait du courage un adroit
Qui suppute, esquive et ne croit
 Qu'à la prudence.

La Justice et la Vérité
Qui nous mènent à la clarté,
Elle les jette de côté,
Et l'on s'embarque
Pour le noir et pour l'incertain
Devant ce douanier hautain
Qui ne laisse passer l'instinct
Qu'avec sa marque.

Elle a le conseil si tortu,
Si captieux et si pointu
Qu'elle suggère à la Vertu
Le goût du crime;
Et pas un homme n'est vainqueur
De ce terrible épilogueur,
Espèce de crapaud du cœur
Qui nous opprime.

Elle use par l'obsession,
Par la mystification,
Par le fiel et la succion
De sa censure
Le labeur qu'elle a suscité,
Et fournit à l'oiseveté
La vénéneuse activité
De la luxure.

Et quand par elle on est à bout,
Si terminé, si mort à tout,
Qu'on n'a pas même le dégoût
 De la souffrance,
Un drap noir croule sur nos jours,
Un drap lourd entre les plus lourds,
Sans croix ni larmes de velours :
 L'Indifférence!

Puis elle atteint son but fatal;
Après un voyage final,
Elle nous prend au fond du Mal
 Et nous oublie
Par delà l'horrible cloison
Qui limite notre horizon :
Et c'est la mort de la Raison
 Dans la Folie.

L'HYPOCRISIE

Elle est dans l'homme et dans la bête,
Elle est dans tout ce qu'a fait Dieu,
Dans l'air, dans l'onde et dans le feu,
Dans le vent et dans la tempête.

Mais c'est surtout dans l'âme humaine,
Où l'intérêt en a besoin,
Qu'elle se déguise avec soin,
Agit, manœuvre et se promène.

Le chemin de notre mystère
Est sillonné par ses trajets;
Tous nos actes, tous nos projets,
Recourent à son ministère.

C'est par ses ruses sans pareilles,
Par ses complots prestigieux
Que les serrures sont des yeux
Et que les murs ont des oreilles.

S'ils pouvaient pénétrer ses charmes,
Plus d'un mort et plus d'un vivant
Verraient la gueuse bien souvent
Ricaner derrière ses larmes.

Elle est tout miel, velours et soie,
Quand elle se penche vers nous :
Comme un serpent qui serait doux
Avant d'envelopper sa proie.

Le mensonge expert lui procure
L'air tranquille, amer ou joyeux,
Toutes les lueurs pour ses yeux,
Tous les masques pour sa figure.

Et ses paroles toujours feintes
Ont l'odeur de la vérité :
Tant d'amour et de charité
Éclate sur ses lèvres peintes!

Est-il sûr qu'avec sa science
Elle n'excuse pas nos torts,
Et ne fasse pas du remords
Le pantin de la conscience?

Quand elle joue à la tendresse
Elle ouate ses rampements
Et met de l'huile à tous moments
Sur les ressorts de son adresse.

Elle se juge, se critique
Et s'exerce à la fausseté
Pour avoir l'œil plus aimanté
Et le geste plus magnétique.

Si, par hasard, son imposture
A des maintiens rudes et froids,
Elle rattrape avec sa voix
Ce qu'elle perd dans sa posture.

Elle façonne la souffrance,
Et maintes fois elle assouplit
La fatuité de l'oubli
Et l'orgueil de l'indifférence.

C'est la sournoise conseillère
De toutes les religions :
Elle étend ses contagions
Aux deux genoux de la prière.

Il n'est pas jusqu'à la tristesse
Qu'elle ne fréquente en secret,
Car tout l'homme est le cabaret
De cette astucieuse hôtesse.

Multipliant sa flatterie,
Diversifiant sa douceur,
Elle en épaisit la noirceur,
Elle en creuse la fourberie,

Et, tôt ou tard, sa patience,
D'un coup de clef sûr et vainqueur
Peut ouvrir la porte d'un cœur
Cadenassé de méfiance.

LE PRESSENTIMENT

Dans ses heures de rêve et de réalité,
Que la douleur l'épargne ou s'acharne à sa piste,
Tout homme conscient reçoit à l'improviste
Un avertissement de la Fatalité.

La flèche de l'amour et le dard de la crainte
Sont encore moins prompts à se planter en nous
Que ce chuchotement qui perce nos dessous
Et parcourt d'un seul trait tout notre labyrinthe.

Ouvert à tous les plans que le Destin ourdit,
Il présage l'effet dont il connaît la cause,
En laissant à l'esprit une attente morose
Et le doute inquiet sur l'accident prédit.

Comme un tourbillon noir dans les campagnes blêmes
Galvanise l'eau morte et fouille la forêt,
Ainsi l'inattendu de cet avis secret
Nous ébranle et nous scrute au plus creux de nous-mêmes

Cette voix sans parole et ce toucher sans main
Qui résonne dans l'âme et cogne à la pensée;
Cette annonce du sort si brusquement lancée;
Ce frisson d'aujourd'hui qui signale demain,

C'est le Pressentiment ! Chez le plus insensible
Il jette son *Prends garde* ou son *Réjouis-toi !*
Écho vague et précis, reflet ardent et froid
Du bonheur arrivable ou du malheur possible.

Il use quelquefois sa pénétration
A ce métal humain qu'on appelle un avare,
Et s'émousse aux cœurs plats sans boussole ni phare
Qui flottent sur l'égout de la Sensation.

Mais chez l'homme où l'ennui fait grouiller ses cloportes
Et dont la volonté s'exerce en frissonnant,
Il entre à la façon d'un mauvais revenant
Qui traverse les murs, les vitres et les portes.

Le criminel pensant, l'amant pronostiqueur,
Les suppôts angoisseux du mauvais et du pire,
Ceux que le soliloque astreint à son empire,
Ceux ne pouvant dompter les battements du cœur,

Tous ceux-là renfermés et seuls à se connaître,
Ont parfois la pâleur des morts en écoutant
Le sifflet vipérin, sournois, intermittent
D'un pressentiment noir qui rampe dans leur être.

Tous nos maux à venir, tous nos futurs tourments,
Abeilles du malheur dont nous serons la ruche,
La maladie en marche, imminente, et l'embûche
De l'homme, de la bête et des quatre éléments,

L'amour vil devenant la luxure collante,
Espèce de remous berceur et scélérat,
Qui nous prendra tout l'être et dont on sentira
Le pivotement flasque et la succion lente;

Avec son rire fixe et sa plainte à ressort,
Bicêtre nous donnant l'insanité tragique;
Et par le simple effet d'un sommeil léthargique
Notre inhumation précédant notre mort;

Le guet-apens soudain comme un coup de tonnerre,
Où dans l'affreux recul de l'épouvantement,
On se verra trahi jusqu'à l'égorgement
Par celle qu'on adore et celui qu'on vénère;

Et puis, dans un lointain vitreux comme un carreau,
Le vertige assassin nous montant à la tête,
Et nous laissant crouler avec des cris de bête,
Des ongles du remords au panier du bourreau;

Voilà ce qu'à travers nos projets et nos actes,
L'effrayant messenger intime aux plus têtus :
Mane, Thecel, Pharès de nos rares vertus,
Supplice anticipé de nos vices compactes.

Hélas ! plus nous savons combien ce monde est vain,
Plus notre illusion se fane et se débrode,
Plus la rouille du temps nous mange et nous corrode,
Plus nous prêtons l'oreille au terrible devin.

Et toujours, et partout, quand l'horreur et le drame
Méditent contre nous un sombre événement,
Nous sommes lancinés par le pressentiment :
Moucheron du destin qui bourdonne dans l'âme.

L'AJOURNEMENT

Le Devoir ! on ne le diffère
Que pour mieux lui rester soumis
Quand les travers qu'on s'est permis
N'auront plus à se satisfaire.

A ce vieux Mentor trop sévère
On propose des compromis,
On promet du déjà promis ;
Bref, dans le mal on persévère.

Et les vices, nos bons amis,
Nous gorgent de leur atmosphère
Qui sournoisement, somnifère,
Maintient nos remords endormis.

Avec tout le bien qu'on doit faire
On s'absout des péchés commis.
On passera par le tamis,
Mais il faut préparer l'affaire.

Or, la mollesse nous enferme
Dans le retard où l'on s'est mis :
Et le mal étend ses fourmis
Dont on ne peut plus se défaire.

L'HUMILITÉ

Veux-tu mieux vivre sur la terre
Et mieux mourir au jour venu?
Confesse alors ton inconnu
Et courbe-toi sous ton mystère.

Désaccoutume-toi du blâme
Et des engouements de vertu,
Puisqu'il suffit d'un seul fêtu
Pour faire chavirer une âme;

Puisque ta volonté bascule
Au gré de la tentation
Dont l'infaillible occasion
Vient à nous quand on y recule.

Reste naïf avec les autres;
Garde tes contrôles pour toi,
Et note le mauvais aloi
De tes sentiments bons apôtres.

En dépit de son stratagème
Confonds ta versatilité,
Et contrains ton humilité
D'être l'espionne d'elle-même.

Malgré lui l'orgueil nous harcèle
N'étant jamais assez contrit,
Et la poussière de l'esprit
N'obéit qu'à cette parcelle.

Pour tuer en ta conscience
La vanité du repentir,
Il te faut donc assujettir
Ton remords à ta défiance.

Car ton ferme propos ressemble
A ces falots errant la nuit :
La rafale qui les poursuit
Peut souffler leur lueur qui tremble.

Dans le Bien marche simple et triste
Et dis-toi, pèlerin confus,
Que le vieil homme que tu fus
Est un revenant sur ta piste.

Le vertige qui nous entraîne
Est changeant et précipité;
On va tourner dans la bonté,
Qu'on tourne déjà dans la haine.

C'est pourquoi, louche à tous tes pactes
Comme un tyran à ses sujets
Et déconcerte tes projets
Par les scrupules de tes actes.

Sois l'hésitant de ta justice
Et le timoré de ta loi;
Et quand tu sens grandir ta foi
Que ton doute la rapetisse.

Maintiens ta rigueur asservie
Sans cesse à son propre soupçon.
C'est seulement par ce frisson
Que tu mortifieras ta vie.

Le Mal te voue à son empire :
Exagères-en la frayeur.
Tu seras peut-être meilleur
En craignant toujours d'être pire.

LA NATURE

(1892)

LA NATURE

LE VENT

Élément fantôme, ondoyant,
Impalpable, invisible, ayant
La soudaineté, le fuyant,
 Toutes les forces,
Tous les volumes, tous les poids,
Tous les touchers, toutes les voix,
Toutes les fougues, à la fois
 Droites et torses...

Le vent! Protée aérien,
Surveillant, quand il ne dit rien,
Sa métamorphose qu'il tient
 Constamment prête!
Le vent! frôleur du liseron,
Du grain de sable, du ciron,
Et, tout à coup, le bûcheron
 De la tempête!

Soufflant la bonne exhalaison,
Il recèle une trahison,
Puisqu'à cette même saison
 Où son haleine
Va délecter les odorats,
Les Pestes et les Choléras
Sont les voyageurs scélérats
 Qu'elle promène.

La Terre semble jubiler
Et l'Océan se consoler
Lorsque le vent veut s'appeler
 Zéphyr ou brise.
La fleurette est pour ce berceur
Une toute petite sœur
Qu'il vient câliner en douceur
 Et sans surprise.

Las de siffler et de gémir,
Certains jours, il paraît dormir :
A peine alors s'il fait frémir
 La moindre tige;
Il s'endort, puis s'éveille un brin,
Souffle minuscule et serein
Qui lutine au ras du terrain
 Et qui voltige.

Même on dirait qu'il a le goût
Du silence, qu'il s'y dissout;
Un soupir de soupir, c'est tout
 Ce qu'il profère :
Il flotte mystique, enchanté,
Comme une âme de volupté
Dans la diaphanéité
 De l'atmosphère.

Il se distrait du calme plat
En vagabondant çà et là;
Sans que son humeur pour cela
 Soit tracassière,
Il bat la feuille qui devient
D'un vert neuf ou d'un vert ancien,
Car il l'époussète aussi bien
 Qu'il l'empoussière.

Mais avec le temps automnal,
Les hauteurs, la plaine, le val,
Sont pris du frisson végétal
 A l'improviste;
On se retourne en maint endroit
Sur un coup subit qu'on reçoit...
C'est le vent aigre, presque froid
 Et déjà triste.

Et dès lors, derrière, devant,
De côté, toujours s'élevant,
Flue et reflue un bruit bouffant;
 Avant la pluie,
C'est un claquement sec, un peu
Comme le frou-frou d'un bon feu,
Quand la flamme jaune au dard bleu
 Lèche la suie.

Les feuilles cessant de stagner
Commencent à dodeliner,
On voit très au loin moutonner
 Toute leur masse;
Un trouble parcourt le gazon,
La girouette, le buisson
Gesticulent à leur façon,
 Et l'eau grimace.

Quand la tempête se produit,
Le vent hurle. C'est toujours lui
Qui la devance, la conduit
 Et la présage;
Et son mauvais surgissement
Fait sentir plus spectralement
Le livide assombrissement
 Du paysage.

Au fond des campagnes, dans l'air,
Quel cauchemar et quel enfer
Quand, parmi la foudre et l'éclair,
Le vent inflige
Sa démence à l'obscurité!
Tout tourne en pleine cécité
Dans l'effroyable insanité
De ce vertige.

L'hôte inquiet d'un vieux manoir.
Doit nécessairement savoir
Combien il est lugubre et noir,
Les nuits d'orage,
D'entendre, tout seul, du dedans,
Ces gigantesques bruits grondants,
Confus d'abord, bientôt stridents
Et pleins de rage.

Insensiblement, par filets
Plaintifs, saccadés, maigrelets,
Le vent glisse entre les volets
Et sous les portes,
Et, s'engouffrant aux corridors,
Il gémit ainsi que des morts
Qui viendraient pleurer leurs remords
Avec des mortes.

La rumeur monte, en plus chagrin,
Comme un bourdonnement marin;
Et puis, tumulte souterrain,
Clameur mourante
De tout un peuple massacreur.
Rires de folles en fureur...
C'est la musique de l'horreur
Dans l'épouvante!

Le vent ne commence parfois
Qu'à fendre l'air en tapinois,
Qu'à gercer l'eau, tâter les toits,
Froisser le chêne,
Coucher l'herbe et raser le roc :
Il se tasse pour un grand choc,
Et subitement, tout d'un bloc,
Il se déchaîne

Contre les bois, les prés, les monts,
Routes, sentiers, sables, limons;
Il faut au jeu de ses poumons
Les vastitudes
Et s'exaspérant des prisons
Que lui font les quatre horizons
Il cogne à toutes les cloisons
Des solitudes!

Il fouille les coins et les creux ;
Au sommet des glaciers affreux
La neige, par monceaux vitreux,
 Par masses blanches,
S'écroule sous son cinglement
Qui poursuit caverneusement
La chute et l'engloutissement
 Des avalanches.

Les océans sont rendus fous
Par les plongements de ses coups,
Il redescend au fond des trous,
 Remonte aux cimes...
Et rebouleversant les flots,
Précipite encor son chaos
Des escarpements les plus hauts
 Dans les abîmes.

Il met le feuillage en haillons,
Sabre les blés sur les sillons,
Prend l'herbe dans ses tourbillons,
 La tord, la hache ;
Il livre même des combats
Aux vieux arbres de haut en bas,
Et quand il ne les pourfend pas,
 Il les arrache!...

Et, toujours, par tout l'univers,
Par les continents et les mers,
Les champs, les cités, les déserts,
Passe et repasse,
Tour à tour tendre et furieux
Ce grand souffle mystérieux
La respiration des cieux
Ou de l'espace!

LA BÊTE A BON DIEU

La bête à bon Dieu tout en haut
D'une fougère d'émeraude
Ravit mes yeux... quand aussitôt,
D'en bas une lueur noiraude
Surgit, froide comme un couteau.

C'est une vipère courtaude
Rêvassant par le sentier chaud
Comme le fait sur l'herbe chaude,
La bête à bon Dieu.

Malgré son venimeux défaut
Et sa démarche qui taraude,
Qui sait? Ce pauvre serpent rôde
Bête à bon Diable ou peu s'en faut :
Pour la mère Nature il vaut
La bête à bon Dieu.

LE CIEL

Du ciel, océan des sommets,
Ici-bas tombent à jamais
La paix, le trouble et les bienfaits
Et les désastres.
D'aspect monotone et divers
Il plafonne les univers
Qu'il éclaire, étés comme hivers,
Avec ses astres,

Avec ses monstres de clarté
Ayant par leur ubiquité
La nette visibilité
Pour tous les êtres,
Et réglant, à retours certains,
Les midis, les soirs, les matins,
Aussi fatals que les destins,
Leurs sombres maîtres.

Et tout subit sa faculté
De lumière, d'obscurité,
De froid, de chaud, d'humidité,
De rutilance;
Par ses éclairs il éblouit
La cécité du plein minuit,
Et s'il gronde, il fait par son bruit
Peur au silence.

Peut-être que plus ou moins fort,
Avec aisance, avec effort,
Avec nonchalance ou transport
Le ciel respire :
De là, le vent qui plus ou moins
Bat les cimes, les creux, les coins,
Se cantonne ou sur tous les points
Met son empire.

Il a des fièvres, des torpeurs,
Des convulsions, des labeurs,
Il est hanté par des stupeurs,
Et des alarmes,
Et le même jour, comme nous,
Le voit calme et puis en courroux,
Versant après des pleurs bien doux,
D'horribles larmes.

Selon que ses vapeurs qui sont
L'écume de son bleu profond
Stagnent, se traînent ou s'en vont
 Avec vitesse,
Il infuse à l'immensité
Le songe, la solennité,
Le fantastique, la gaieté
 Ou la tristesse.

Au dessus des villes, le ciel
Prend des tons de houille et de fiel :
On dirait que ce tas mortel,
 Qui se démène,
Lui souffle avec l'exhalaison
De la rue et de la maison
Tout le spleen et tout le poison
 De l'âme humaine.

Dans les gouffres de la hauteur,
Sans vertige, sans pesanteur,
Vont, magnifiques de lenteur,
 Tout à leur aise,
Les aigles fiers et radieux
Qui, s'ils n'atteignent pas les cieux,
Du moins regardent à pleins yeux
 L'astre de braise.

Il faudrait à nos yeux béants
Leurs regards pour les ciels géants
Des Saharas, des océans
Et des montagnes.
Mais on peut suivre et détailler
Le cours du ciel particulier
Qui plane intime et familier
Sur les campagnes.

Voici limitant sa largeur
Ce ciel du piéton voyageur,
Celui du pâtre, du songeur,
Celui du peintre,
Qui, cerclant l'horizon confus,
Au-dessus des vallons touffus,
Des fonds noirs, des coins entrevus,
Forme un grand cintre.

L'été, c'est son temps d'arborer
De grands brouillards qu'on voit errer
Tout charbonneux, se déchirer,
Puis se recoudre;
Alors à la senteur de l'air,
A sa lourdeur, on a le flair
De l'imminence de l'éclair
Et de la foudre.

Le ciel bout, fermente, il devient
Quinteux, malade pour un rien,
Pour une averse qu'il retient
 Ou qu'il égoutte :
Implacable durant le jour
Il cuit l'espace dans un four
Dont l'horizon fait le contour
 Et lui la voûte.

L'azur aveuglant s'amortit,
Le soleil petit à petit
S'empourpre, coule, s'aplatit
 Et se dilate.
Où l'astre avait tant flamboyé
Flotte une île de sang caillé...
Çà et là, le ciel est noyé
 D'ombre écarlate.

Quelquefois le soleil s'éteint
D'un air furtif et clandestin
Sur un fond à peine distinct,
 Plus que livide,
Si bien que tout le firmament
Est rendu vague en un moment,
Vague indéfinissablement
 Comme le vide.

De même que de certains yeux
Glisse un regard mystérieux,
Souvent se détache des cieux
 Maint feu stellaire
Qui, continuant à flamber,
File par les airs sans tomber
Et qui trouve à se dérober
 Dans la nuit claire.

Le ciel, dès que le vent se plaint,
Paraît gris de fer, gris de lin;
Plus l'automne marche en déclin
 Puis il se bombe,
Donnant aux ravineux pays
Des aspects chagrins, ébahis,
Fantomatiques, recueillis
 Comme la tombe.

La terre en son affreux sommeil
Perd son décor jaune et vermeil
Sous le blême adieu du soleil
 Qui la déserte;
Et toujours plus arqué, plus bas,
Écrasant l'air plein de frimas
Le ciel croupit, vitreux amas
 De brume inerte.

Le deuil en suinte, et puis l'effroi...
C'est la neige : un je ne sais quoi
De voltigeant, de blanc, de froid,
De mortuaire...

Le sol s'en recouvre, et le soir,
Quand la voûte est sombre, on croit voir
Le face à face d'un drap noir
Et d'un suaire.

Parfois, lorsque le vent du Nord
Siffle sec, aigu, froid et fort,
Se montre un azur presque mort,
Un bleu qui râle
Plaqué de nuages laineux
Tour à tour clairs, fuligineux,
Et semblant charrier en eux
Le soleil pâle.

Enfin, a lieu l'achèvement
Du végétal pourrissement ;
L'arbre guérit tout doucement
De son massacre.
Déjà le ciel remonte, il est
D'un bleu fumeux, louche, incomplet,
Cendreuse, perlé, couleur de lait,
D'ambre et de nacre.

Mais sitôt que l'herbe a grandi,
Quand le poisson désengourdi
Nage à fleur du remous tiédi,
 Le ciel s'étale
Et resplendit tranquille et pur :
De temps en temps, par son azur
Où le soleil tout à fait sûr
 Se réinstalle,

Des nuages, grands, rabougris,
Roux et mauves, rosâtres, gris,
Cuivrés, d'émail, de vert-de-gris,
 D'or et d'hermine,
Vont un à un ou se groupant,
De ce train glisseur et rampant
De l'eau, du spectre, du serpent,
 De la vermine.

Alors, durant ces mois bénis
Des marguerites et des nids,
Le ciel offre des infinis
 De paysage,
Une lente procession
De toute la création,
Depuis l'informe vision
 Jusqu'au visage.

Aux souffles amoureux du vent
La fin du jour vient en rêvant ;
Tout à coup, la lune crevant
 Ses derniers voiles
Surgit douce, exhalant son feu
Si mélancoliquement bleu,
Toute seule, ou bien au milieu
 De ses étoiles.

Le rossignol chante l'éclat
Et la langueur de ces nuits-là
Où de la nue au calme plat,
 Comme ardoisée,
Coule un mélange de reflets
Vaguement verts et violets,
D'haleines, de frissons follets
 Et de rosée,

Cependant que par les airs bruns,
Comme des âmes de défunts,
Vers les cieus montent les parfums
 Des eaux, des terres :
Mutuelle exhalation
D'amour, de bénédiction,
Espèce de communion
 De leurs mystères.

Puis les nuages réveillés
De rose et d'or sont habillés,
Car l'aube aux coloris mouillés,
 Leur costumière,
Fleurit tout le ciel qui soudain,
Gaze, velours, moire et satin,
Devient le vapoureux jardin
 De la lumière.

Tel, dans un ordre continu,
Va le cours du ciel inconnu,
Du grand ciel solitaire et nu,
 L'énorme dôme
Indifférent, aveugle et sourd
A ce triste monde si lourd
Que la vie anime et parcourt
 De son fantôme.

CHALEUR EN MER

L'immensité sort de la brume
Où la plongeait l'orage obscur,
Et l'astre jaune, dans l'azur
Pesant et morne, se rallume.

La torride épaisseur de l'air
Étouffe et calcine l'espace :
Graduellement se ramasse
La tranquillité de la mer.

C'est d'abord une paix qui flotte,
Qui vacille, monte et descend,
Et puis le repos croupissant
Que pas un souffle ne ballotte.

Ces grands bruits, qui semblaient roulés
Par mille et mille cataractes,
Sont rentrés dans les eaux compactes
Avec tous les flots écroulés.

La masse liquide s'écrase ;
Son dos, éblouissamment bleu,
Pompant et renvoyant du feu,
De plus en plus luit et s'embrase.

Et la mer, par son flamboiement,
Par sa couleur et son silence,
Devient l'exacte ressemblance
Et le double du firmament.

On dirait que l'énorme voûte
Se renverse avec son soleil,
Tant, alors, l'abîme en sommeil,
Nettement la réfléchit toute !

Mais, c'est un calme décevant
Fait par un mensonge du vent ;
Et si des pêcheurs se hasardent,

Ils mourront, pour avoir compté
Sur la plate sérénité
De ces deux ciels qui se regardent !



L'ORPHELIN

— « Allons voir ton papa qui dort au cimetière,
Dit la vieille servante à l'enfant tout en noir,
« Viens! tu réciteras, comme matin et soir,
« Pour son âme de mort ta petite prière.

« Pauvre homme! il t'amusait encor sur ses genoux
« Quand il avait déjà le râle dans la gorge...
« Il sera si content de voir son petit George,
« Ça lui figurera qu'il est toujours chez nous! »

Et, vite, le marmot très ému sans comprendre
Suit la femme en bonnet qui le tient par la main,
Et, tous deux, les voilà dans ce triste chemin
Qu'ils ont depuis des mois l'habitude de prendre.

Entre les quatre murs que dépassent les croix
Arborant buis, couronne et médaillon de verre,
Ils vont, et, tout au fond de cet enclos sévère,
Arrivent à la tombe au long des cyprès froids.

Alors, simples, devant le rectangle de terre
Qu'a su tondre, épierrer, presque fleurir leur soin,
Ils se mettent ensemble à genoux dans un coin
Dont l'ombre les revêt de vague et de mystère.

L'enfant ôte à deux bras son petit chapeau rond,
La bouche d'un béant qui montre ses quenottes;
La vieille joint ses mains, comme lui ses menottes,
Chacun, d'un geste bref, s'étant signé le front.

Surveillant le mignon pour aider sa mémoire,
La servante, en dedans, dit son humble oraison,
Et lui, de bégayeuse et touchante façon,
Dit la sienne tout haut, en regardant Victoire.

Il est là, s'appliquant à moins balbutier,
Devant les yeux mouillés de cette bonne femme,
Troublant seul de sa voix pure comme son âme
Le silence des morts qui l'écoutent prier.

Puis, reprenant la main ou bien la devantière
De la servante, il rentre au logis de l'aïeul.
De même chaque jour. — Hier, il disait tout seul :
« Allons voir mon papa qui dort au cimetière! »

LA BONNE RIVIÈRE

Heureux gardons, heureux barbeaux,
Aucun souci ne vous effleure
Dans la rivière des crapauds!

Là, sur ce fond bien au repos,
Pas de gravier qui vous écœure,
Heureux gardons, heureux barbeaux,

Vous avalez à tout propos
Du limon gras comme du beurre
Dans la rivière des crapauds.

L'été rallumant ses flambeaux,
Vous avez pâture meilleure,
Heureux gardons, heureux barbeaux!

Car, juncs, roseaux, buis sont si beaux
Et puis si bon tout cela fleure
Dans la rivière des crapauds

Que mouchérons, grands et nabots
Viennent s'y noyer à toute heure...
Heureux gardons, heureux barbeaux!

C'est le calme plat des tombeaux,
La bonne joie intérieure
Dans la rivière des crapauds,

Qui, certains soirs, flûteurs dispos,
Vous jouent leur musique mineure...
Heureux gardons, heureux barbeaux!

Nul voisinage de hameaux!
Pas un danger ne vous épeure
Dans la rivière des crapauds.

Vos témoins sont de vieux ormeaux,
Vos bruits, ceux du rocher qui pleure...
Heureux gardons, heureux barbeaux!

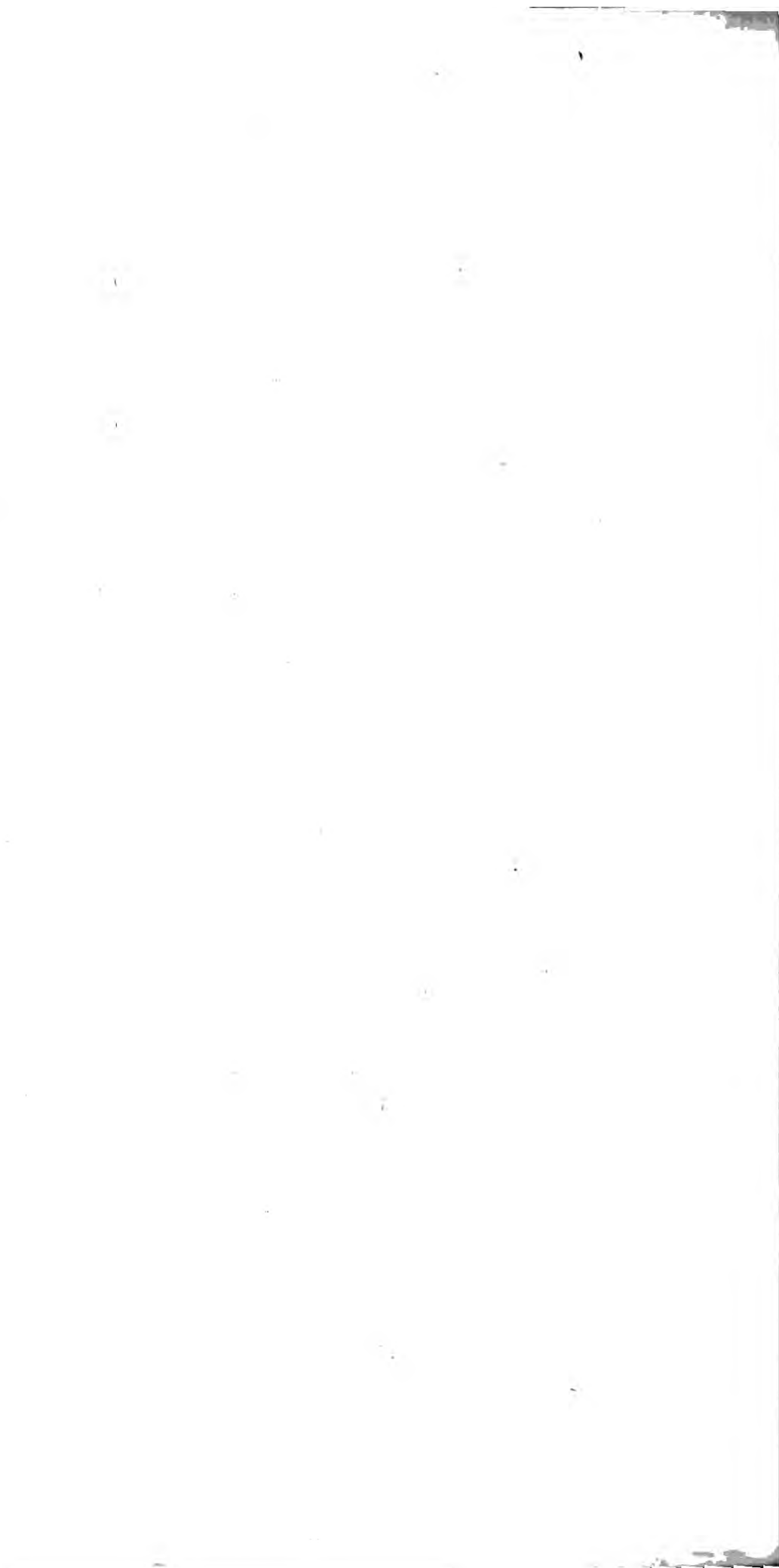
Goûtez la paix! sous vos rameaux
Que jamais l'homme ne vous leurre
Dans la rivière des crapauds!

Que le Temps y tanne vos peaux!
Que vos squelettes y demeurent...
Heureux gardons, heureux barbeaux!

Ayez des enfants par troupeaux,
Et qu'ils naissent, vivent et meurent,
Heureux gardons, heureux barbeaux,
Dans la rivière des crapauds!

LES APPARITIONS

(1896)



LES APPARITIONS

LES TREIZE RÊVES

L'un des treize viveurs que la tristesse ronge
Ayant dit : « Voyons donc, qui de nous, l'autre nuit,
A fait le plus horrible songe? »
Chacun parle à son tour et conte ce qui suit :

LE PREMIER

Je rêvais que j'étais pieds liés, bras au dos,
Dans la camisole de force :
Une dame très pâle et coiffée en bandeaux,
Les yeux fixes, la bouche torse,
Me souriait avec langueur
Et m'entraîna lentement un stylet dans le cœur.
Je la regardais sans un cri, sans même
Un mouvement; mais, autant qu'elle blême!
Et si je restais là, figé de telle sorte,
C'est que je l'avais vu : « La dame était morte! »

LE SECOND

Par des tunnels bas, des corridors froids,
Par de longs souterrains étroits,
J'arrivais dans un carrefour.
J'entendais qu'on chauffait le four
Quelque part, ici, là, mais je n'y voyais goutte.
Soudain, je reculais, et ma vue effarée
Brûlait au rouge ardent d'une gueule cintrée...
Puis, la voix de quelqu'un invisible ordonnait
Qu'on me prît... et l'on m'enfourrait
Dans le brasier claquant qui purléçait sa voûte.

LE TROISIÈME

On me guillotinaut : l'exécuteur narquois
S'y reprenait à plusieurs fois !
Ce n'était qu'au septième coup
Que ma tête quittait mon cou.
Dans le baquet de son qui lui semblait un gouffre
Elle roulait, elle roulait...
Tandis que son tronc qui la revoulait
Geignait en saignant : « Je souffre, je souffre. »

LE QUATRIÈME

J'entrais dans un palais dont les portes ouvertes
Se refermaient sur moi. Par des salles désertes

J'errais — la puanteur me faisait trébucher ;
L'horreur et le dégoût retenaient mon haleine...
Je le crois bien... Les murs, le plafond, le plancher
N'étaient qu'un grouillement de pourriture humaine!

LE CINQUIÈME

Fléchissant sous l'énorme poids
De je ne sais quelle bête,
J'allais seul, la nuit, par une tempête.
Les objets dans un noir de poix
Avaient fini par se dissoudre.
Tout l'espace n'était qu'une rumeur de foudre ;
Et nul éclair ! rien ! les ténèbres seulement
Précédaient et suivaient l'infini grondement.
Pas de pluie ! aucunes rafales !
Mais un grand cri, par intervalles,
Un grand gémissement, fou, d'un plaintif aigu,
Tel que je n'en ai jamais entendu !...
Comme un chant d'horreur extraordinaire
Accompagné par le tonnerre...

LE SIXIÈME

J'étais très malade — en danger de mort.
Quand même, j'espérais encor,
Ma mère persistant à me crier : « Courage ! »
Au pied du lit, debout, malgré son grand âge.

Je noyais longuement mes regards anxieux
 Dans le rassurant de ses yeux.
 Enfin, elle venait s'asseoir à mon chevet :
 Toujours plus nos regards échangeaient la caresse
 De la confiance et de la tendresse.
 Brusquement, elle se levait,
 M'enlaçait, pareille aux serpents des jungles,
 Et m'étouffait avec ses ongles.
 Ma mère n'était plus qu'une sorcière folle...
 — Qu'à jamais loin de moi ce cauchemar s'envole!...

LE SEPTIÈME

Tiens! moi, j'avais aussi la démence méchante :
 En face d'un grand billot plat
 J'aiguais vite une serpe tranchante
 Qui luisait d'un terrible éclat.
 Soudain je dis : « Vas-y! puisque si bien tu flambes! »
 Et, successivement, je me coupai les jambes,
 Ensuite, la main gauche; et, quand je m'éveillai,
 Mes dents mordaient encore au moignon droit broyé!

LE HUITIÈME

J'étais dans le caveau d'un immense musée
 De cire, et ma vue était médusée
 Par des mannequins froids et solennels
 Qui représentaient de grands criminels.

Je frissonnais bien, mais je tenais ferme.
Tout à coup, une voix longue criait : « On ferme ! »
Je me précipitais pour sortir, plus d'issue!...
A la voûte, plus de clarté,
Toute la cave était tissée
D'une compacte obscurité.
J'appelais avec violence,
Rien ne répondait qu'un morne silence ;
Et je sentais la solitude en haut,
Dans la salle au-dessus de mon noir cachot.
Alors, se rallumaient les lampes,
Et je voyais — l'effroi m'en glace encor les tempes ! —
Tous ces mannequins s'animer hideux
Pendant que je claquais des dents au milieu d'eux.

LE NEUVIÈME

En chair, en os, j'étais reptile infâme,
Crapaud pelotonné sur le sein d'une femme.
Tout ramassé dans ma laideur,
Immobilisé de lourdeur.
Je ne pouvais bouger de cette place
Où je mettais mon froid de glace.
J'étais si conscient de mon corps odieux
Que des larmes mouillaient le rouge de mes yeux,
Et qu'en moi, par degrés, je sentais s'accroître
Les battements du cœur, des flancs et du goître.
J'aurais tant voulu, pauvre bête affreuse,
M'en aller de la malheureuse!...

Sa respiration courte, inégalement,
Soulevait mon poids opprimant...
A la fin, elle dit d'une voix chagrine :
« Mais! qu'est-ce que j'ai donc là, sur la poitrine? »
Elle alluma — me vit — mourut dans la stupeur,
Après un hurlement de peur.
Et le réveil — horreur qui navre!
Me retrouvait crapaud pleurant sur un cadavre.

LE DIXIÈME

Je perdis l'équilibre au bord glissant d'un puits.
Exprimer ce que j'ai ressenti... Je ne puis.
Ainsi qu'un fil qui se dévide
Je descendais lent dans le vide;
Sous ma chute le rond du gouffre ténébreux
S'élargissait toujours plus creux;
Et, comme si toujours d'une nouvelle cime
Je redégringolais dans un nouvel abîme,
Dans l'indéfiniment profond
Je tombais sans toucher le fond.

LE ONZIÈME

Un ennemi Protée, un fantôme changeant
Me poursuivait partout, marchant, volant, nageant!
Je voulais fuir le monstre, ou la bête, ou la morte...
Mes pas restaient figés dans de la colle forte.

Puis, j'étais dans un lit sans rideaux. Tout en face
Pendait juste une immense glace,
Si bien qu'avant le coup j'ai pu voir l'éclair froid
Du couteau qu'une main tenait levé sur moi.

LE DOUZIÈME

Un moutonnement faible, un bombement très vague,
Comme d'une herbe ou d'une vague,
Tout au fond de la chambre attirait mon regard :
Et voici qu'en un jour blafard
Je voyais de dessous une ample couverture
Sortir un énorme serpent
Dont j'allais être la pâture.
Moitié dressé, moitié rampant,
Lent, cauteleux, avec un silence farouche,
Il arrivait jusqu'à ma couche.
Tout vibrant de fluide et la gueule en arrêt,
Le magnétiseur me considérait.
Puis, les crochets dardés en flammettes furtives,
Il sifflait rauque ainsi que les locomotives,
Et j'entendais bientôt craquer mes os
Sous le vissement lisse et froid de ses anneaux.

Et le TREIZIÈME, enfin, dit d'une voix d'homme ivre :
— Étant mort enterré, je me sentais revivre...
Et je ressuscitais!... Dans l'enclos gazonné
D'où je sortais comme un damné,

Les défunts me criaient, les uns après les autres :

- « Non! tu ne seras plus des nôtres!
- « Pour qui s'est lassé d'être, en son ennui béant,
- « Au moins le suicide avance le néant!
- « Mais, toi, ta vie ayant l'interminable source,
 - « Tu n'auras pas cette ressource.
 - « Tu dois exister désormais
 - « Pour jamais! pour jamais!
- « Retourne au mal, au deuil, à l'argent, aux amours,
 - « Pour toujours! pour toujours!
 - « Va-t-'en lutter, souffrir, penser,
 - « Sans plus repouvoir trépasser! »

Il se tut. La parole eut un instant sa trêve.
Puis, les douze premiers unissant, à la fois
Leurs frémissements et leurs voix,
S'écrièrent : « Voilà le plus horrible rêve! »

L'HERBE

Gloire à l'Herbe, à jamais nourricière et décor
Des bons ruminants vénérables,
Et qui, fêtant la Vie, agrément la Mort,
Fleurit nos cendres misérables!

L'Herbe! tapis du sol y gardant le dernier
L'éclat profond de sa peinture!
Nappe de la lumière, écrin de la nature,
Pendant son rêve printanier!

Sous le vibrant azur s'allume sa surface
Qui miroite à frissons lustrés;
Les arbres et les rocs surgissent plus sacrés
Dans ce reposoir de l'espace.

Même lorsque l'hiver l'éteint sous le ciel morne,
La glace du froid des tombeaux,
Elle étend, noble encor, sa nudité qui s'orne
Du noir bleu grouillant des corbeaux.

Par la voix des grillons qui peuplent son mystère,
Elle chante pendant l'été
Le mystique unisson des cieux et de la terre,
L'extase de l'immensité!

Enfin! le cher Printemps berce l'âme et la vue...
Avide, on contemple de près
L'herbe toute nouvelle et déjà si touffue,
D'un verni si tendre et si frais.

A nos ennuis le sol a rendu le remède,
L'apaisement ensorceleur,
Par la reposante couleur
De sa belle toison qui tremble au zéphyr tiède.

L'herbe triomphe avec le lézard, l'oiselet,
Avec la coccinelle ronde,
Avec les gazouillis, les souffles, les reflets
Exhalés par l'air et par l'onde.

Tous les verts, depuis ceux du nuage superbe
Jusqu'à ceux des mousses des bois,
Y sont fondus!... Pour voir tous ces verts à la fois
Il suffit de regarder l'herbe!

Ici, parmi ses brins, feuilles et longues tiges,
Dans une extase qui frémit,
Elle offre, diapré, le délicat prestige
De fleurs qui sont fleurs à demi.

Et, par coins, se mêlant aux boutons d'or nabots,
Aux minuscules marguerites
Où va le papillon comme autour des flambeaux,

La fougère qui croît, sans trop se dépêcher,
Fait des crosses d'évêque humbles, toutes petites
Entre l'arbuste et le rocher.

LA SOIRÉE VERTE

Le soir tombait avec une lenteur magique,
La grande nappe d'eau qui dormait sans un pli
Répercutait profonds dans son miroir poli
Le nuage rampant et l'arbre léthargique.

Le seul glissottement des sources de la rive
Pleurant dans le silence un goutteux soupir
Berçait l'air engourdi que le muet zéphyr
Coupait, tiède et frôlant, d'une haleine furtive.

Tous brumeusement clairs, trembleusement inertes,
Les rocs et les buissons, les taillis du coteau,
Les murs du vieux moulin, la tour du vieux château
Vivaient dans ce bain noir traversé d'ombres vertes.

La douceur descendait de la nue en extase
Sur ces vallonnements, qui devenaient blafards,
Et la mort du soleil rosait les nénuphars
Entre les joncs pourprés qui saignaient sur la vase.

La nuit s'approchait, molle et chaude,
Le ciel s'était lamé d'un glacis d'émeraude
Que la lune allait argenter.

Et voici qu'à l'heure où tout se recueille
L'onde, elle aussi, pour m'enchanter,
Avait pris la couleur du ciel et de la feuille.

LA BONTÉ

Si rare, c'est la souveraine,
La délectable qualité.
Elle-même la Pureté
S'incline devant cette reine.

Toute bonté dont la présence
Ne subjugue pas les esprits
N'est qu'une forme du mépris,
N'est qu'un goût de la bienfaisance.

Elle dérouté le moqueur,
Prend le fou non moins que le sage :
C'est la violette du cœur
Embaumant tout sur son passage.

Rien ne l'aigrit et rien ne l'use,
Elle vit sa sérénité
Les yeux sur la fatalité
Qu'elle bénit ou qu'elle excuse.

Ce qu'on lui dit, elle le croit,
A tout venant elle se donne,
Et, sans réserve, elle pardonne
Au crime dont elle a l'effroi.

Ses regards joyeux ou moroses
Devant les bonheurs ou les maux
Se font doux pour les animaux
Et respectueux pour les choses.

La Bonté? C'est pour notre monde
Plein de révolte et de douleur,
Ce qu'est l'averse pour la fleur,
Ce qu'est le frais zéphyr pour l'onde.

Sa vue à notre esprit sournois
Inspire tant de confiance
Qu'elle nous soulage du poids
Opprimant de la conscience.

Moins mauvais à sa seule approche,
Toujours meilleur en la suivant,
Certe! à la fréquenter souvent,
On aurait l'âme sans reproche.

Car, elle devient la compagne
Si chère à notre sentiment
Que, par degrés d'enchantement,
Elle nous pénètre et nous gagne.

En morale, plus d'un austère
Est moins diamant que charbon :
On peut avoir, sans être bon,
Toutes les vertus de la terre.

Au contraire, cette âme sœur
Réunissant tous les mérites
Offre, comme les marguerites,
Simplicité blanche et douceur.

Elle a dans nos deuils et nos brumes
Des baumes toujours épanchés !
Sur nos cœurs brûlés de péchés,
Recroquevillés d'amertumes.

Elle rassure les alarmes,
Redonne la compassion,
Et la pleureuse émotion
Aux déshabitués des larmes.

Le vrai bon change l'atmosphère
Autour de tous : au fond de soi
L'apaisement qu'on en reçoit
Fait qu'aussitôt on le révère.

Quand il part, il laisse après lui,
Comme un sillage de tendresse,
De placide et claire allégresse
Qui rayonne sur votre ennui.

Toujours ses tranquilles paupières
Se relèvent sur des yeux francs,
Et, quand sa voix plaint des souffrants,
Elle ferait pleurer les pierres.

Il a, semble-t-il, dans son geste
Et dans sa parole d'enfant
Je ne sais quoi qui vous défend
Contre l'Impur et le Funeste.

Ses mouvements comme ses pauses
Vous calment, son aspect sourit...
Il met du repos dans l'esprit
Et de la gaieté sur les choses!

Venant de vous rendre service,
Il veut encor vous obliger,
Et s'offre, sans peur du danger,
Et sans regret du sacrifice.

On dirait, telle est sa constance
Dans l'indifférence pour lui
Qu'il trouve à satisfaire autrui
Le motif de son existence.

De corps, il peut être tortu,
D'une laideur abjecte, énorme,
Il est relevé dans sa forme
Pour la beauté de sa vertu.

Heureux l'enfant, l'homme ou la femme
Qui la possède, la Bonté!
Il régale l'humanité
Avec le meilleur de son âme.

Le penseur et le solitaire
Admirent ce trésor du cœur,
Si riche avec tant de longueur,
Si simple avec tant de mystère.

D'allure nullement mystique
Elle est humaine de tout point,
Mais elle ne s'explique point
Cette vertu plutôt rustique.

Elle figure à la raison
L'apitoiement de la nature
Sur la vie et sur sa torture,
Sur la mort et sur son poison.

L'inconnu qui nous la dispense
A prévu son heureux effet
Et tout le mal qu'il nous a fait
Un peu par elle il le compense.

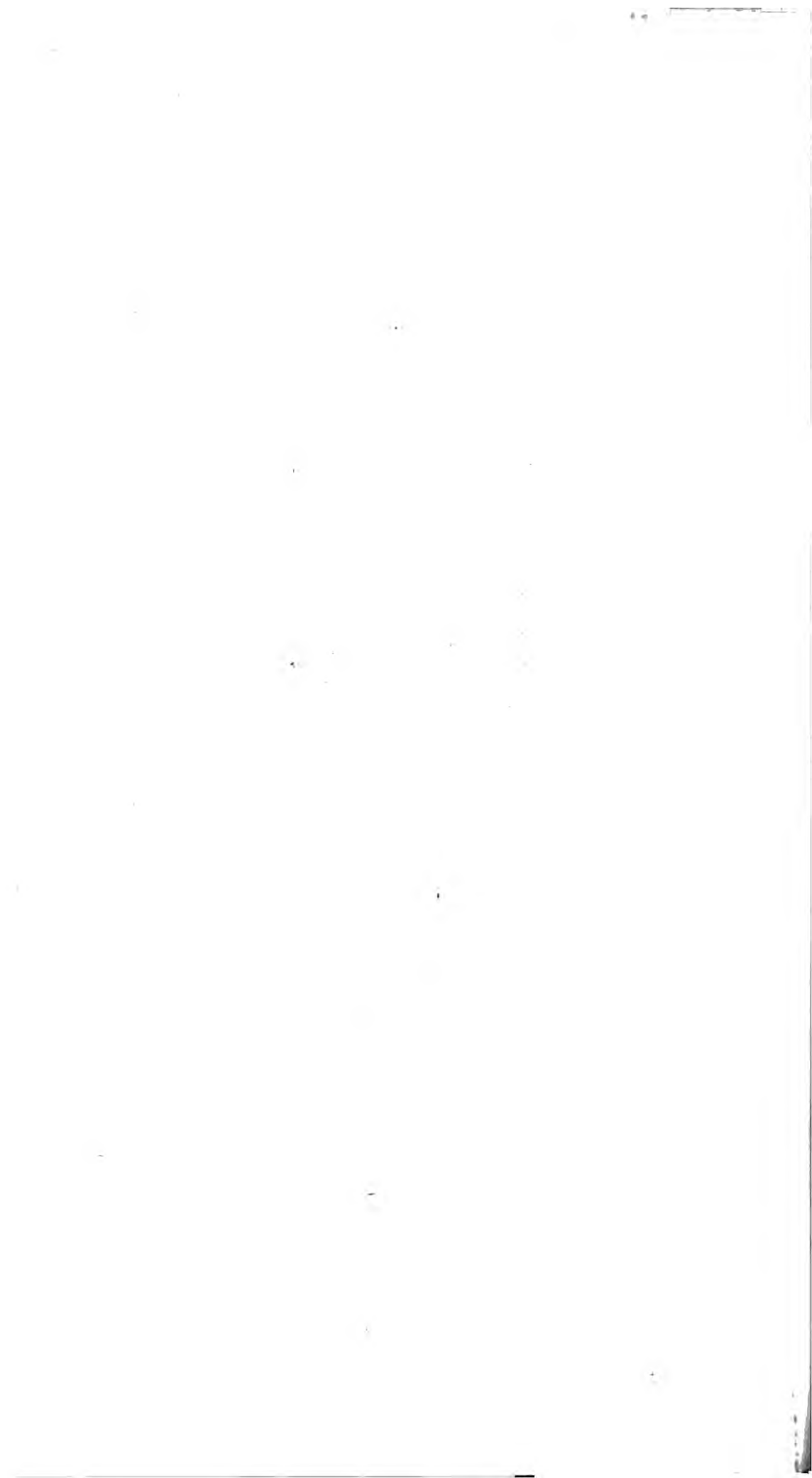
Sans le vouloir est-elle égale?...
Qu'importe! Honorons son instinct
Qui lui donne chaque matin
Cette franche humeur de cigale.

Et même, comme tel méchant
Le déclare d'un ton tranchant,
Si bonté veut dire sottise :

La plus grande gloire ici-bas,
C'est de garder, jusqu'au trépas,
La sainteté de la bêtise...

PAYSAGES ET PAYSANS

(1899)



PAYSAGES ET PAYSANS

RÉPONSE D'UN SAGE

Un jour qu'avec sollicitude
Des habitants d'une cité
L'avaient longuement exhorté
A sortir de sa solitude :

« Qu'irais-je donc faire à la ville?
Dit le songeur au teint vermeil,
Regardant mourir le soleil,
D'un air onctueux et tranquille.

Ici, de l'hiver à l'automne,
Dans la paix des yeux, du cerveau,
J'éprouve toujours de nouveau
La surprise du monotone.

Mes pensers qu'inspirent, composent,
Les doux bruits, les molles couleurs,
Sont des papillons sur des fleurs,
Voltigeant plus qu'ils ne se posent.

Fuir pour les modes, les usages
D'un enfer artificiel
Le grand paradis naturel?
Non! je reste à mes paysages.

Chez eux, pour moi, je le proclame!
Le temps se dévide enchanté.
J'ai l'extase de la santé,
Le radieux essor de l'âme.

Mon cœur après rien ne soupire.
Je tire mon ravissement
De l'espace et du firmament.
C'est tout l'infini que j'aspire!

Vos noirs fourmillements humains
Courant d'incertains lendemains?...
J'aime mieux ces nuages roses!

Et je finirai dans ce coin
Mon court passage de témoin
Devant l'éternité des choses. »

A QUOI PENSE LA NUIT

A quoi pense la Nuit, quand l'âme des marais
Monte dans les airs blancs sur tant de voix étranges,
Et qu'avec des sanglots qui font pleurer les anges
Le rossignol module au milieu des forêts?...

A quoi pense la Nuit, lorsque le ver luisant
Allume dans les creux des frissons d'émeraude,
Quand murmure et parfum, comme un zéphyr qui rôde,
Traversent l'ombre vague où la tiédeur descend?...

Elle songe en mouillant la terre de ses larmes
Qu'elle est plus belle, ayant le mystère des charmes,
Que le jour regorgeant de lumière et de bruit.

Et — ses grands yeux ouverts aux étoiles — la Nuit
Enivre de secret ses extases moroses,
Aspire avec longueur le magique des choses.

LA PETITE SŒUR

En gardant ses douze cochons
Ainsi que leur mère qui grogne,
Et du groin laboure, cogne,
Derrière ses fils folichons,

La sœurette, bonne d'enfant,
Porte à deux bras son petit frère
Qu'elle s'ingénie à distraire,
Tendre avec un soin émouvant.

C'est l'automne : le ciel reluit.
Au long des marais de la brande
Elle va, pas beaucoup plus grande
Ni guère plus grosse que lui.

Ne s'arrêtant pas de baiser
La petite tête chenue,
Sa bouche grimace, menue,
Rit à l'enfant pour l'amuser.

Elle lui montre le bouleau ;
Et lui dit : « Tiens ! la belle glace ! »
Et le tenant bien, le déplace
Pour le pencher un peu sur l'eau.

Et puis, par elle sont épiés
Tous les désirs de ses menottes ;
Elle chatouille ses quenottes,
Elle palpe ses petits pieds.

Sa chevelure jaune blé
Gazant son œil bleu qui l'étoile,
Contre le soleil fait un voile,
Au baby frais et potelé.

Ils sont là, parmi les roseaux,
Dans la Nature verte et rousse,
Au même titre que la mousse,
Les insectes et les oiseaux :

Aussi poétiques à l'œil,
Vénérables à la pensée !
Double âme autant qu'eux dispensée
De l'ennui, du mal et du deuil !

Par instants, un petit cochon,
Sous son poil dur et blanc qui brille
Tout rosâtre, la queue en vrille,
Vient vers eux d'un air drôlichon.

Il s'en approche, curieux,
Les lorgne comme deux merveilles,
Et repart, ses longues oreilles
Tapotant sur ses petits yeux.

Et puis, c'est un lézard glissant,
Ou leur chienne désaccroupie,
Éternuant, tout ébaubie,
Pendant son grattage plaisant.

Alors la sœur dit au petiot
Dont l'œil suivait un vol de mouche :
« Regarde-la donc qui se mouche
« Et qui s'épuce — la Margot ! »

Au souffle du vent caresseur
Chacun fait son bruit monotone ;
Ce qu'elle dit — ce qu'il chantonne :
Même vague et même douceur !

Entre des vols de papillons
Leur murmure plein d'indolence
S'harmonise dans le silence
Avec la chanson des grillons.

Mais le marmot que le besoin
Gouverne encore à son caprice
Crie et réclame sa nourrice
En agitant son petit poing.

Ses pleurs sont à peine séchés
Qu'il en reperle sur sa joue...
La sœur lutine et joue
Avec ces chagrins si légers.

A mesure qu'il geint plus fort,
Que davantage il se désole,
Sa patience le console
Avec plus de sourire encor.

Le tourment de l'enfant navré
A grossi les larmes qu'il verse...
Elle le berce — elle le berce,
Le pauvre tout petit sevré!

Elle l'appelle « son Jésus! »
Le berce encore et lui reparle,
Tant qu'elle endort le petit Charlie.
Mais l'âge reprend le dessus,

Elle est fatiguée, elle a faim,
Elle va comme une machine,
Renversant un peu son échine
Sous ce poids trop lourd à la fin.

L'enfant recommence à crier :
Sa sœur met sa force dernière
A le porter — taille en arrière
Que toujours plus on voit plier.

C'est temps qu'il ne dise plus rien !
Sur sa capote elle le pose,
Et pendant qu'il sommeille, rose,
Elle mange auprès, va, revient,

D'un pied mutin, vif et danseur.
Et quand le petiot se réveille,
Il retrouve toujours pareille
La Maternité de sa sœur.

LES GLISSOIRES

Il fait un froid noir et tout gèle :
Abreuvoir, écluse et ruisseau.
Tous les puits, à l'endroit du seau,
Ont de la glace à leur margelle.

C'est pourquoi, vite, après la classe,
Les enfants viennent, à grands cris,
Glisser sur l'étang si bien pris
Qu'ils ne craignent pas que ça casse.

En tas, casquettes sans visière,
Bérets bâillants, chapeaux tortus,
Ils arrivent, les reins battus
Par leur petite carnassière.

Et, de-ci, de-là, tout heureuse,
Chaque troupe se met au jeu,
Sillonnant à la queue leu leu
La belle surface vitreuse.

Légères, folles, bien ingambes,
Elles ont indéfiniment
Le caprice du mouvement
Ces fragiles petites jambes!

Rapidement, mainte glissoire
Qu'en chœur tant de mutins sabots
Polissent comme des rabots
Est nivelée et presque noire.

On les voit gris et bleus les mioches
Qui, d'un trait, au bas des airs blancs,
Passent, les bras tendus, ballants,
Croisés — ou les mains dans les poches.

Et, plus d'un faisant la mimique
D'accomplir un besoin pressant
Reste accroupi, tout en glissant,
Avec un naturel comique.

Quelques très petiots se hasardent,
Mais, tombés trop fort, ayant peur,
Immobiles, pleins de stupeur,
Se tiennent au bord et regardent;

Ils sont charmants, piteux et drôles,
Ces pauvres mignons étonnés,
Grelottants, la roupie au nez,
Le cou rentrés dans les épaules!

Les autres, au long des saulaies,
Filent toujours avec entrain :
Tels, devant les vitres d'un train
Courent les arbres et les haies.

Sur le bruit des voix qui remplissent
Les échos de leurs appels fous
Tranche le vacarme des clous
Mordant, raclant, autant qu'ils glissent.

De loin, vous entendez, il semble,
Tant c'est ronfleur, dur et perçant,
Plus de cent meules repassant
Qui grinceraient toutes ensemble.

— Autour, des plaines dépouillées
Montrant leurs vieux herbages gris ;
Des arbres nus, d'autres maigris :
Tête ronde et feuilles rouillées.

Mais, vifs et gais comme la flamme,
Ces garçonnets au teint vermeil
Mettent là verdure et soleil :
Tout le printemps qu'ils ont dans l'âme.

Au cœur du paysage triste,
Entre ces lointains malheureux,
Sous ce ciel de métal, — par eux
La vie un instant resubsiste.

Ils sont le bonheur d'aventure,
L'éclat de rire triomphant
Qui passe comme un coup de vent
En cette mort de la nature!

Mais il se fait tard, le jour baisse.
Les glisseurs vont, moins résolus,
Et, bientôt, on ne les voit plus
Qu'à travers une brume épaisse.

Rien qu'un dernier monôme roide
De petits fantômes en noir!
Tous à la file! — et puis, bonsoir!
Ils se sauvent dans l'ombre froide.

Et, la nuit, aux torpeurs funèbres,
Donne un mystère inquiétant
Au face à face de l'étang
Avec la lune ou les ténèbres.

TRISTESSE DES BŒUFS

Voilà ce que me dit en reniflant sa prise
Le bon vieux laboureur, guêtré de toile grise,
Assis sur un des bras de sa charrue, ayant
Le visage en regard du soleil rougeoyant :

« Ces pauv' bêt' d'animaux n'comprenn'pas qu'la parole.
T'nez! j'avaisdeuxbœufs noirs!... Pour labourer un champ?
C'était pas d'leur causer; non! leur fallait du chant
Qui s'mêle au souffl' de l'air, aux cris d'l'oiseau qui vole!

Alors, creusant l'sillon entr'buissons, chên's et viornes,
Vous les voyiez filer, ben lent'ment, dans ceux fonds,
Tels que deux gros lumas, l'un cont'l'aut', qui s'en vont
Ayant tiré d'leu têt' tout'la longueur des cornes.

L'sillon fini, faisant leur demi-rond d'eux-mêmes,
I's en r'commençaient un auprès, juste à l'endroit;
J'avais qu'à l'ver l'soc qui, rentré doux, r'glissait droit...
Ainsi, toujours pareil, du p'tit jour au soir blême.

C'était du bel ouvrage aussi m'suré q'leur pas,
Q'ça soit pour le froment, pour l'avoin', pour le seigle,
Tous ces sillons étaient jumeaux, droits comme un'règle,
Et l'écart entr' chacun comm' pris par un compas.

Par exempl', fallait pas, dam' ! q'la chanson les quitte !
A preuve que quand, des fois, j'la laissais pour prend' vent,
I's'arrêtaient d'un coup, r'tournaient l'mufle en bavant,
Et beurmaient tous les deux pour en d'mander la suite.

Mais, c'est pas tout encor, dans l'air de la chanson
I'v'laient d'la même tristesse ayant toujou l'mêm' son,
A cell' du vent et d'l'arb' toujou ben accordée.
Mais d'la gaieté? jamais i' n'en voulur' un brin!

Ça tombait ben pour moi qui chantais mon chagrin.
Ya donc des animaux qu'ont du choix dans l'idée
Et qu'ont l'naturel trist' puisque, jamais joyeux,
Dans la couleur des bruits c'est l'noir qu'i's'aim' le mieux. »

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ

Ne sortant pas de faire jeûne,
Une fois, le père Lucas,
Sincère, et du fond de son âme,
Disait à ses quatre grands gars,
Tous, de l'aîné jusqu'au plus jeune,
Bien en âge de prendre femme :

« Mes enfants, faut peupler d'son espèc' ! Ya pas d'trêve !
Faut q'tout c'qui vit engendre ! et qu'toujours s'accroissant,
Les êtr' les uns aux autr', sans fin, se r'pass' leur sang,
Tel' qu'aux racin' des arb' la terr coule sa sève.

Tout' femelle est un champ ou l'bon mâle i' doit s'mer
La grain' d'humanité qu'est dans l'grenier d'son être :
B'sogn' douce et ben commod' ! Puisqu'y a besoin q'd'aimer,
Et q'sans plaisi' pour l'homm', l'enfant pourrait pas naître.

Dans c' champ-là qu'est l' plus nobl' faut fair' de beaux sillons,
Q'l' homme y mèn' la charrue au c' mand' ment d' la nature,
Avec la bell' chaleur du sang pour aiguillon
D'l' amour qui doit tout l' temps penser à sa culture !

Dans ceux chos' là, faut pas, trop à sa fantaisie,
Écouter les conseils du vice et d' la boisson.
En s' mant, i' faut toujours songer à la moisson,
Féconder sérieusement l' épous' qu' on a choisie.

Faut êt' chaud, mais d' instinct réglé comm' ceux bêt' fauves;
D' êt' trop paillard ou d' l' êt pas assez... C'est un tort !
Dit' vous ben qu' vous êt' vu, quand l' amour joint les corps,
Par le grand œil d' en haut dont pas un homm' se sauve.

Dieu merci ! vous n' êt' pas des poussifs à teint pâle,
Vous avez bonn' poitrine et fort tempérament,
Vous d' vez donc tous les quat' faire offic' de bons mâles,
Accomplir sans tricher vot' destin d' engross' ment.

Mangez fort ! et fait' -vous du sang, des muscl', des os !
Buvez ! mais sans jamais perd' la raison d' un' ligne ;
Pas trop d' peïn' ! Ceux qui s' us' au travail sont des sots.
Réglez la sueur du corps ainsi q' le jus d' la vigne !

Comm' faut q' la femm' soit pure avec des yeux ardents,
Q' fièr' dans les bras d' l' époux qui n' cherch' qu' à la rend' mère
Ell' yoffr' l' instant d' bonheur qui fait claquer ses dents
Pour que leur vie ensemb' ne soit jamais amère.

Voyez-vous? l'trôn' d'un' femme? C'est l'lit d'son cher époux.
C'est là q'jeune ell' pratiq' l'amour sans badinage,
Et q'vieille ell' prend, des fois, encore un r'pos ben doux
Au long d'son vieux, après les soucis du ménage.

Là-d'sus buvons un coup! dans ceux chos' de l'amour
J'vous souhait' de pas vous j'ter comme un goret qui's vautre,
Et que, pour chacun d'vous, l'plus cher désir toujours :
Ça soit d'faire des enfants qui puiss' en faire d'autres! »

LA FEMME STÉRILE

Ses jupons troussés court comme sa devantière,
Sous ses gros bas bleus bien tirés
Laisant voir ses mollets cambrés
A mi-chemin des jarretières,
S'en vient près du vieux cantonnier
La femme rousse du meunier :
Cheveux frisés sur des yeux mièvres,
Blanche de peau, rouge de lèvres,
Le corsage si bien rempli
Qu'il bombe aux deux endroits, sans pli,
Cotillon clair moulant énormes
Le callipyge de ses formes.
Voilà ce qu'elle dit alors au père Pierre
En train de casser de la pierre :

« Voyez ! si l'on n'a pas d'malheur,
Et si n'faut pas que l'diab' s'en mêle !
J'suis pourtant un'solid' femelle,
En plein' force et dans tout'sa fleur,

Eh ben! yaura six ans à Pâques
Que j'somm' mariés, et q'tels qu'avant,
Nous pouvons pas avoir d'enfant!
Ça s'ra pour c'te fois, disait Jacques,

Mais toujou sans p'tit le temps passa...
Et qu'on en voudrait tant un! Dame!
C'est pas d'not'faut'! l'homme et la femme
On fait ben tout c'qui faut pour ça.

J'ai fait dir' des mess' de pèl'rins,
Brûler des cièrg' aux saints, aux saintes,
Dans des églis' en souterrains,
Mais ouah! j'suis pas d'venue enceinte.

Les prièr'? les r'mèd' de tout' sorte?
Méd'cins? Curés? n'm'ont servi d'rin.
J'suis tell' comme un mauvais terrain
Qu'on ens'menc' ben sans qu'i' rapporte.

Et vrai! C'est pourtant pas qu'on triche!
Mais, des fois, vous q'êt's' un ancien.
Si vous connaissiez un moyen?
Faut me l'donner! mon père' Pierriche. »

Alors, le vieux lâchant sa masse,
A genoux, sur son tas, voûté,
Lui répond avec la grimace
Du satyre qu'il est resté,

La couvant de son œil vert brun
Qui lèche, tâte, enlace, vrille :
« Sais-tu c'que't'as à fair , ma fille?
Eh ben! faut aller à l'emprunt. »

Et la meunière aux yeux follets,
Qui sait ce que parler veut dire,
S'écrie en éclatant de rire :
« Vous seriez l'prêteur, si j'voulais.

Hein? fiez-vous donc à c'bon apôtre!
Mais j'veux pas d'vous, vieux scélérat! »
Et lui : « T'as ma r'cett' qui pourra
P't'êt'ben t'servir avec un autre. »

LES BÊTES

(1911)



LES BÊTES

ÉTUDE DE CHAT

Longue oreille, des crocs intacts, de vrais ivoires,
Le corps svelte quoique râblu,
Son beau pelage court et gris à barres noires
Lui faisant un maillot velu;

Des yeux émeraudés, vieil or, mouillant leur flamme
Qui, doux énigmatiquement,
Donnent à son minois le mièvre et le charmant,
D'un joli visage de femme.

Avec cela rôdeur de gouttières, très brave,
Fort et subtil, tel est ce chat,
Pratiquant à loisir le bond et l'entrechat,
Au grenier comme dans la cave.

Aujourd'hui depuis l'aube, ayant bien ripaillé
Au vieux château qui le vit naître,
Il est, sur son fauteuil poudreux et dépaillé,
Accroupi devant la fenêtre.

Il pleuvasse un peu, mais pour ce craintif de l'eau
L'ondée a trop de violence;
Il reste au gîte, y fait son ronronnant solo
Dans la musique du silence.

Confit en sa mollesse, il peine à s'étirer,
Piète, sort sa griffe, la rentre;
Pour le moment, sans puce, et gavé son plein ventre,
Il n'a plus rien à désirer.

Une poussière ayant picoté son nez rose,
Il éternue, et comme un loir,
Il s'étend paresseux, chargé de nonchaloir,
Et genoux pliés se repose.

L'œil mi-clos, rêvassant plutôt qu'il ne sommeille,
Gardant l'ouïe et l'odorat,
Il guigne le grillon du mur, flaire le rat,
Écoute ronfler une abeille.

Le temps passe, à la fin, de sieste en somnolence,
Il s'endort, puis, se réveillant,
Se rendort de nouveau, se réveille en bâillant,
Tant qu'il sort de son indolence.

Il toussote, se mouche et se désassoupit,
Bombe son échine et la creuse
En redressant sa queue alerte, toute heureuse
D'avoir terminé son répit.

A l'œuvre maintenant ! toilette et gratterie
L'absorbent tout entier. Le chat,
Si propre tel qu'il est, si bien peigné déjà,
Se lisse avec coquetterie.

Que par hasard un poil se colle sur sa langue,
Pour l'avaler, le miauleur
Grimace en mâchonnant, fait comme un beau parleur
Qui s'empêtre dans sa harangue.

A piochement de tête onduleux, brusque et drôle,
Il se râpe le bas du cou ;
Des griffes et des dents il insiste beaucoup
Aux démangeaisons de l'épaule.

Son opération, d'un arrêt s'entrecoupe :
Il tend son regard et son flair,
Et le col et les reins en arc, la cuisse en l'air,
Lèche les abords de sa croupe.

Sans voir ce que la pluie en tapotant gribouille
Sur la crasse de son carreau,
Il humecte longtemps le caoutchouc noiraud
De sa patte, et se débarbouille.

Éveillée à présent, mutine se détache
Sur un fond d'ombre vague aux clairs-obscurs tremblants,
Sa frimousse qui montre espacés et tout blancs
Les poils raides et droits lui servant de moustache.

Mais la pluie a cessé. Quelqu'un entre soudain.
Le matou sort d'un bond, gagne cour et jardin,
Et bientôt on le voit marchant à pas tranquilles
Au long du vieux chenal, sur la mousse des tuiles.

MORT DE PISTOLET

Mon fidèle partout, sûr en toute saison,
Par qui je ruminais des chimères meilleures,
Ma vraie âme damnée, humble à toutes les heures,
Mon ami des chemins comme de la maison.

Mon veilleur qui, pour moi, faisait guetter son somme,
Qui, par sa tendre humeur, engourdissait mon mal,
M'offrant sans cesse, au lieu du renfermé de l'homme,
Dans ses bons yeux parlants, son âme d'animal.

Il repose à jamais là, mangé par la terre,
Mais je l'ai tant aimé, d'un cœur si solitaire,
Que tout son cher aspect, tel qu'il fut, me revient.

L'appel de mon regret met toujours à mes trousses,
Retrottinant, câlin sous ses couleurs brun-rousses,
Le fantôme béni de mon pauvre vieux chien.

LE VIEIL ANE

Sa prunelle qui fut limpide
Exprime en son vitreux noyé
L'accablement stupéfié,
La résignation torpide.

Ratatiné de long en large,
Très vieux, infirme, il se maintient
Dans le tourment quotidien
Des coups, du jeûne et de la charge.

Sa croix noire sur ses reins gris
Est encore des mieux marquées,
Mais ses côtes, saillant arquées,
Semblent cercler ses flancs meurtris.

Ses fatigues, toujours pareilles,
Aujourd'hui, demain, comme hier,
Ont fait perdre leur aspect fier
A son cou comme à ses oreilles.

Celui-là tortueux se tend
Vers ses pieds, champignons de corne;
Celles-ci ploient leur longueur morne,
Tombent flasques en s'écartant.

Tout à l'aise la mouche pique,
La teigne mange à belles dents
Son ventre si creux en dedans
Qui pend chenu, presque hydropique.

Coudant ses jambes si peu hautes,
Il a l'air de crouler. Son dos
Tout encoché par les fardeaux
Se cintre au rebours de ses côtes.

Assurément, il est entier,
Mais jamais plus il ne le montre
A la femelle qu'il rencontre
Sur la route ou par le sentier.

Il pleure son ardeur éteinte
Par son mutisme sépulcral,
Ou par un hi-han guttural
Qui tient du râle et de la plainte.

Jadis, ses dents à coups égaux
Rythmaient son broutement avide,
Maintenant sa mâchoire est vide
Et n'a plus même de chicots.

De son mieux il suce, il triture
Herbe ou grain qu'il ne peut broyer;
C'est à force de la mouiller
Qu'il avale sa nourriture.

Et tandis que sa tête blanche
Se laisse de plus en plus choir,
Sa queue est un vain émouchoir
Dont il ne reste que le manche.

Cette ruine m'intéresse,
J'aime ce baudet dévasté
Et j'ai pour sa difformité
Une pitié qui la caresse.

Nettement peinte et prononcée,
Sa silhouette m'apparaît
Et, comme un cauchemar secret,
Est vision dans ma pensée.

Demeuré longtemps sans le voir,
Là, par hasard, à l'improviste,
En un marécageux coin triste,
Je le retrouve enfin ce soir.

Moutons et vaches se rassemblent,
Sans paître, il reste éloigné d'eux,
Il va d'un boîtement hideux
En cognant ses jarrets qui tremblent.

Ses pieds de devant à la chaîne,
Se levant tous deux à la fois,
Il saute raide comme en bois,
Et puis retombe et se retraîne.

Seul, hélas! du petit troupeau,
Il s'appareille à la ravine
Montrant ses rocs sous son épine,
Comme lui, ses os sous sa peau.

Tout le lugubre de l'endroit
En cet infortuné s'incarne,
Sa forme encore se décharne
Avec la clarté qui décroît.

Spectral sur l'ombre déjà noire,
Maudit, sinistre, à l'abandon,
Il rampe affreux près du chardon
Trop impossible à sa mâchoire.

Et l'horreur me prend à la fin,
Je me sens l'âme épouvantée
Par cette maigreur qu'ont sculptée
Le temps, le travail et la faim.

En frémissant je me retire;
Dans la nuit, la brume et le vent,
Me suit le squelette vivant
De la pauvre bête martyre.

L'AIGLE

L'aigle est l'enfant des rocs où s'incruste sa griffe,
Tout le fauve des bois se retrouve, augmenté,
Dans son plumage épais et plat, trop dur planté,
Trop dru pour que jamais nul vent ne l'ébouriffe.

Ses yeux de braise ardente aux luisants de citernes,
Avec leurs durs regards aussi longs qu'acérés,
Vrillent l'obscur compact des bas-fonds enterrés,
Lisent le labyrinthe égarant des cavernes.

Déjà si beau perché, l'aigle se transfigure,
Est le roi de l'éther et l'âme du zénith,
Quand ses ailes battant les monstres de granit
Ont dans leur planement roidi leur envergure.

Seul son haut vol que rien ne devance et n'arrête
Met une ombre de vie au bleu des cieux déserts.
Vogueur indéfini dans la houle des airs,
Il a deux avirons qui brassent la tempête,

Et son bec qui saurait lui creuser un repaire !
Aux taillants et crochu par les glaciers fourbis,
Fait pour hisser aux rocs la bêlante brebis
Et pour clouer au sol la sifflante vipère !

Brusque, au poitrail d'un bœuf, sa serre qui l'enlace
Lui farfouille le cœur de son ongleux étau :
Alors comme un boucher tranche avec un couteau,
Il peut avec son bec le dépecer sur place.

Ainsi construit pour vivre au sein des vastitudes,
Il tient vallons, plateaux, profondeurs et lointain,
Et tandis que, partout il est sûr du butin,
Son vieil orgueil amer peuple ses solitudes.

Après qu'il a mangé bien fraîche sa victime,
En laissant la carcasse au charogneux vautour,
Il repart en tous sens ou reprend tour à tour
Son fougueux va-et-vient du faite et de l'abîme.

Du fond des noirs chaos dont la mort est l'hôtesse,
Où l'arbre est l'englouti des gaves, des limons,
Il s'enlève, soudain, dans la clarté des monts,
Faisant vers leur sommet fulgurer sa vitesse.

Puis, dans ces trous béants de la terre en désastre,
Si prompt il redescend qu'il a, presque à la fois,
Jointes et mêlés sur lui, souffles chauds, souffles froids,
La poussière de l'onde et la vapeur de l'astre.

Aussi sûr que l'insecte au fin bout d'une tige,
Il se tient sur un pied aux aiguilles des rocs,
De la sorte, au-dessus des puits d'ombre et des blocs,
Il aime à savourer son dédain du vertige.

En déluges croulants le ciel peut se dissoudre,
Il prend son large vol tenté par l'incertain,
Croise avec les éclairs son lorgnement hautain,
Aspire le cyclone à côté de la foudre!

Les reflets de la neige et ses froides épices
Lui font les airs plus purs, plus subtils et plus blancs;
La rumeur des sapins vert noir, toujours tremblants,
Berce sa songerie au bord des précipices.

Ces arbres mettent là, par le deuil de leurs teintes,
Comme un lien d'horreur sauvage entre eux et lui
Et la communion de son royal ennui,
Par son silence altier s'opère avec leurs plaintes.

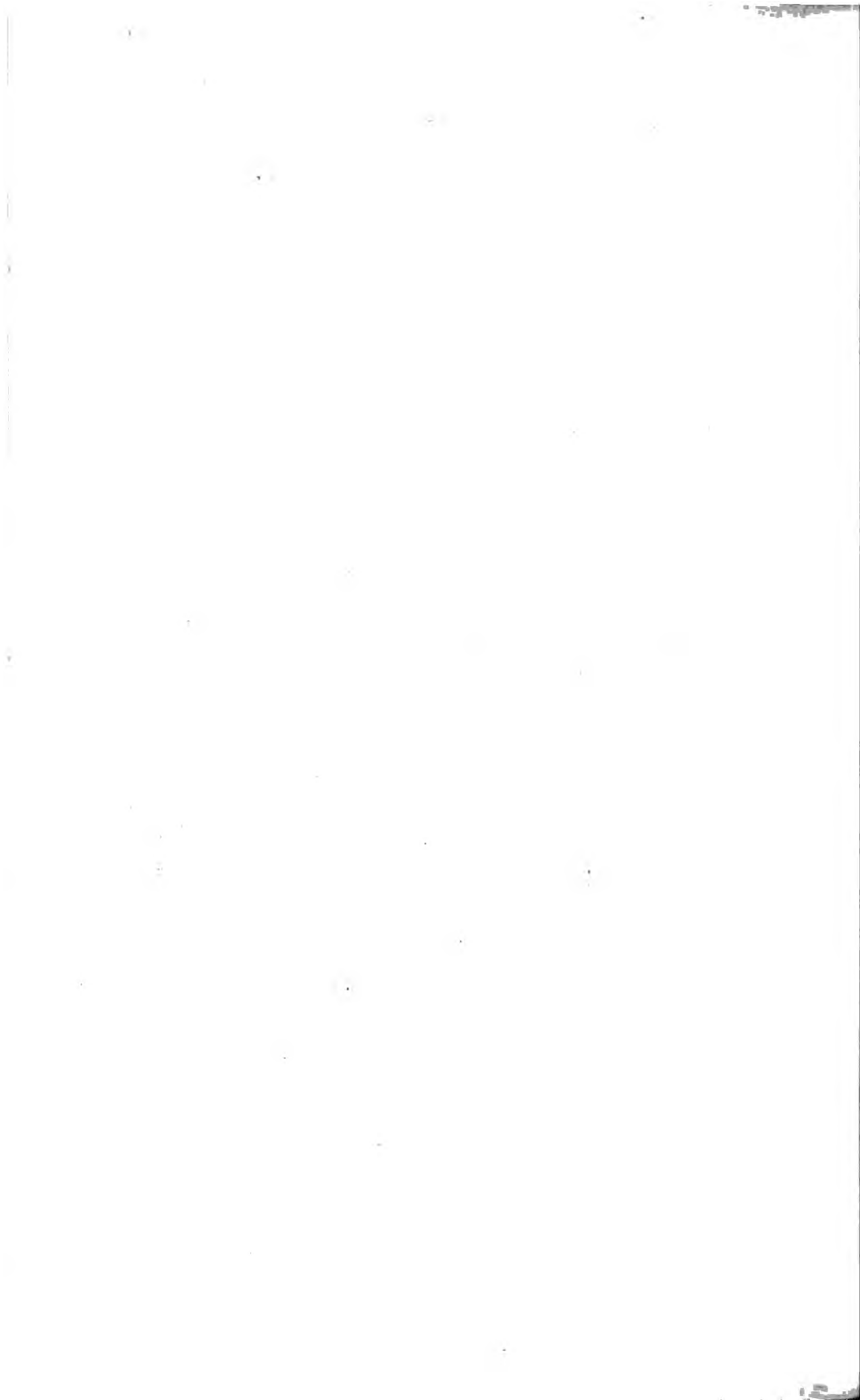
Ayant l'azur pour toit, la terre pour auberge,
Le culminant obstacle et le vent pour jouets,
Farouche il reste, au gré de ses âpres souhaits,
Le solitaire intact dans sa liberté vierge.

Son nid, même sa proie, amours, progéniture,
Qu'importe à son humeur qui veut l'espace fou!
Délaissé volontaire, il sacrifiera tout
A ce goût d'abandon qu'il tient de la nature.

Que l'enchantement noir de la nuit taciturne
Par les clignotants vils soit recherché, voulu...
A l'aigle il faut les feux du grand dieu chevelu,
Le mystère aveuglant du flamboiement diurne!

D'un coup d'aile, jailli des plus profonds abîmes,
Vorace de soleil, pour s'en gaver les yeux,
Il dépasse les monts et reste, glorieux,
La hauteur souveraine entre toutes les cimes.

Fauve amant de la nue où tend son vol avide,
Il cogne, incorruptible en sa morne fierté,
Au front de la lumière et de l'immensité,
Son rêve d'infini, son ivresse du vide!



FIN D'OEUVRE

(1919)

FIN D'OEUVRE

LANGAGE DU RÊVE

Des sons devenus la parole
De tout l'humain inexprimé,
Comme un cri nombreux et rythmé
De la pensée obscure et folle...

Un langage extraordinaire
Qui vous chante autant d'inconnu
Que la mer, le ruisseau menu,
Le vent, la pluie et le tonnerre...

Un bruit subtil, ensorcelant,
Grinçant le cauchemar, parlant
La nature et le fantastique,

Assez mélancolique et beau
Pour interpréter le tombeau
Et l'au delà... C'est la Musique!

LES MÉTÉORES

(Imité des *Phares* de Baudelaire)

Hugo! monde farouche! Etna de poésie!
Pour l'éteindre, la mer n'aurait pas assez d'eau.
Prodigieux contraste! immense fantaisie!
Créant Esméralda près de Quasimodo!...

Hugo! c'est le clairon gigantesque qui sonne
La fanfare du droit et de la liberté!
Et ses vers, blancs chevaux que l'art caparaçonne,
Galopent dans la nuit du rêve illimité.

Barbier! brasier lyrique où l'ïambe s'allume!
Forge cyclopéenne et rugissante! enfer
Où le métal rougi se tord sur une enclume
Que martèlent sans fin des assommeurs de fer.

Lamartine! Eden pur où des harpes étranges
Vibrent si doucement dans un air embaumé
Qu'on dirait un écho de la lyre des anges
Tombé du haut du ciel sur le monde charmé.

Alexandre Dumas ! où les drames bouillonnent,
Phalange de héros fiers comme des défis !
Vaste océan d'humour que les rires sillonnent,
O colosse ! à quelle œuvre énorme tu suffis.

Balzac ! burin du siècle imprégné de névrose
Qui, sur tous les métaux avec férocité,
Se condamne à graver des poèmes en prose
Où vibrent les sanglots de la modernité.

Balzac ! sombre théâtre où l'humanité joue,
Rue étrange où l'avare au bras de la catin
Passent, la boue au cœur et le fard sur la joue,
Suivis de l'adultère infâme et clandestin !

George Sand ! à jamais reine des bucoliques !
Musique des baisers d'une exquise longueur !
Clairière de l'extase, où les mélancoliques
Vont se griser d'amour, de vague et de langueur.

Musset ! île de foi dans l'océan du doute,
Rêve d'amour éclos sur un corps acheté,
Poison délicieux qu'on aime et qu'on redoute
Tant l'ivresse qu'il donne a de morosité.

De Vigny ! crépuscule automnal où l'on hume
Le mystère des bois, où l'oiseau jase encor
Et qu'attriste parfois au milieu de la brume
La fanfare plaintive et lointaine du cor.

Gautier! ciseau païen sculptant dans la matière
Les glorieux contours d'un buste sans égal,
Palais de la couleur, où la nature entière
Rit sur des plafonds d'or embrumés d'idéal.

Bouilhet! ravin boisé dont les bruits vous enchantent,
Savoureux d'exotisme et barde magicien,
Qui dans un chatoïement d'escarboucles qui chantent
Évoque tout un monde antédiluvien.

Flaubert! scalpel des sens et bistouri de l'âme
Qui fouille l'être et sonde impitoyablement
Cette lubricité qui s'appelle : la femme,
Et cette lâcheté qui s'appelle : l'amant.

Baudelaire! Élixir de spleen et d'ironie,
Harem vertigineux des modernes Saphos!
Bal sinistre où l'orchestre a des sons d'agonie,
Et que la mort traverse en agitant sa faux.

Pierre Dupont! senteur, âme des sapinières,
Hymne des raisins mûrs et des jaunes épis,
Clair de lune irisant les flaques des marnières,
Pacage ensoleillé plein de bœufs accroupis.

Barbey d'Aurevilly! c'est la plume effroyable,
La plume qui fait peur au papier frémissant,
Car elle écrit les mots que lui dicte le diable
Avec du vitriol, des larmes et du sang.

Banville! buisson vert où fauvettes et merles
Chantent avec tant d'art que plus d'un rossignol
Jalouse leur gosier d'où s'échappent en perles
Le lyrisme d'Orphée et l'entrain de Guignol!

Et Leconte de Lisle! âme des pics farouches
Contre qui vainement la foudre se rua!
Forêt vierge où se mêle au vol des oiseaux-mouches
Le rampement du tigre et du serpent boa.

Poètes! vin du cœur! suprême friandise!
Je m'abreuve à longs traits de vos chères saveurs!
La vie est un enfer où je m'emparadise
Puisque je bois votre âme, ô sublimes rêveurs!

LE CORBEAU

(Traduit d'Edgar Poe)

Vers le sombre minuit, tandis que fatigué
J'étais à méditer sur maint volume rare
Pour tout autre que moi dans l'oubli relégué,
Pendant que je plongeais dans un rêve bizarre,
Il se fit tout à coup comme un tapotement
De quelqu'un qui viendrait frapper tout doucement
Chez moi. Je dis alors, bâillant, d'une voix morte :
« C'est quelque visiteur — oui — qui frappe à ma porte :
C'est cela seul et rien de plus ! »

Ah! très distinctement je m'en souviens! c'était
Par un âpre décembre — au fond du foyer pâle,
Chaque braise à son tour lentement s'émiettait,
En brodant le plancher du reflet de son râle.
Avide du matin, le regard indécis,
J'avais lu, sans que ma tristesse eût un sursis,
Ma tristesse pour l'ange enfui dans le mystère,
Que l'on nomme là-haut Lenore, et que sur terre
On ne nommera jamais plus!

Et les rideaux pourprés sortaient de la torpeur,
Et leur soyeuse voix si triste et si menue
Me faisait tressaillir, m'emplissait d'une peur
Fantastique et pour moi jusqu'alors inconnue :
Si bien que pour calmer enfin le battement
De mon cœur, je redis debout : « Évidemment
C'est quelqu'un attardé qui, par ce noir décembre,
Est venu frapper à la porte de ma chambre ;
C'est cela même et rien de plus. »

Pourtant, je me remis bientôt de mon émoi,
Et sans temporiser : « Monsieur, dis-je, ou madame,
Madame ou bien monsieur, de grâce, excusez-moi
De vous laisser ainsi dehors, mais, sur mon âme,
Je sommeillais, et vous, vous avez tapoté
Si doucement à ma porte, qu'en vérité
A peine était-ce un bruit humain que l'on entende ! »
Et cela dit, j'ouvris la porte toute grande :
Les ténèbres et rien de plus !

Longuement à pleins yeux, je restai là, scrutant
Les ténèbres ! rêvant des rêves qu'aucun homme
N'osa jamais rêver ! stupéfait, hésitant,
Confondu et béant d'angoisse — mais, en somme,
Pas un bruit ne troubla le silence enchanté
Et rien ne frissonna dans l'immobilité ;
Un seul nom fut soufflé par une voix : « Lenore ! »
C'était ma propre voix ! — l'écho, plus bas encore,
Redit ce mot et rien de plus !

Je rentrai dans ma chambre à pas lents, et, tandis
Que mon âme, au milieu d'un flamboyant vertige,
Se sentait défaillir et rouler, — j'entendis
Un second coup plus fort que le premier. — Tiens! dis.
On cogne à mon volet! Diable! je vais y voir!
Qu'est-ce que mon volet pourrait donc bien avoir?
Car il a quelque chose! allons à la fenêtre
Et sachons, sans trembler, ce que cela peut être!
C'est la rafale et rien de plus!

Lors, j'ouvris la fenêtre et voilà qu'à grand bruit,
Un corbeau de la plus merveilleuse apparence
Entra, majestueux et noir comme la nuit.
Il ne s'arrêta pas, mais plein d'irrévérence
Brusque, d'un air de lord ou de lady, s'en vint
S'abattre et se percher sur le buste divin
De Pallas, sur le buste à couleur pâle, en sorte
Qu'il se jucha tout juste au-dessus de ma porte....
Il s'installa, puis rien de plus!

Et comme il induisait mon pauvre cœur amer
A sourire, l'oiseau de si mauvais augure,
Par l'âpre gravité de sa pose et par l'air
Profondément rigide empreint sur sa figure,
Alors, me décidant à parler le premier :
« Tu n'es pas un poltron, bien que sans nul cimier
Sur la tête, lui dis-je, ô rôdeur des ténèbres,
Comment t'appelle-t-on sur les rives funèbres? »
L'oiseau répondit : « Jamais plus! »

J'admirai qu'il comprît la parole aussi bien
Malgré cette réponse à peine intelligible
Et de peu de secours, car mon esprit convient
Que jamais aucun homme existant et tangible
Ne put voir au-dessus de sa porte un corbeau,
Non, jamais ne put voir une bête, un oiseau,
Par un sombre minuit, dans sa chambre, tout juste
Au-dessus de sa porte installé sur un buste,
Se nommant ainsi : « Jamais plus ! »

Mais ce mot fut le seul que l'oiseau proféra
Comme s'il y versait son âme tout entière,
Puis, sans rien ajouter de plus, il demeura
Inertement figé dans sa raideur altière,
Jusqu'à ce que j'en vinsse à murmurer ceci :
— Comme tant d'autres, lui va me quitter aussi,
Comme mes vieux espoirs que je croyais fidèles,
Vers le matin il va s'enfuir à tire-d'ailes!
L'oiseau dit alors : « Jamais plus ! »

Sa réponse jetée avec tant d'à-propos
Me fit tressaillir. « C'est tout ce qu'il doit connaître,
Me dis-je, sans nul doute il recueillit ces mots
Chez quelque infortuné, chez quelque pauvre maître
Que le deuil implacable a poursuivi sans frein,
Jusqu'à ce que ses chants n'eussent plus qu'un refrain,
Jusqu'à ce que sa plainte à jamais désolée
Comme un *De profundis* de sa joie envolée,
Eût pris ce refrain : « Jamais plus ! »

Ainsi je me parlais, mais le grave corbeau,
Induisant derechef tout mon cœur à sourire,
Je roulai vite un siège en face de l'oiseau,
Me demandant ce que tout cela voulait dire.
J'y réfléchis, et, dans mon fauteuil de velours,
Je cherchai ce que cet oiseau des anciens jours
Ce que ce triste oiseau, sombre, augural et maigre,
Voulait me faire entendre en croassant cet aigre
Et lamentable : « Jamais plus ! »

Et j'étais là, plongé dans un rêve obsédant,
Laisant la conjecture en moi filer sa trame,
Mais n'interrogeant plus l'oiseau dont l'œil ardent
Me brûlait maintenant jusques au fond de l'âme,
Je creusais tout cela comme un mauvais dessein,
Béant, la tête sur le velours du coussin,
Ce velours violet caressé par la lampe,
Et que sa tête, à ma Lenore, que sa tempe
Ne pressera plus, jamais plus !

Alors l'air me sembla lourd, parfumé par un
Invisible encensoir que balançaient des anges,
Dont les pas effleuraient le tapis rouge et brun,
Et glissaient avec des bruissements étranges.
Malheureux ! m'écriai-je, il t'arrive du ciel,
Un peu de népenthès pour adoucir ton fiel,
Prends-le donc ce répit qu'un séraphin t'apporte,
Bois ce bon népenthès, oublie enfin la morte !
Le corbeau grinça : « Jamais plus ! »

Prophète de malheur ! oiseau noir ou démon,
Criai-je, que tu sois un messenger du diable,
Ou bien que la tempête, ainsi qu'un goémon
T'ait simplement jeté dans ce lieu pitoyable,
Dans ce logis hanté par l'horreur et l'effroi,
Valeureux naufragé, sincèrement, dis-moi,
S'il est, s'il est sur terre un baume de Judée,
Qui puisse encor guérir mon âme corrodée ?

Le corbeau glapit : « Jamais plus ! »

Prophète de malheur, oiseau noir ou démon,
Par ce grand ciel tendu sur nous, sorcier d'ébène,
Par ce Dieu que bénit notre même limon,
Dis à ce malheureux damné chargé de peine,
Si dans le paradis qui ne doit pas cesser,
Oh ! dis-lui s'il pourra quelque jour embrasser
La précieuse enfant que tout son corps adore,
La sainte enfant que les anges nomment Lenore ?

Le corbeau gémit : « Jamais plus ! »

Alors, séparons-nous ! puisqu'il en est ainsi,
Hurlai-je en me dressant ! rentre aux enfers ! replonge
Dans la tempête affreuse ! Oh ! pars ! ne laisse ici,
Pas une seule plume évoquant ton mensonge !
Monstre ! fuis pour toujours mon gîte inviolé,
Désaccroche ton bec de mon cœur désolé !
Va-t-en ! bête maudite, et que ton spectre sorte
Et soit précipité loin, bien loin de ma porte !

Le corbeau râla : « Jamais plus ! »

Et sur le buste austère et pâle de Pallas,
L'immuable corbeau reste installé sans trêve;
Au-dessus de ma porte il est toujours, hélas!
Et ses yeux sont en tout ceux d'un démon qui rêve;
Et l'éclair de la lampe, en ricochant sur lui,
Projette sa grande ombre au parquet chaque nuit;
Et ma pauvre âme, hors du cercle de cette ombre
Qui gît en vacillant — là — sur le plancher sombre,
Ne montera plus, jamais plus!

LE VER CONQUÉRANT

(Traduit d'Edgar Poe)

Or, c'est nuit de gala ! durant ces jours de larmes,
De nombreux séraphins en pleurs, le front voilé,
Sont assis au milieu d'un théâtre isolé
Pour voir un drame plein d'espérance et d'alarmes.
Cependant que l'orchestre aussi doux qu'un soupir
Ou qu'un souffle qui rôde au fond des atmosphères
Joue extatiquement la musique des sphères
Et s'arrête et reprend pour encor s'assoupir.

On aperçoit causant, marmottant à voix basse,
Des mimes façonnés à l'image de Dieu ;
Et chacun se démène et tourne tant qu'il peut,
Infortuné pantin, qui va, passe et repasse
Au gré d'êtres géants sans forme ni couleur
Qui déplacent la scène et dont le sailes fauves
Avec le bruit que font celles des vautours chauves
S'ouvrent en secouant l'invisible malheur.

Ce drame tourmenté, certe, est inoubliable
Avec son ombre vaine, insaisissable aimant
Qu'une foule poursuit sempiternellement
Sans l'atteindre, à travers un cercle invariable,
Un cercle possédé d'un tournoiement fatal
Qui revient sur lui-même, et toujours recommence :
Et l'âme de l'intrigue est beaucoup de démente,
Plus encor de péché, de vertige et de mal.

Mais un être rampant que l'on entend à peine
Fait soudain son entrée — un être inattendu
Qui, parmi les acteurs, s'avance, affreux, tordu,
Rouge de sang, du coin le plus noir de la scène.
Il se tord ! il se tord ! tout le tas effrayé
Fou d'angoisse, devient sa pâture, et chaque ange
Se lamente en voyant les dents du ver qui mange
Et mâche des morceaux de sang humain caillé.

Alors tous les flambeaux s'éteignent dans la fête,
Et sur chaque fantôme empli de longs effrois,
Le rideau, vaste drap mortuaire aux plis froids,
Croule avec le fracas d'une brusque tempête.
Et les anges debout, dévoilés et pleurant,
Affirment que ce drame où l'horreur se consomme
Est une tragédie ayant pour titre : « l'Homme ! »
Et dont l'humble héros est le ver conquérant !

LA DORMEUSE

(Traduit d'Edgar Poe)

A minuit, dans le mois de juin, lorsque tout dort,
Je reste seul debout sous la lune mystique :
Une brume bleuâtre, humide et fantastique
Filtre impalpablement de ses bordures d'or;

Et tombant goutte à goutte au milieu du mystère
Sur le sommet du pic taciturne et dormant,
Avec un musical et doux bruissement
Ruisselle et va glisser jusqu'au fond de la terre.

Le manoir écroulé qui n'est plus qu'un lambeau
S'affaisse en se drapant dans une vapeur vague,
Le triste nénuphar oscille sur la vague,
Et le gai romarin frémit sur le tombeau.

Le grand lac est figé dans une paix profonde,
On dirait le Léthé; regarde, il est pareil
Au dormeur à l'affût de son propre sommeil
Et qui ne voudrait pas s'éveiller pour un monde!

Les vierges à cette heure étendent leurs bras nus
Sur les oreillers blancs aux toiles satinées :
Et vois, Irène dort avec ses destinées,
Là, sa fenêtre ouverte aux souffles inconnus.

Mais tu n'y songes pas, ma douce bien aimée?
Comment ouvrir ainsi ta fenêtre à la nuit!
Le troupeau des zéphyrus qui folâtre sans bruit,
Traverse en souriant ta persienne fermée.

Les brises de la voûte et du lointain sans fond
Dans ta chambre, où pas un objet ne se détache,
S'en viennent et s'en vont, jouant à cache-cache
Ou comme des parfums s'envolent au plafond ;

Effleurant tes yeux clos avec leurs pieds d'atomes
Elles font tressaillir tes longs rideaux obscurs
Tellement que l'on voit des ombres sur les murs
Naître et s'évanouir ainsi que des fantômes.

N'as-tu pas peur? à quoi rêves-tu, ma beauté?
O femme vaporeuse, et plus pâle qu'un marbre,
Venue ici bien sûr pour émerveiller l'arbre,
La fleur et le gazon de ce parc enchanté

Étranges ton costume et ta fière indolence!
Oh! mais par-dessus tout! étranges la longueur
De tes cheveux épars accablés de langueur
Et la solennité de ton morne silence.

Elle ne rêve pas, la très chère, elle dort!
Sur ses beaux yeux d'azur enviés par les anges
Sa paupière engourdie a rapproché ses franges!...
Puisse-t-elle aussi bien reposer dans la mort!

Que le ciel la protège au royaume de l'ombre
Quand elle aura quitté, dans un râle étouffant,
Sa chambre virginale et sa couche d'enfant
Pour un gîte plus pur et pour un lit plus sombre!

Que sur son œil éteint et visible à Dieu seul
Sa paupière aux cils d'or reste à jamais scellée,
Tandis que tout autour de son blanc mausolée
Les spectres passeront dans leur vague linceul!...

Elle dort, mon Irène! Oh! oui! que sous sa pierre
Elle dorme à jamais un soleil aussi lourd,
Et qu'autour d'elle avec des rampements d'amour
Les vers silencieux cheminent dans sa bière!...

Que sur elle, là-bas, la houleuse forêt,
La forêt séculaire et pleine de ténèbres,
Par les midis flambants et les minuits funèbres
Ouvre sa large voûte au milieu du secret,

Sa voûte qui, pareille aux drapeaux des victoires,
Ondoyante, avec des claquements glorieux,
Si souvent, à la mort de ses nobles aïeux,
Referma ses arceaux comme des ailes noires!...

Qu'elle entre en ce tombeau lointain, désert, affreux,
Vainement lapidé par elle, à son aurore!...
Un sépulcre oublié dont la porte sonore
Ne rendra jamais plus cet écho douloureux :

Ce formidable écho qui glaçait ses pensées,
Quand blême d'épouvante, et le cœur aux abois,
Elle croyait entendre au milieu du grand bois
Les sourds gémissements des âmes trépassées!

HÉLÈNE

(Traduit d'Edgar Poe)

I

Je te vis une fois, rien qu'une fois ! la nuit.
A quel moment précis de mes heures damnées ?
Je dois le taire, mais il y a peu d'années.
C'était par un juillet délectable, à minuit.
Avec l'ambre argenté de ses lueurs moroses
La lune qui cherchait le ciel comme ton cœur
— Versait la volupté, l'extase et la langueur
Sur les visages frais et soulevés des roses.
Dans le parc, où le bruit du fantôme épié
Troublait seul le repos de l'atmosphère grise,
Dans un jardin magique et morne, où nulle brise
N'osait bouger, sinon sur la pointe du pied.
— Versait ses rayons sur les visages des roses
Qui, pour remercier ces frôlantes lueurs,
Exhalaient leur essence et leurs âmes de fleurs
Dans un trépas rempli de la stupeur des choses.
— Versait son rayon pâle et doux qui tremblotait
Sur les visages frais et soulevés des roses

Qui riaient et mouraient avec de vagues poses
 Dans ce jardin d'amour que ta vue enchantait.

II

C'est là, que dans la plus funèbre des toilettes,
 Tout en blanc, l'air vitreux comme un spectre endormi,
 Tu m'apparus, plaintive et couchée à demi
 Sur un long tertre vert fleuri de violettes,
 Cependant que du ciel tombait le rayon froid
 Qui fait l'âme oublieuse et les paupières closes,
 Sur les visages frais et soulevés des roses
 Et sur le tien, hélas! soulevé dans l'effroi!....

III

Ce fut la destinée (oh! les âmes blêmies
 La nomment aussi la Tristesse!) qui, soudain,
 Me dit de m'arrêter aux grilles du jardin
 Pour humer le parfum des roses endormies.
 Le monde se taisait, et tout se tenait coi;
 Tout! hormis toi, — toi seule — et moi! — comme je trem
 Dieu! comme mon cœur bat vite et fort, quand j'assem
 Ces deux mots — ces deux mots si simples! — hormis
 Et moi! — Je regardai : mirage! erreur! mensonge!
 — Vous savez que ce parc était ensorcelé!
 La lune déroba son sourire perlé,
 Et tout subitement disparut comme un songe.

Sentiers, mousses, gazons, les grands arbres tordus,
Les opulentes fleurs nouvellement écloses,
Tout prit la fuite, et le parfum même des roses
Finit entre les bras des zéphyrus éperdus :
Tout, hormis toi, hormis moins que toi, hormis l'âme,
Qui faisait resplendir ton regard anxieux
Si douloureusement dirigé vers les cieux,
Tout alors s'éteignit comme une vaine flamme.
Je ne vis que tes yeux (et pour mon cœur maudit
Quelles félicités pouvaient être meilleures?) —
Je ne vis que tes yeux navrés — pendant des heures
Jusqu'à ce que la lune obscure descendit.
Oh! quels récits je lus dans ces yeux de colombe!
Quel vouloir! quel amour! quelle fatalité!...
Quelle horreur! quel espoir! quelle tranquillité
Dans ces gouffres d'orgueil muets comme la tombe!

IV

Mais à la fin, voilà que Diane s'enfuit
Vers l'ouest orageux où sommeillait la foudre,
Et tu semblas au loin te fondre et te dissoudre
Ainsi qu'un revenant qui se perd dans la nuit.
Et je ne te vis plus, toi! tes yeux seuls restèrent,
Ils ne voulurent plus s'en aller — et jamais
Ils ne s'en sont allés; l'espoir luit désormais
Au seuil de ma demeure où tes yeux s'arrêtèrent. —
Ils ne m'ont pas quitté depuis cette nuit-là.
Me suivant, me guidant à travers les années,

Ils servent mes désirs, règlent mes destinées.
En quelque endroit que j'aie, à toute heure ils sont là.
Leur rôle est d'épancher la lumière à ma vie,
Le mien d'en profiter pour faire mon salut,
De m'y purifier pour être un jour l'élu
Du bonheur éternel auquel Dieu nous convie.
Ils me versent d'en haut l'espoir et la beauté
Quand le nocturne ennui file en moi sa quenouille,
Mon âme avec ferveur devant eux s'agenouille,
Et je défie à leur tutélaire clarté
Les hideux cauchemars qui cherchent à m'atteindre;
Tandis qu'à l'aube, et même aux feux brûlants du jour,
Ils m'éclairent encor; — deux étoiles d'amour
Que le soleil voit luire et ne peut pas éteindre!

TABLE

DANS LES BRANDES

| | |
|------------------------------|----|
| La Lune..... | 7 |
| Le Chemin aux merles..... | 11 |
| La Mare aux grenouilles..... | 13 |
| Les Bottines d'étoffe..... | 17 |
| La Neige..... | 21 |
| Les Arbres..... | 23 |
| La Laveuse..... | 26 |
| Le Convoi funèbre..... | 30 |
| Les Corbeaux..... | 31 |
| Le Cimetière..... | 32 |

LES NÉVROSES

| | |
|----------------------------------|----|
| Le Fantôme du crime..... | 35 |
| Les Frissons..... | 38 |
| Les Yeux..... | 42 |
| Les Cloches..... | 45 |
| Le Ciel..... | 46 |
| La Blanchisseuse du Paradis..... | 47 |
| La Musique..... | 48 |
| Marches funèbres..... | 50 |
| Chopin..... | 52 |
| Edgar Poe..... | 55 |

| | |
|------------------------------------|-----|
| La belle Fromagère. | 56 |
| La Relique. | 60 |
| Lé Chat. | 64 |
| Le Cœur guéri. | 68 |
| Ballade de l'arc-en-ciel. | 71 |
| L'Allée de peupliers. | 73 |
| Nuit tombante. | 76 |
| Le Petit lièvre. | 79 |
| Le Rossignol. | 83 |
| La Sauterelle. | 86 |
| La Vache au taureau. | 90 |
| La Mort des fougères. | 95 |
| Le Val des marguerites. | 96 |
| Les Papillons. | 100 |
| Ballade des lézards verts. | 104 |
| L'Idiot. | 106 |
| Les Rocs. | 107 |
| Les vieilles haies. | 109 |
| Les petits fauteuils. | 112 |
| Le Baby. | 115 |
| Le Ravin des coquelicots. | 118 |
| Paysage d'octobre. | 121 |
| La Peur. | 124 |
| L'Amante macabre. | 130 |
| Le Meneur de loups. | 134 |
| Le Gouffre. | 137 |
| La Ruine. | 139 |

L'ABIME

| | |
|---------------------------|-----|
| Le Facies humain. | 147 |
| La Pensée. | 150 |
| L'Hypocrisie. | 156 |
| Le Pressentiment. | 160 |
| L'Ajournement. | 164 |
| L'Humilité. | 166 |

LA NATURE

| | |
|-------------------------|-----|
| Le Vent..... | 171 |
| La Bête à Bon Dieu..... | 179 |
| Le Ciel..... | 180 |
| Chaleur en mer..... | 190 |
| L'Orphelin..... | 192 |
| La Bonne Rivière..... | 194 |

LES APPARITIONS

| | |
|-----------------------|-----|
| Les Treize Rêves..... | 199 |
| L'Herbe..... | 207 |
| La Soirée verte..... | 210 |
| La Bonté..... | 212 |

PAYSAGES ET PAYSANS

| | |
|-----------------------------|-----|
| Réponse d'un Sage..... | 221 |
| A quoi pense la Nuit..... | 223 |
| La petite Sœur..... | 224 |
| Les Glissoires..... | 229 |
| Tristesse des Bœufs..... | 233 |
| Croissez et multipliez..... | 235 |
| La Femme stérile..... | 238 |

LES BÊTES

| | |
|-----------------------|-----|
| Étude de Chat..... | 243 |
| Mort de Pistolet..... | 247 |
| Le vieil Ane..... | 248 |
| L'Aigle..... | 252 |

FIN D'ŒUVRE

| | |
|------------------------|-----|
| Langage du Rêve..... | 259 |
| Les Météores..... | 260 |
| Le Corbeau..... | 264 |
| Le Ver conquérant..... | 271 |
| La Dormeuse..... | 273 |
| Hélène..... | 277 |

553199

136

CHOIX DE POÉSIES

DE

**MAURICE
ROLLINAT**

CINQUIÈME MILLE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1926

NS 103 6. 24

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header.

Handwritten text in the upper middle section of the page.

Handwritten text in the middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Handwritten text in the lower middle section of the page.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE.

CHOIX DE POÉSIES

THÉODORE DE BANVILLE

MAURICE BOUCHOR

THÉOPHILE GAUTIER

EDMOND HARAUCOURT

CATULLE MENDÈS

PAUL VERLAINE

EN PRÉPARATION :

JEAN RICHEPIN

1

2

3

4

5

6

7

8



303776247\$

**TAYLOR INSTITUTION LIBRARY
OXFORD OX1 3NA**

PLEASE RETURN BY THE LAST DATE STAMPED BELOW

Unless recalled earlier

| | | |
|-------------|--|--|
| 16 OCT 2001 | | |
|-------------|--|--|



